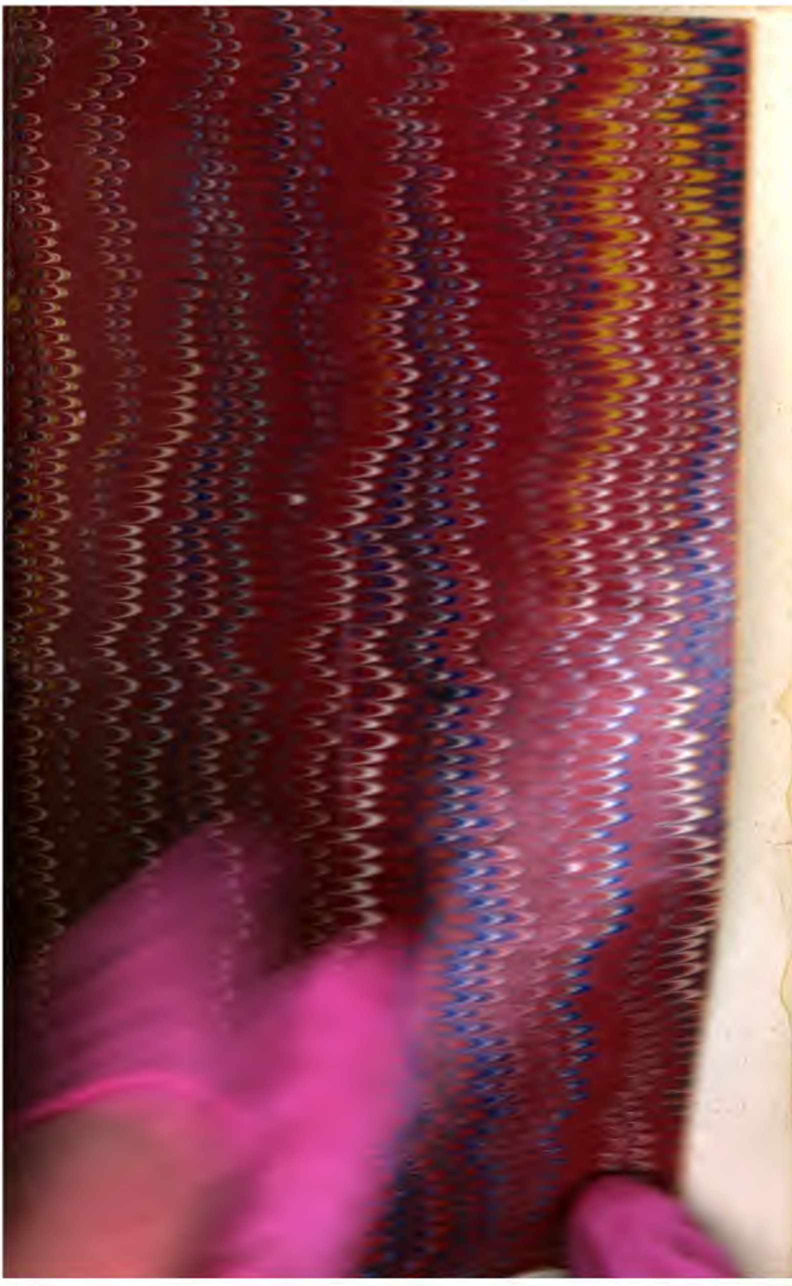

TAYLOR & INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA



716

3

COLLECTION MICHEL LÉVY

LES GALANTERIES

DE LA

COUR DE LOUIS XV

— LE PARC AUX CERFS —


TAYLOR & INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

LES GALANTERIES

DE LA

COUR DE LOUIS XV

— LE PARC AUX CERFS —

PAR

LA COMTESSE DASH

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

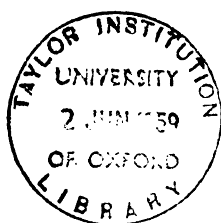
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1875



LE PARC AUX CERFS

I

Il parut dans le monde, vers cette époque, deux personnages littéraires dont je suis aise de parler. Aussi bien cela me détournera de la cour, où je ne puis plus retourner sans impatienter mes souvenirs. Quoi qu'en disent MM. de la République, nous étions fort hospitaliers pour les gens de talent; ils acquéraient bientôt chez nous droit de cité, et jamais les beaux esprits ne seront accueillis des nouveaux princes comme ils l'ont été des anciens. Ainsi, M. de Robespierre et ses amis, à présent les rois sanglants de la France, ne seront point aussi bons que nous pour ceux qui servent les Muses. La monarchie seule peut faire fleurir les arts et les sciences; dans un gouvernement démocratique, où tout le monde veut être égal, on ne tolérera pas cette supériorité, qui cependant n'est point le fait des hommes, mais celui de

Dieu et de la nature. Ils ont beau assurer qu'ils la reconnaissent et qu'ils l'établissent, l'aristocratie de l'intelligence ne sera pas mieux venue que les autres par ce peuple qui redevient barbare en prétendant s'éclairer. C'est une vraie désolation pour nous, que de voir la France si déchue, nous qui l'avons vue si belle! et puis d'être à Venise à admirer une ville submergée, au lieu de notre cher pavé de Paris! Revenons-en à M. de Moncrif et à madame du Bocage, de qui je voulais parler; cela vaudra mieux que cette inutile élégie et ce désespoir sans but. Tout est mort pour moi, en moi et autour de moi.

Nous portions, en 1750, des modes et des *attifages* singulièrement nommés. C'étaient des manchons à la maréchale, des palatines à la parmesane, des coiffures à la dauphine, des pèlerines à la cardinale, des mantelets à la polonaise, des rubans à la rhinocéros. Ce vilain animal se fourrait partout, tout était à la rhinocéros, à cause de celui qui venait d'arriver au Jardin du Roi; les petits-maîtres avaient même inventé les harnais à la rhinocéros. Ne fit-on pas, je ne sais quel gratte-papier, un poëme épique sur le rhinocéros?

Nous avions aussi nos grandes manchettes en amadis, nos dorlotes, nos coiffures à la comète, nos falbalas, et nos grands chapeaux et nos petites perruques (pour les hommes, on le comprend). Tout cela n'était que renouvelé: je me rappelle que, dans ma première jeunesse, on se vêtait ainsi, sous d'autres noms;

on n'invente rien. Il n'en fallait pas moins porter ces colifichets et se voir aux Tuileries, à Paris, et sur le grand canal ou la terrasse, à Versailles, aux heures du bel air.

Un jour, je m'ennuyais dans mon appartement; J'étais vivement contrariée : le roi m'avait fait promettre de souper, le soir, à Trianon, avec cette femme et je ne sais quelles autres. Cela me donnait une humeur noire; je ne voulais recevoir personne, je ne pouvais lire, il faisait un temps des dieux : l'envie de me promener me vint. J'avais une clef des bosquets, et je savais qu'à cette heure je n'y trouverais personne de la cour. J'emmenai mon petit chien; je descendis seule, simplement vêtue, et j'allai m'asseoir, d'abord, derrière la charmille, au bout du tapis vert, regardant gambader Bijou, qui n'y faisait pas du tout de façons. Tout à côté de moi se trouvaient un homme fort bien mis et une dame à prétentions, s'étalant beaucoup et parlant très-haut, afin qu'on la regardât. Je me mis à les écouter pour me distraire.

— Vous serez bien assez bonne, madame, pour me donner ce charmant portrait. J'ai failli l'acheter hier, car il est fort connu chez les marchands d'estampes ; on se l'arrache; mais je serai mille fois plus fier de le tenir de vous.

— Vraiment, monsieur, répondit-elle en minaudant, vous me rendez confuse; quoi ! mon portrait, à un homme tel que vous? C'est trop d'honneur ! Mon portrait, avec les vers, humiliants pour ma modestie

qu'on y a gravés malgré moi? Je ne saurais vous le donner moi-même, en vérité.

— Je les connais et je les ai retenus, ces vers qui traduisent si bien la pensée de tout le monde.

— Vous ne trouvez pas cette flatterie exagérée?

Et elle se mit à déclamer très-haut, de manière à forcer les passants de se retourner :

Les traits charmants de ce visage
Sont les moindres beautés qu'on trouve en du Bocage.

— Non, non, madame; cela est tout juste vrai.

Je sus alors à qui j'avais affaire. Madame du Bocage était une femme à peu près de condition, presque de mon âge, mais alors, j'ose le dire, beaucoup moins bien conservée que moi. Depuis vingt ans, elle faisait des livres, des vers, des poëmes; Voltaire avait eu l'impudence de la complimenter en rimes sur un sot poëme du *Paradis terrestre*, imité du *Paradis perdu* de Milton, comme une enseigne à bière imite un tableau de Le Brun. Devenue plus hardie par ces succès, elle nous méditait et l'on répétait au Théâtre-Français une tragédie d'elle, intitulée *les Amazones*.

Il y avait, dans cette belle œuvre, Thésée se querellant avec Antiope, la reine des Amazones, qui l'a fait prisonnier; puis une sorte de guerre intestine avec Orithye, autre reine de ces mêmes Amazones, que madame du Bocage se garda bien d'imiter. Tout cela parle, crie, pleure, entre, sort, braille, gesticule, on ne sait pourquoi. Les deux princesses se disputent

Thésée, lequel ressemble, à s'y méprendre, au fameux âne de la fable; elles s'expriment en termes dignes de la halle, et, s'il a la bonté d'en aimer une des deux, ce ne sera pas la faute de l'autre. On nous met presque le nez sur la naissance d'Hippolyte, auquel sa marâtre annonce son triste sort dans le sein de sa mère. Elle lui prédit ses infortunes; elle le menace à coups de poing, et finit par ce superbe hémistiche :

..... Tu ne me réponds pas!...

Je le crois bien! il ne vint au monde que six mois après.

Cette pièce fut jouée et tomba avec un fracas tel, qu'il fût impossible de la relever, d'autant plus qu'elle tomba sous les éclats de rire. Madame du Bocage en fit une maladie de huit mois, et faillit en mourir.

On parlait alors beaucoup d'elle, au moment où je la rencontrai; mais cette gloire tomba comme une omelette soufflée; à peine, à présent, sait-on qu'elle existe. Elle était insupportable de prétentions de tout genre. Cependant, comme je m'ennuyais et que j'avais eu les oreilles rebattues de cette femme, je profitai de la circonstance; et je lui adressai la parole par un compliment fort bien tourné. Elle me regarda avant de répondre, ses yeux firent le tour de ma personne et se fixèrent sur ma croix et sur un portrait du roi, entouré de brillants, dont j'ai déjà parlé et qui ne me quittait guère.

Ce visage auguste lui donna de la considération

pour moi, elle daigna me répondre avec condescendance; mais l'homme qui l'accompagnait me connaissait, lui, bien que je ne m'en doutasse point, et lui glissa mon nom dans l'oreille. J'entendis distinctement :

— Madame la comtesse Olympe de Villebelle, l'amie du roi.

Elle se leva en pied avec une promptitude extrême et me fit la révérence.

— Ah ! madame, j'ai donc l'honneur d'être connue de vous? Cela est-il bien possible?

— Qui ne vous connaît pas en France, madame? répondis-je avec la même emphase. Le roi lui même...

— Quoi ! le roi, madame? quoi ! le roi lui-même?..

— Oui, madame, le roi lui-même; il disait, l'autre jour, à Trianon, en donnant des ordres pour réparer le théâtre : « On va jouer *les Amazones* de madame du Bocage, et je veux les voir représenter ici immédiatement après. »

Je crus qu'elle allait se trouver mal de plaisir. Le beau, c'est que je ne mentais pas. Madame de Pompadour, sans avoir jamais vu cette Muse, s'était engouée d'elle, et prêchait Louis XV pour qu'il encourageât son talent. Lui n'aimait pas les femmes savantes; cependant, pour plaire à sa maîtresse, il promit d'écouter *les Amazones*. Il n'en eut pas la peine, on l'a vu.

Madame du Bocage n'en fut pas moins charmée : elle s'extasia sur moi, sur ma beauté, sur ma parure

(une robe de toile perse !), sur Bijou, qu'elle eût volontiers placé au nombre des constellations.

— C'est le roi qui me l'a donné, madame.

— Ah ! qu'il est beau, qu'il est mignon ! C'est bien un chien royal ! Quelles pattes et quelle queue !

— Les vers de son collier sont de M. de Voltaire.

— Vraiment ! de M. de Voltaire ? Le roi et M. de Voltaire... Ah ! madame, vous êtes bien heureuse, et vous le méritez !

Bijou portait, en effet, un collier d'or, entouré de rubis et de brillants, que m'avait envoyé Émeric pour ma fête. Sur le milieu étaient écrits, en pointes de diamants, ces quatre verts, improvisés pour moi :

Il est promis grande largesse
A celui qui me trouvera;
Qu'il me rapporte à ma maîtresse,
Pour récompense... il la verra.

Madame du Bocage parla une demi-heure sur ce quatrain ; il me semblait entendre la scène des *Femmes savantes*.

— Et moi aussi madame, dit-elle en terminant, M. de Voltaire m'a adressé des vers : c'est pour mon éternelle gloire. Voulez-vous bien les entendre ? Vou en serez aussi charmée que je l'ai été des vôtres puisque vous êtes l'amie de ce grand homme.

Elle me récita les vers de Voltaire sur son *Paradi terrestre ;* vers assez médiocres, mais pour lesquels

elle embouchа la trompette comme tout à l'heure. Je la remerciai beaucoup; mais, craignant d'être ensevelie sous un déluge de science et d'alexandrins, je la saluai, en lui donnant rendez-vous à la première représentation de sa pièce. Je m'y rendis, hélas! et je ne fus pas une des dernières à y rire fort tragiquement.

Deux ans après, je me trouvais aux Délices, où j'avais été passer un mois chez M. de Voltaire, lequel m'en suppliait depuis longtemps. Un matin, à déjeuner, il descendit, sa mine de chafouin *encharibotée*, selon son expression, et sa perruque de travers. C'était un signe certain de nouvelles à débiter et de malices à dire. Madame Denis tenait la table, cette nièce si commune, à laquelle j'ai entendu faire un compliment si bien placé.

Elle avait joué Zaïre, et Dieu sait comme, et avec quelle tournure, quel nez, quels yeux et quelles mains! Un de ces enragés qui ne doutent de rien l'accablait de louanges tellement outrées, qu'elle en rougit, d'autant plus que je l'écoutais.

— Vous êtes vraiment trop indulgent, monsieur, répondit-elle; pour ce rôle-là, il faudrait être jeune et jolie.

— Ah! madame, répliqua l'autre avec enthousiasme, vous êtes bien la preuve du contraire!

Madame Denis en fut si déconcertée, qu'elle ne sut plus qu'en rire. Ce n'était pas par esprit, au moins, c'était par embarras.

Ce matin-là, aux Délices, M. de Voltaire s'adressa à elle, en se mettant à table, et lui demanda si elle n'avait pas quelque lyre oubliée dans un coin de son vestiaire, et s'il restait encore des couronnes de laurier de la dernière ovation qu'on lui avait faite.

— Pourquoi ces questions, mon oncle?

— C'est, dit-il, que mon pauvre logis va recevoir un honneur inespéré, et qu'il faut nous trouver en mesure de le reconnaître. Madame du Bocage, l'auteur des *Amazones* et du *Paradis terrestre,* arrive dans deux heures. Je veux la recevoir avec ses insignes, ainsi que cela se doit.

Le vieux singe fit là-dessus une horrible grimace.

— Vous vous moquez, lui dis-je, et n'avez-vous pas de honte d'avoir déjà osé louer en vers ce *Paradis terrestre?*

— Était-ce donc le *Paradis terrestre?* me demanda-t-il d'un air innocent. Je croyais que c'était le *Paradis perdu.* Madame la comtesse, vous aurez beau faire, la muse ne viendra pas chez moi sans y être reçue avec des palmes. Je vais lui faire encore des vers pour le souper.

— Je vous le défends, et vous verrez que vous ne pourrez point.

— Mais, madame, voilà qui est étrange. Allez-vous donc nouer l'aiguillette à mon esprit? Quoi! cette pauvre Amazone, cette femme célèbre, illustre, que j'admire, que j'aime, je ne trouverais pas une rime pour elle? Jamais je ne fus mieux inspiré.

Il nous quitta après ce dithyrambe. Je le rencontrai, un peu plus tard, dans les jardins, gesticulant avec sa canne.

— Eh bien, les vers?

— Les vers? Ah! bah! c'est une vieille folle pour laquelle Apollon eût refusé Pégase. Qu'est-ce que je lui dirais? Je ne suis point Thésée, elle n'est point Antiope, nous ne pouvons faire Hippolyte ensemble; alors... que diable a-t-elle à me demander?

Madame du Bocage arriva à l'heure indiquée; elle se jeta dans les bras de M. de Voltaire, où elle s'évanouit, pendant qu'il essuyait la larme chimérique qu'il accordait à chaque pamoison de ses admiratrices : c'était de costume.

— Elle est bien lourde, mon oncle, lui dit tout bas madame Denis; posez-la sur ce fauteuil, vous allez la laisser tomber.

— Elle ne se fera point de mal; elle est accoutumée à cela, répondit la bonne pièce.

Mais cela ne pouvait aller ainsi; il fallait, non pas le *Nunc dimittis* de madame Poisson, mais le *Te Deum* de la soixantième muse.

— Ah! quel beau jour pour moi! murmura-t-elle en ouvrant un œil.

— Et pour nous donc! reprenaient en chœur madame Denis et M. de Voltaire, regardant ailleurs, comme des gens accoutumés à donner la réplique.

— Ah! j'en mourrai de joie!

— J'espère bien que non, me dit le grand homme

à l'oreille; il faudrait la faire enterrer, et l'enterrement des Muses, c'est cher!

— Monsieur de Voltaire! madame Denis! continuait-elle en leur pressant les mains: ah! c'est une joie ineffable! Comme mon cœur bat!

J'étouffai une envie de rire immodérée; pour m'achever, Voltaire se grattait la tête et mettait de plus en plus sa perruque de travers.

— Lâchez les étalons! s'écria-t-il tout à coup d'une voix de stentor, madame du Bocage est digne de ce spectacle.

A ces mots, toutes les femmes présentes, instruites par l'expérience, se retirèrent; madame du Bocage resta dans la béatitude du bonheur.

M. de Voltaire ouvre alors la fenêtre et l'appelle.

— Venez voir, madame, venez voir le plus beau spectacle de la création.

C'étaient tout bonnement les amours très-charnelles de sa jument favorite avec un superbe étalon qui venait de quitter l'écurie. La pauvre muse jeta un cri et se retira en arrière. Il lui prit la main et la retint de force.

—C'est divin! c'est sublime! c'est étourdissant!

— Mais, monsieur...

— Mais, madame, les Muses sont chastes et n'ont pas de sexe. Croyez-vous que, des sommets de l'Hélicon, elles n'aient pas vingt fois contemplé ce spectacle dans les belles vallées de la Grèce? Montrez-vous digne d'elles, madame: admirez!

Madame du Bocage n'en avait nulle envie. Le malin vieillard ne la lâchait pas et continuait ses bucoliques; il tenait, de l'autre main, cette fameuse canne, avec laquelle il couchait, je crois, en gesticulant à perdre haleine.

— Voyez cette admirable créature! voyez cette crinière au vent, ces naseaux ouverts, aspirant l'amour, aspirant la nature entière! Oh! que l'Être suprême est magnifique dans ses dons!

Il s'interrompit, la lâcha, lui fit une grande révérence en lui disant :

— Eh bien, madame, ce n'est pas plus difficile que cela.

Puis il sortit de l'appartement en la laissant ébahie.

Le soir, au souper, il entra d'un air solennel. Il me pria de céder ma place, à sa droite, à l'héroïne de la fête; je m'empressai de le satisfaire. Il ne desserra pas les dents tant que les viandes furent sur la table. Au fruit, il se leva : son valet de chambre lui apporta, sur une assiette d'argent, une vieille couronne de laurier, toute petite, et qui avait servi au moins deux ou trois fois. Il la prit solennellement et murmura en se retournant de mon côté :

— Ma foi, je n'en ai pas voulu faire une neuve; c'est assez bon pour elle.

Il posa, toujours aussi sérieusement, la couronne de laurier sur le bonnet à papillon de la dame, et lui dit d'un ton larmoyant :

— Acceptez-la, madame; elle a été cueillie, sous

les ombrages du paradis *perdu*, par la dernière amazone.

Tout en parlant ainsi, il lui fit les cornes par-dessus la tête et tira la langue d'une demi-aune. Voilà quel était le grand Voltaire! Le baron de Grimm, qui assistait à ce fameux souper, l'a relaté dans sa correspondance. Il était dans l'indignation. Il prenait cela au point de vue philosophique, c'est-à-dire ennuyeux, et s'étendait sur les devoirs de l'hospitalité.

— N'a-t-il pas de honte, répétait-il, de se jouer ainsi d'une pauvre femme qui le croit comme un oracle?

— Monsieur, répondis-je, il ne lui a dit que la vérité; quant aux cornes et à la langue, il prétend que c'est pour représenter le diable offrant à Ève le fruit défendu.

II

J'en reviens à ma promenade de Versailles et à l'homme qui accompagnait madame du Bocage. C'était un bien autre personnage vraiment, un homme simple, d'un esprit délicieux, toujours amusant, sans prétentions, et qui fit notre bonheur à la cour pendant bien des années.

M. de Moncrif, car c'était lui, devait le jour à madame Paradis, veuve d'un procureur au Châtelet.

C'était une femme d'infiniment d'esprit également, que cette madame Paradis, et qui faisait un singulier commerce. Elle tenait un bureau de billets galants, pour les deux sexes et pour toutes les fortunes. Elle avait la vogue à la cour et à la ville, on se l'arrachait; ceci, c'était à la fin de Louis XIV et sous la Régence. J'ai encore connu madame Paradis dans ma première jeunesse; elle était, je vous assure, fort amusante à entendre. Toutes les intrigues lui avaient passé par les mains; elle savait au juste le poids de toutes les vertus et jusqu'où était restée fidèle la prude la plus sévère. On prétend qu'elle a laissé de curieux mémoires, et qu'on a défendu à son fils de les faire paraître. Elle avait connu, tout enfant, le chevalier d'Orléans, et sa mère certainement recourut plus d'une fois à son savoir-faire. Je l'ai vue chez lui. Elle nous raconta comment il lui arrivait sans cesse, dans un commerce amoureux, de faire les demandes et les réponses. Elle recommandait toujours de les recopier; mais on le négligeait quelquefois, et il en résultait des choses fort divertissantes.

Elle nous dit, en grand secret, au chevalier et à moi, qu'elle avait assisté à de drôles de scènes entre M. le régent et madame de Tencin. Leurs amours ne furent pas longues; encore, pendant ce peu de temps, on écrivit bien plus qu'on ne parla. Madame de Tencin était une fine mouche, à laquelle il ne convenait pas d'*avouer* le prince; elle pensa qu'elle

écrirait facilement des billets où l'on ne reconnaîtrait ni son style, ni son écriture. Celui-ci, qui n'avait guère le temps de faire le bel esprit et qui ne voulait pas être en reste avec la comtesse Alexandrine, chargea madame Paradis de ses pouvoirs.

Habituellement, le secrétaire de M. le duc d'Orléans recopiait ses poulets, comme un pauvre diable d'écrivain recopiait ceux de la comtesse. Un jour, pressés tous les deux, ils oublièrent cette cérémonie préparatoire. De là découverte; de là discussion et rupture. M. le régent fut enchanté du prétexte; il ne pouvait souffrir la comtesse, et ne l'avait prise que par curiosité.

Madame Paradis avait mille histoires de ce genre; mais elle était fort discrète et ne nommait pas les masques. Cependant, en femme avisée, elle se servit de ses secrets pour aider à placer ses enfants. L'aîné fut militaire et eut un poste modeste en province; il n'en demandait pas davantage. Le second, dès qu'il fut en âge, alla à tous les spectales, fort proprement vêtu, et se plaça avec les plus honnêtes gens, afin de faire des connaissances utiles. Il n'en manqua pas. Le marquis d'Argenson le prit d'abord pour secrétaire; de là, il passa chez le chevalier d'Orléans: c'est là qu'il me connut; puis, enfin, comme secrétaire encore, chez le M. comte de Clermont.

Ce prince-abbé possédait une feuille des bénéfices, et, pour qu'on ne l'ennuyât point, il en laissait la libre disposition à Moncrif. Celui-ci, en vrai poëte,

en écervelé qu'il était, ne disposait d'aucun sans l'approbation des demoiselles de l'Opéra. Il y avait des scènes à mourir de rire, lorsqu'il vaquait une abbaye et qu'il la mettait ce qu'il appelait à l'encan entre elles. Je ne vous dirai pas laquelle l'emportait, et ce qu'elle était obligée de faire. On apprit cette manière d'agir à la cour. Le comte de Clermont s'en fâcha et remercia son secrétaire des commandements, qui se trouva encore une fois à chercher un maître.

Le grand prieur le recueillit ; lui et M. d'Argenson intriguèrent si bien, qu'ils obtinrent pour lui la charge de lecteur de la reine, la princesse la plus pieuse de l'univers. Notez que Moncrif était l'auteur obligé, en titre, de toutes les parades, de toutes les farces jouées dans la société, et même pis, depuis plusieurs années. Les plaisanteries en étaient hasardées, pour ne rien dire de plus. La pieuse princesse le prit tellement en goût, qu'elle ne voulut jamais rien croire de tout cela, et qu'elle traitait même Louis XV de calomniateur, lorsqu'il l'en plaisantait. Elle le voyait presque tous les soirs, sur la fin de sa vie, chez la duchesse de Luynes, sa dame d'honneur. Il y composa de charmants vers et de jolies chansons ; j'en ai toujours retenu ce couplet, d'une expression naïve et d'une vérité incontestable ; tout le monde sait cela :

Pour chasser de sa souvenance
Ami secret,

On se donne tant de souffrance,
Pour peu d'effet.
Une si douce fantaisie,
Toujours revient :
En songeant qu'il faut qu'on l'oublie,
On s'en souvient.

Il fit aussi l'*Histoire des Chats*, livre plein d'esprit et d'aperçus éminents même. Il s'intitulait quelquefois *historiographe de leurs seigneuries fourrées*.

« Ce n'est pas *historiographe* qu'il faut dire en ce cas-là, écrivait un jour Voltaire, mais bien *historiogriffe*. »

Moncrif était bon et très-aimé. Lui et Fontenelle vivaient chéris dans la meilleure compagnie; on les rencontrait partout. Quant à moi, je les recevais très-souvent et ensemble le plus souvent possible; ils étaient fort amusants. Fontenelle ne mangeait presque que des fraises dans ses derniers jours; il vécut centenaire, ou peu s'en fallut. Il était encore superbe. En fait de gens de lettres, nous voyions aussi quelquefois M. de Crébillon le fils. Ce que je n'aurais jamais cru, et ce qui était on ne peut plus véritable, c'est que ses romans licencieux lui valurent la sérieuse conquête de milady Hallfort, jeune fille très-riche et de la première noblesse d'Angleterre. Après les avoir lus, elle partit d'Angleterre toute seule, arriva à Paris, descendit dans une auberge, et demanda l'adresse de M. de Crébillon; elle n'était

pas difficile à obtenir. Notre jeune délurée s'en va tout droit chez lui, se fait annoncer, entre résolûment, et, lorsque tout étonné de se trouver ainsi visité par une belle et jeune fille, il lui en demanda très-respectueusement la cause, elle lui répondit par une autre question :

— Êtes-vous marié, monsieur?

— Non, madame.

— Avez-vous quelque engagement ?

— Aucun, madame; je suis parfaitement libre.

— Eh bien, monsieur, j'arrive de Londres pour vous épouser.

Ces paroles furent prononcées comme si elle avait parlé d'une partie de danse; il crut qu'elle se moquait de lui; lorsqu'il lui eut fait répéter deux fois et qu'il comprit le sérieux de la chose, il n'en pouvait croire ses oreilles. Le mariage eut lieu, et madame de Crébillon. malgré ce commencement peu orthodoxe, a été toute sa vie la plus honnête et la meilleure des femmes.

Je recevais également l'abbé Prévost, l'auteur de ce livre si révoltant et cependant si admirable de *Manon Lescaut*. C'est bien là le véritable amour. L'abbé Prévost était triste et peu aimable. Il avait l'air malheureux et la fatalité sur le front. Sa mort justifia ce signe indélébile. Je n'y puis penser sans frémir. Pauvre abbé! si bon, si bien fait pour être aimé de tous! Il le fut de madame du Bocage, dont nous parlions tout à l'heure, et cette même dame

aima aussi le marquis de Marigny, frère de madame de Pompadour. Elle s'y prit tard pour cette dernière passion; les Muses n'ont pas d'âge!

L'abbé Prévost, retiré dans un petit bénéfice aux environs de Paris, y vivait seul et plus tristement qu'auparavant, avec une servante. Un jour, il dîne en ville, chez un curé voisin; il mange un peu plus qu'à l'ordinaire, s'attarde, se presse: bref, en rentrant chez lui, il est pris d'une attaque d'apoplexie et tombe comme foudroyé. La servante, très-effrayée, va querir le frater du village. Celui-ci tâte le pouls du digne homme, l'examine et le déclare mort. Ce frater, assez ignorant peut-être, n'en était pas moins dévoré de l'amour de la science. Il n'avait pas souvent l'occasion de disséquer: il persuade à la servante qu'il doit ouvrir le corps de son maître, pour savoir qu'elle était cette maladie extraordinaire; la servante y consentit, et consentit même à rester présente à l'opération.

Au premier coup de scalpel, le mort jette un cri terrible et se relève sur son séant; la servante et le frater, au comble de l'effroi, croyant que le cadavre ressuscite pour leur reprocher la profanation, se sauvent en faisant des signes de croix des deux mains. L'infortuné resta toute la nuit sur cette table, sans secours, l'estomac ouvert, souffrant des tortures atroces, perdanttout son sang. Les autres n'avaient garde de revenir. Mais, au matin, un de ses confrères entra chez lui. Il vit cet affreux spectacle, dont il ne

devinait pas la raison, et courut chercher un médecin véritable.

Celui-ci déclara, après vérification faite, que le pauvre abbé n'en reviendrait pas. — Il mourait, non pas de sa maladie, mais de l'opération sacrilége. Rien ne pouvait le sauver; il souffrit des tortures pendant deux jours encore.

On ne manqua pas de faire intervenir la justice divine, punissant le pauvre abbé de ses mauvais livres. Je ne saurais croire que Dieu lui en veuille pour avoir mis à nu, avec un talent splendide, une des plaies les plus positives du cœur humain. Dieu donne à chacun des facultés différentes, et, par conséquent, nul ne doit se permettre de juger d'avance pour lui. Il nous demandera compte, de ses dons sans doute; mais aussi il appréciera les entraînements et les causes inévitables de nos fautes. Je ne puis accepter que l'abbé Prévost soit damné pour *Manon Lescaut*. Il est d'ailleurs, mort très-chrétiennement, et personne ne lui a demandé d'amende honorable.

III

La présentation de madame de Pompadour, par madame la princesse de Conti, eut lieu, ainsi que me l'avait annoncé Louis XV. Elle était réellement fort bien, ce jour-là. Ses airs pincés et impérieux passè-

rent, à la cour, pour de la dignité. Mais la pauvre reine! mais cette sublime et sainte martyre, à laquelle jamais n'échappait une plainte, il fallait la voir! J'avais eu l'honneur de lui faire ma cour le matin; elle me reçut dans son oratoire, et, après quelques phrases insignifiantes, elle me demanda si je viendrais au cercle.

Je lui répondis que telle n'était point mon intention.

— Vous avez tort, comtesse; le roi sera bien aise de vous y voir, de vous y voir *avec moi*. Vous me feriez plaisir de m'y suivre.

— Madame, c'est moi qui serai trop heureuse!

— Il y a des présentations, m'a-t-on dit; nous verrons de nouveaux visages, c'est toujours amusant.

Elle leva les yeux vers son crucifix, comme pour y chercher des forces.

— Connaissez-vous les dames qu'on me présente, madame? demanda-t-elle timidement.

— Fort peu, madame, et Votre Majesté recevrait de moi des renseignements très-imparfaits.

— Je n'en veux pas, je n'en veux aucun. Le roi m'a priée de recevoir une personne dont la société lui est particulièrement agréable; il m'a demandé de lui donner la place vacante de dame du palais. Je suis trop heureuse de ce qui lui plaît pour ne pas m'empresser de le faire; voilà tout.

Cette angélique princesse fut toujours ainsi.

— Je comprends, continua-t-elle, que les soucis

du gouvernement lui pèsent, qu'il ait besoin de s'en délasser dans une conversation spirituelle. Ces récréations innocentes, permises au dernier de ses sujets, seraient-elles défendues au roi de France? Nos goûts ne sont pas les mêmes. Je suis bien plus vieille que lui; je suis vieille surtout par le penchant de mes habitudes, et ce n'est pas moi qui pourrais l'amuser. Vous comprenez tout cela, ma chère comtesse ?

Je baisai le bas de sa robe, sans répondre ; elle donna promptement un coup de son éventail pour m'en empêcher : en vérité, c'était pour moi une relique. Le soir, elle accueillit à merveille madame de Pompadour, qui, tout étonnée de cette sérénité auguste, en eut presque un remords et ne trouva rien à lui répondre. Elle lui fit un compliment de très-bon goût sur sa toilette et sur sa beauté.

— On dit, madame, ajouta-t-elle, que vous avez infiniment d'esprit; je suis charmée de voir à la cour les personnes qui peuvent la rendre agréable. C'est le devoir d'une reine d'accueillir les différents genres de mérite, et vous les réunissez tous.

Le roi en fut si touché, qu'après l'appartement, il vint dans la chambre de la reine et l'embrassa tendrement, sans rien ajouter.

Il mourut, vers ce temps, une personne que je voyais souvent et que la reine aimait beaucoup : la duchesse de Hostung, fille unique du marquis de Prie. C'était aussi une de ces natures angéliques qui ne devraient

pas appartenir à la terre; mais ce n'était pas tout à fait une sainte comme Marie Leczinska : elle avait un coin de vulnérable, et ce fut par là qu'elle périt. Belle comme une déesse, mariée au duc de Hostung, le plus brutal des êtres, elle conçut une passion violente pour le chevalier de Créquy, menin de M. le dauphin.

Cette passion restait si bien cachée, que nul n'en conçut le moindre soupçon. Je la voyais souvent, particulièrement chez la reine; elle ne venait chez le roi qu'aux occasions et refusa obstinément d'entrer une seule fois à Choisy et dans les particuliers. Le roi lui en garda rancune; il m'en parlait aigrement.

—Votre duchesse de Hostung, me disait-il, a donc grand'peur de succomber, qu'elle ne veut pas qu'on l'attaque?

Cet amour mutuel entre le chevalier de Créquy et elle était une sorte de mystère impénétrable. Ils se voyaient seul à seule, une fois par hasard, dans une petite maison solitaire, entourée de bois, bien cachée, sur une route de traverse, dans la vallée de Chevreuse. Ils s'y rendaient déguisés, ils y restaient quelques heures, et, en sortant, ils fermaient la maison; personne n'y demeurait, personne ne les y accompagnait. Le chevalier de Créquy était une adorable créature, beau, bon et brave. Il vivait loin des intrigues, des plaisirs, des extravagances des jeunes seigneurs. Les mères le citaient pour modèle à leur fils. Tout alla bien ainsi, sans le moindre nuage, pendant trois ans.

Madame de Hostung venait souvent chez moi. Un jour, la princesse de Montauban s'y trouva en même temps qu'elle. Je remarquai qu'elle tressaillit à son entrée et qu'elle ne cessa de l'examiner tout le temps que dura la visite.

Elle lui fit des compliments infinis sur un joli petit joyau qu'elle portait au bras, et qu'on appelait alors un esclavage.

— Où l'avez-vous acheté, madame la duchesse?

— Je ne sais; ce n'est pas moi, c'est une de mes femmes.

— Ne serait-il pas possible de s'en informer?

— Je vous demande pardon, madame, et je vous le ferai dire.

— Ah! j'en serais ravie. J'en voudrais un pareil. Là-dessus, elle se leva; madame de Hostung me parut inquiète.

— Pourquoi donc cette princesse m'a-t-elle tant questionnée? Que lui importe?

— Elle est jalouse, sans doute.

— Jalouse! et de quoi? interrompit-elle vivement; comment peut-elle être jalouse? Ah! je lui abandonne bien volontiers M. de Hostung.

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Elle est jalouse de votre bonté, de votre beauté, de votre esprit, de votre âge; elle vieillit, la chère princesse!

— Qu'est-ce que tout cela?

— Quel mépris pour vos charmes, madame!

Elle sourit tristement et me quitta en me disant:

— Je n'y tiens guère, en effet; j'ai le pressentiment que je mourrai bientôt.

Le lendemain, le duc de Hostung reçut une lettre anonyme, qui lui révélait l'amour de sa femme pour le chevalier de Créquy. Bouillant de colère, il entra dans sa chambre, tenant cette lettre à la main, et, la lui mettant devant les yeux, il lui demanda si elle savait ce que cela voulait dire.

— Une lettre non signée, monsieur? C'est une lâcheté et voilà tout.

— C'est une vérité, les détails sont trop précis; et, d'ailleurs, puisque vous ne m'aimez pas, il faut bien que vous aimiez quelqu'un.

— Je n'ai rien à vous répondre, monsieur; je suis condamnée d'avance.

— Qu'appelez-vous condamnée? Suis-je injuste? suis-je un bourreau? Ah! vous payerez cher cette parole!

Et, se précipitant sur elle, il la frappa avec une violence et une fureur inconcevables. Un de ces coups lui enfonça une côte et occasionna au cœur une lésion. On la retira dans un état pitoyable. Elle n'eut pas une minute d'illusion, et se sentit frappée à mort.

Elle n'avait point d'enfant, son fils unique était mort l'année précédente; elle prit d'elle-même et sur-le-champ toutes les dispositions pour sa fortune. Sa crainte était que le chevalier ne vengeât sa mort sur son mari. Confiante dans ma discrétion et dans

l'amitié que je lui portais, elle me fit prier de venir.

— Vous voyez que je ne me trompais point et que je ne vivrai pas longtemps, en effet, madame. J'ai voulu vous voir, parce qu'à mon dernier moment j'ai besoin d'une amie sûre, et j'ai compté sur vous.

— Comptez-y en tout et pour tout, madame.

— Je n'en doutais pas. Écoutez-moi bien.

Elle me raconta ce qu'on vient de lire, sans me rien cacher; puis elle ajouta :

— Pour notre malheur, la princesse de Montauban s'est éprise du chevalier. Voyant qu'il lui résistait, elle a soupçonné un autre amour. C'est cet esclavage qui nous a trahis : il en porte un semblable, sous sa chemise, rivé à son bras, comme celui-ci l'est au mien. En jouant, l'autre jour, avec elle, à ce nouveau jeu des bâtons, sa manchette s'est ouverte, la petite chaîne s'est accrochée et a paru l'espace d'un éclair; il n'en a pas fallu davantage : la jalousie a des yeux de lynx.

— Oh ! l'horrible femme !

— Je lui pardonne, je pardonne à mon mari; je pardonne tout le mal qu'on m'a fait, afin que Dieu me pardonne à son tour. Je vous conjure seulement de voir le chevalier, de lui remettre mes cheveux que voici, et que j'ai coupés ce matin, de lui dire, en même temps, que mon dernier vœu, le vœu solennel d'une mourante, est que la vie de M. de Hostung lui soit sacrée, qu'il n'entreprenne pas contre lui la

moindre chose, ou je sortirais de mon tombeau pour le maudire. Vous me le promettez, n'est-ce pas?

— Je vous le promets.

— C'est bien : adieu ! Soyez heureuse ! Il me reste maintenant un grand acte à accomplir; après, je n'appartiendrai plus à ce monde.

Elle appela sa femme de chambre et lui dit :

— Priez M. le duc de vouloir bien passer chez moi.

Il arriva au moment où je sortais; je les laissai ensemble.

Elle lui dit en quelques mots que, bien qu'elle mourût de son fait, elle n'avait contre lui ni rancune ni colère, qu'elle le quittait en demandant au ciel de le rendre plus heureux qu'elle.

— Ne conservez aucun remords, mon ami; j'ai assez vécu. Je meurs jeune, belle, aimée; je meurs tout entière à la fois : c'est la plus belle mort. Je vais prier pour vous, et mon pardon vous servira d'égide. Voici le beau diamant de ma mère, gardez-le en souvenir de notre union; il est à moi, j'en puis disposer, je vous le donne de bien bon cœur. Adieu, laissez-moi maintenant tout à ma conscience; laissez-moi me préparer au jugement qui m'attend. Adieu !

Elle mourut dans la nuit. La reine ne voulut jamais recevoir le duc de Hostung, que la vengeance publique poursuivit longtemps; il dut aller dans ses terres et disparaître. Moi seule connaissais l'infamie de la princesse de Montauban; je ne la révélai point;

mais, d'elle à moi, je lui fis sentir que je la savais. Le chevalier de Créquy eut beaucoup de peine à obéir à la duchesse; il me fallut plusieurs entretiens pour l'obtenir. Il ne se consola point, donna sa démission de sa charge et partit pour Malte, où il resta. Je ne sais plus ce qu'il est devenu depuis; il a cessé de m'écrire.

Au moment où je quittais la duchesse de Hostung, à son lit de mort, et où je m'en allais pleine de tristesse, ayant oublié tout à fait le jour qu'il était, j'ordonnai à mon cocher de me mener prendre l'air au bois de Boulogne. Il se trouva que nous étions au mercredi saint et que je tombai au milieu de Longchamps, où il se faisait une grande rumeur. C'était déjà la mode des équipages extraordinaires et des extravagances pour les demoiselles du monde. M. le comte de Clermont, le maître de Moncrif, si scandalisé de ses rapports avec les filles d'Opéra, avait pour maîtresse une demoiselle Leduc, tout abbé qu'il était. Or, il l'envoya aux ténèbres dans une délicieuse calèche de canne peinte en bleu, et tous les fers en argent, attelée de six chevaux pas plus gros que des dogues. C'était une merveille et un bijou; tous les yeux étaient sur elle.

Elle avait, de plus, un petit postillon en veste rouge couverte de galons d'argent, et le plumet au chapeau, et un petit hussard en robe bleue, le sabre et le bonnet garnis de plaques d'argent; elle tenait les guides des chevaux, flanquée de deux valets de pied

déguisés. Son habillement, à elle, en bleu et argent, était d'une richesse fabuleuse. Elle avait près d'elle sa sœur et une de ses amies, et, derrière elle, une douzaine de filles l'escortaient, dans d'autres carrosses, comme des dames pour accompagner.

Au moment où je passais, le chevalier de Langle, mousquetaire, voltigeant autour d'elle, dans un petit fauteuil de canne, attelé aussi d'un cheval, reçut un coup de fouet d'un des écuyers de la déesse. Le chevalier, très-violent, et se trouvant justement offensé par ces espèces, avança furieux, et cassa le manche de son fouet sur le dos du malotru, en le traitant de la belle manière.

— Fi donc, monsieur! est-ce que vous ne connaissez pas l'équipage du prince? est-ce que vous auriez l'intention de lui manquer de respect?

— Je sais, mademoiselle, le respect que je dois au prince; mais je sais aussi ce que je dois à vous et aux vôtres. Prenez garde à ce que vous allez dire; il y a ici plus de deux cents mousquetaires qui croiraient faire une bonne plaisanterie en fouettant publiquement une fille aussi bien patentée que vous.

Elle se tut, et fit bien. Il n'en est pas moins vrai que, grâce à la mode qui s'établissait, nous étions maintenant partout côte à côte avec ces créatures. Les hommes ne se montraient point avec elles, ce qui eût été le comble de l'ignominie, et ce que le plus débauché d'entre eux n'eût jamais risqué. Mais ils se ruinaient pour leur donner des équipages qu'ils

allaient regarder passer sur les boulevards. Ils font bien pis aujourd'hui, je suppose, sous le règne bénin du citoyen Robespierre!

IV

J'eus aussi, à mon tour, une jolie aventure, et il me prend, en ce moment, envie de la conter. Elle me rajeunit fort en y pensant, car j'étais alors encore bien belle et l'on me le disait beaucoup. J'ai déjà parlé de Latour, le peintre de pastel, dont le talent est devenu si célèbre. Il fut conduit chez moi par un abbé qui fréquentait ma toilette, et qui lui avait parlé de moi chez la marquise de Feuquières, fille du célèbre Mignard, où ils se rencontraient.

La première fois que je le vis, il me demanda instamment à faire mon portrait, car il se prétendit en extase devant une beauté complète, bien rare à rencontrer, assurait-il. Vous savez déjà qu'il me peignit en amazone. Quand je lui offris le prix de son tableau, il se fâcha tout rouge et ne voulut jamais rien recevoir.

— Si j'osais, je vous payerais, madame la comtesse, ajouta-t-il; je n'ai point éprouvé de plaisir plus réel en ma vie.

Je ne voulus cependant pas être en reste, et je lui envoyai une magnifique bague: c'était un faune an-

tique, sur améthyste, entourée de brillants. Il n'osa pas la refuser.

On allait beaucoup au bal masqué; je ne l'aimais guère : j'y avais été malheureuse avec le pauvre Servière, et ces maudites petites loges me faisaient toujours rougir; je m'y laissai entraîner, néanmoins, par quelques hommes de ma connaissance et la jolie comtesse de Montrie, qui n'y avait jamais mis le bout de son nez rose. Nous nous promenâmes quelque temps en bâillant; j'aperçus Latour qui bâillait aussi. Depuis bien longtemps, il n'avait paru chez moi.

— Bon! me dis-je, voilà mon affaire! Celui-là me désennuiera.

Latour n'était pas beau, mais il était plein d'agrément et il avait surtout un esprit délicieux. Je comptais qu'il m'aurait oubliée, et, armée de renseignements assez particuliers, racontés par la marquise de Feuquières, je m'approchai hardiment de lui.

— Vous bâillez bien, lui dis-je.

— Je ne bâille pas tant que j'en ai envie.

— Allez vous coucher.

— Je m'ennuie encore plus tout seul.

— Cherchez une intrigue, un masque.

— Je les connais tous.

— Même moi?

Il m'examina quelques secondes.

— Ma foi! non; mais je ne me soucie pas de vous connaître.

— Je gage qu'avec un mot je vous le fais désirer.

— Dites-le.

— Colombe!

Il pâlit beaucoup et fit un geste de découragement.

— Ah! oui, Colombe! Elle est avec le bon Dieu; elle a étendu ses ailes, comme les jolis oiseaux qui lui ressemblent, et elle est partie. D'où la connaissiez-vous?

— D'où je vous ai connu.

— Quoi! Luzarches? vous habitiez Luzarches?

— Je l'habite encore.

— Parlez-moi de sa tombe, alors.

— C'est bien lugubre pour un bal masqué!

— Que m'importent ces marionnettes! Vous avez parlé à mon cœur et mon cœur vous a répondu.

— Votre cœur répond à tout le monde.

— Folies!

— Vous plairait-il entendre le martyrologe?

— Je n'en serais pas fâché.

— Commençons donc par le premier portrait à gauche, près de la porte.

— Vous avez vu mes portraits?

— Ingrat! j'y ai laissé le mien.

— Quoi!...

L'examen recommença, plus minutieux encore. Il demanda à voir ma main. Lorsque je me fus dégantée, il lui échappa une exclamation de surprise, et il me regarda encore.

— C'est impossible! et pourtant je ne connais pas deux mains telles que celle-ci.

— Bien des mains se ressemblent.

— Aucunes, pour celui qui observe. Votre main est parfaite, si parfaite, qu'elle ne peut pas être à vous; vous l'avez volée.

— Merci!

— Oui, vous l'avez volée à une belle et grande dame, qui ne vient point ici, et qui, si elle y venait, ne ferait pas attention au pauvre Latour.

— Est-il possible que vous ne me reconnaissiez pas? Pour vous pousser à bout, je vous dirais volontiers où se trouvent votre bonnet de nuit et votre robe de chambre.

— Je vous en défie.

— Votre robe de chambre est en superbe gourgouran, monsieur, doublée en taffetas et ouatée du haut en bas. Quant à votre bonnet de nuit, qui se prélasse orné d'une fontange bleu de ciel, il est, dans sa candeur sans tache, posé comme une cloche, au milieu de votre lit.

— C'est parbleu vrai! et, si vous n'êtes pas une ancienne folie, vous êtes sorcière.

— Oh! que si tu me reconnaissais, tu ne m'écouterais pas si patiemment!

— Je ne t'aime pas.

— Tu ne m'aimes plus, je te l'ai dit.

— Je n'ai eu que deux passions en ma vie.

— Cherche laquelle.

— Aucune des deux; tu es trop grande.

— Tu détestes les grandes femmes?

— Je ne déteste que les laides. J'ai beau faire, ajouta-t-il après un moment de silence, je ne vous reconnais pas.

— C'est que vous avez oublié vos rêves.

Je me mis à lui raconter les détails les plus précis sur sa vie, sur ses habitudes, sur son intérieur. Il commençait à trouver la chose incroyable.

— Vous prétendez que nous nous sommes aimés; pourquoi ne nous aimerions-nous plus?

— Hélas!

— Voilà un *hélas* qui vient de bien loin!

— Il vient de six mois de regrets.

— Si vous le voulez, je vous les ferai oublier. Je vous reconduirai chez vous. Où demeures-tu?

Je me révoltai, malgré moi, à cette hardiesse; j'oubliai mon rôle, et je répondis sèchement :

— Qu'est-ce que cela vous fait?

L'inflexion de ma voix, que je ne pensai plus à contrefaire, éveilla les soupçons du jeune homme. Il était d'une finesse extrême; il n'en fit rien paraître, résolu à les éclaircir à tout prix.

— Puisque tu es Sophie, dis-moi donc où tu as pris ce luxe-là? Quel grand seigneur me remplace? Tu joues la femme de cour à s'y tromper. Pourtant, il te reste un je ne sais quoi de roturier dont tu ne te déferas jamais. Tu n'es qu'un mannequin de grande dame.

— Tu t'y connais!

— Cela te fâche? Je te dirai la vérité; de tous mes droits, je ne conserve que celui-là.

— Insolent! m'écriai-je à moitié fâchée.

— Je voudrais bien avoir cet honneur-là, madame.

Le reste de la nuit, nous restâmes ainsi. Il m'embarrassa et je le taquinai. Il se fit, en ces quelques heures, une grande dépense d'esprit. Lorsque nous nous quittâmes, nous nous étions déjà promis de nous écrire. Il n'existait dans tout ceci qu'une coquetterie de saillies, la plus piquante de toutes, et l'amour n'y montrait pas le bout de son nez. Je donnai l'adresse du baron du Coudray, officier aux gardes, bête comme son sabre, mais fidèle et sûr comme lui. J'en fis une demoiselle pour la circonstance, et nous en avons bien ri, depuis, avec Latour. Il devint lieutenant général et obtint tous les ordres de l'Europe sur les champs de bataille. Ce qui n'empêchait pas mon peintre de l'appeler toujours, même en lui parlant :

— Mademoiselle du Coudray.

Le brave homme ne le trouvait point mauvais et était le premier à en rire.

— Je n'aurais pas été *si méchante* qu'elle, ajoutait-il invariablement.

La correspondance commença, et ce fut, je vous l'avoue, la plus jolie chose du monde. Je commençai à m'en amuser fort, je voulus la mener dans la route battue; mais il arriva ce à quoi je ne m'attendais pas, c'est que Latour était poëte jusqu'au bout des ongles et qu'au lieu de faire de cette aventure un roman vulgaire, il imagina une position inconnue jusque-là

dans les fastes de la galanterie. Quatre jours après le bal, après les lettres échangées, j'étais seule dans mon cabinet, quand on m'annonça M. Latour. La peur me prit : je crus qu'il venait prôner sa flamme et m'en implorer la récompense; je me préparai un vertugadin de cent livres pesant, une négation invulnérable, et je le reçus, pour n'avoir pas l'air de le craindre.

Il se tint à l'autre bout, très-respectueusement, ne parlant pas plus de bal masqué qu'une hirondelle de carême; sa réserve habituelle doubla de savoir-vivre; il fut admirable et m'étonna jusqu'au point d'en être, en style vulgaire, attrapée. La visite fut, en tout point, selon l'étiquette la plus stricte; jamais on ne se fût douté que nous nous étions tutoyés toute une nuit. Je me demandai s'il me reconnaissait, si c'était un jeu joué; je m'en occupai beaucoup enfin.

Nous étions, nous, très-positifs, à la cour; aussi restai-je très-longtemps à comprendre cette bizarrerie. Au premier bal, où je ne manquai point de me rendre, il s'expliqua.

— Si vous étiez une grande dame, me dit-il, si je vous connaissais, si vous me faisiez l'honneur de me recevoir, je voudrais que nos rendez-vous masqués ne changeassent rien à nos habitudes. Je voudrais me présenter chez vous en cérémonie, et avoir sur le cœur une lettre où vous m'appelleriez mon ami; je voudrais être double et que vous le fussiez aussi; avoir deux existences, une pour le monde, toute de

convenance et d'étiquette; une pour nous, dans nos billets et dans nos entrevues à l'Opéra, car je ne me permettrais pas un regard, même en tête-à-tête.

Ceci me parut extravagant et incompréhensible. J'avais vingt-cinq ans alors; c'était presque tout de suite après le chevalier d'Orléans. Néanmoins, je le laissai faire, pour voir où cela irait. Il m'écrivit des lettres adorables. Je me souviens entre autres d'une phrase, la mieux tournée que j'aie vue de ma vie.

« Comme j'ai l'honneur de le dire, de vous le dire, de te le dire. Car il y a *toi* et *vous* : toi, mon ange, c'est le domino. Vous, c'est vous; vous, ce serait toi, si vous vouliez. Voudras-tu? »

Je commençai à comprendre ce que désirait Latour. Je crus que cela ne pourrait durer longtemps ainsi et qu'il se lasserait promptement du style épistolaire. Je ne le devinais qu'à moitié; nous nous ressemblions si peu! Je crus qu'il m'aimait, je me trompais : il aimait sa chimère et désirait la conserver à tout prix. Charmée de montrer mon esprit et de jouer une partie serrée avec un aussi digne adversaire, je relevai le gant jeté et j'écrivis, à mon tour, dans son style.

Il me fit une réponse mirifique de platonisme; je n'en revenais pas et je m'en choquai presque, moi qui ne voulais rien lui accorder. Je me promis qu'il deviendrait comme les autres et qu'il tomberait à genoux autrement que dans son écritoire. Je résolus qu'il ferait mon portrait, ainsi que je lai dit, et je lui

écrivis un billet très-cérémonieux, signé de mes noms et titres, en lui demandant un jour et une heure. Il s'empressa de répondre, et les séances commencèrent. Il ne montrait aucun embarras. J'étais si furieuse de cette froideur incroyable, que j'oubliai d'être coquette et que je me surpris presque à faire du sentiment. Latour n'en sourcilla pas davantage et me regarda comme une statue et un modèle; ce qui me piqua horriblement et ce qui m'aurait piquée bien davantage, si j'avais su que cela ne lui était point difficile, puisqu'il n'était pas amoureux de moi. Si on lui eût donné le choix entre la possession entière de la comtesse de Villebelle et les lettres de son masque, il n'eût pas hésité un instant, il eût pris les lettres.

Je n'y tins pas; je racontai l'histoire à madame de Choiseul, qui me souffla mille résolutions contraires et extravagantes. Elle me persuada de lui donner un rendez-vous dans un fiacre, à neuf heures du soir, sous la condition de rester emmitouflée et sous la responsabilité de son honneur.

— Mais, dis-je à la comtesse Louise, je n'irai point.

— Eh bien?

— Eh bien, il se fâchera.

— Le beau malheur! D'ailleurs, j'irais, à votre place; il n'y reconnaîtrait rien sous les coiffes. Les bals masqués sont finis : où se voir autrement?

— Il n'y a pas besoin de se voir.

— On ne peut pourtant pas faire éternellement l'amour dans des feuilles de papier.

— Nous ne faisons point l'amour.

— Et quoi donc?

— Nous faisons de l'esprit.

— Ah! c'est juste! j'oubliais que, nous autres chanoinesses, nous avons une langue pour le chapitre, où rien ne s'appelle par son nom.

Il refusa net le rendez-vous.

Madame de Choiseul recommença à me tourmenter pour que j'insistasse.

Mais, encore une fois, pourquoi faire? Je ne me déciderai jamais à aller ainsi courir les rues seule avec ce jeune homme.

— Vous n'irez pas, ma toute belle; cela ne serait pas convenable.

— Alors, madame, il croira que je me suis moquée de lui, et je ne veux pas cela non plus.

— Je me charge de tout arranger pour le mieux; reposez-vous sur moi, et écrivez.

J'écrivis.

— Que va-t-il dire à cela? Décidément, cette aventure est très-drôle. Pourtant, vous tournez sur la pointe d'une aiguille, et, si vous n'aviez pas tous les deux infiniment d'esprit, il y aurait de quoi dormir debout.

— Et s'il résiste de nouveau à l'invitation?

— Nous inventerons autre chose.

— M. Latour! annonça mon valet de chambre.

— Faut-il rester? demanda tout bas la comtesse.

— Sans doute.

— Alors, nous allons voir.

Et elle se mit à lui faire toutes les agaceries du monde, de son air impérial. Il y répondit avec son tact ordinaire, sans s'avancer ni reculer non plus juste la nuance.

— Vous travaillez donc toute la journée, monsieur Latour?

— Absolument, madame la comtesse.

— Et le soir?

— Le soir, bien souvent aussi; pourtant, c'est plus rare.

— Vous vous amusez?

— Le plus que je peux.

— Vous allez à la comédie?

— Souvent. J'y trouve des modèles.

— Pour lesquels vous vous enflammez.

— Je ne me prends pas si facilement, madame.

— Mais quand cela arrive?

— Je me garde d'en parler; l'amour, à mon avis, doit être caché.

— Ce système n'est guère à la mode. Vous êtes donc un rêveur?

— Plût à Dieu! les rêves valent mieux que la réalité.

— Je pense, madame, interrompis-je, que nous accablons M. Latour de questions, et qu'il nous érpond par des sentences; il est dans son droit.

— Je suis trop heureux de vous amuser, mesdames.

La comtesse Louise s'impatienta et nous laissa seuls. La conversation prit une autre tournure. Je ne voulais pas me compromettre, mais je voulais qu'il parlât; il n'en fit rien. En cherchant dans ma poche ma boîte de pastilles, je sentis un papier; c'était une lettre de Latour, une lettre si tendre, si intime! Et nous étions là, près l'un de l'autre, sans témoins, nousnous traitions en étrangers: c'était au moins original. Rien n'excite l'amour et la coquetterie des femmes comme la résistance; je me sentis outrée de la tranquillité du peintre, de sa résolution si bien gardée; il n'était pas même ému!

— Vous permettez que j'écrive deux mots, lui dis-je en me mettant à mon bureau.

Voici ce que j'écrivis :

« Demain soir, à neuf heures, je serai en fiacre, place des Victoires; vous m'y joindrez, il faut que je cause avec vous. Ne m'avez-vous pas écrit que rien n'était si doux que de causer de cœur à cœur? Croyez-vous, de bonne foi, que, si je n'avais pas confiance en votre parole, je m'exposerais ainsi? Venez donc, je le veux, je vous en prie; je suis triste, vous me consolerez. »

Je sonnai, un laquais parut.

— Portez ceci à son adresse.

Il me regarda, étonné.

— Faites ce que je vous dis, continuai-je.

Après ce coup d'État, je me sentis plus tranquille; je voulus reprendre l'entretien. Latour se leva; il allait à Versailles. Je le saluai deux fois plus bas que je ne devais le faire. J'attendis impatiemment sa réponse.

Il refusa encore.

Pour le coup, c'était de l'impertinence. J'en enrageais; cette correspondance durait depuis cinq mois, et nous n'étions pas plus avancés que le premier jour. Pourtant, j'attendais avec impatience les grosses enveloppes et le cachet espagnol : *Dos para dos, deux pour deux*, qu'il avait adopté. J'en parlai moins, et j'y pensai davantage. J'avais rêvé une reconnaissance de roman, et je ne comprenais pas l'entêtement de Latour à me la refuser. Accoutumée aux hommages, je voulais avoir le plaisir de les repousser. Rien ne nous pique au jeu comme les demi-passions; c'est pis que les demi-mesures. En ce moment, j'eusse fait volontiers mille extravagances pour amener Latour à mes genoux. Je ne l'aimais cependant pas; s'il avait pris le chemin des autres, je n'y eusse point fait attention. Je ne fis plus autre chose que lui écrire et lire ses billets, et, si Latour n'eût pas été le plus original des hommes, j'aurais pu m'en repentir.

Madame de Choiseul me prêchait toute la journée.

— A votre place, je le forcerais à céder.

— Je ne le veux point.

— Mais ne l'aimez-vous pas un peu?

— Pas du tout.

— Qu'en faites-vous, alors?

— Il m'occupe, il me contrarie; cela m'amuse.

— Vous ne désirez pas le voir soumis?

— Non, je commence à aimer sa révolte.

— Il est particulier; sur cent hommes, vous n'en trouveriez pas un autre.

Tout ceci m'impatientait. En fouillant mon cœur et mes souvenirs, je ne suis pas très-sûre de n'avoir pas rêvé Latour, de même qu'il ne fut peut-être pour moi qu'un amusement; je ne sais.

Je lui avais écrit une lettre presque tendre, j'en attendais la réponse avec impatience; cette réponse ne venait point. Soit qu'il fût occupé, soit qu'il la retardât à dessein, il n'y mit pas le moindre empressement. Enfin, il écrivit un billet si spirituel, que je ne résistai point à l'envie de le montrer. Madame de Choiseul s'en pâma d'aise.

— Il faut le réduire, il le faut absolument. Quel dommage que ce ne soit pas un grand seigneur! Avec ce tact, cet esprit, cette ténacité, il mettrait la cour en révolution. Que comptez-vous faire?

— Je ne sais.

— N'allez pas le laisser triompher, au moins! Comment! il refusera de vous voir et vous ne l'y forcerez

point? Vous serez obligée de faire *sa volonté*, au lieu de le plier à la vôtre.

— Mon Dieu, madame, ce jeune homme trouverait très-extraordinaire que je m'obstinasse à le voir malgré lui.

— Ainsi, vous le laisserez s'applaudir de sa victoire, vous dédaigner?

— Cela me coûte si peu!

— Vous êtes comme mademoiselle Gaussin; lorsqu'on lui reproche la facilité avec laquelle elle accorde ses bonnes grâces, elle répond : « Que voulez-vous! cela me coûte si peu et cela leur fait tant de plaisir! »

— Il me semble qu'ici c'est le contraire.

— Ah! ma chère comtesse, quand vous aurez dix ans de plus, vous rirez bien de vous-même!

Restée seule, je me pris à réfléchir sérieusement. Tout cela n'était pas très-convenable et mon insistance avait quelque chose de ridicule, je le sentais. Je ne pouvais me résoudre à m'avouer vaincue; j'avais mes révoltes d'amour-propre. Je fis un appel à mon courage et je me promis d'en rester là avec mon roman épistolaire. Je me mis à courir le monde, je n'y voulus plus songer; j'eus même l'idée de retourner au chapitre, mais mon zèle s'arrêta là.

Un matin, après quatre mois de silence, Latour se fit annoncer chez moi. Je le reçus en tremblant, comme une sotte; il me parut moins gai que de

coutume, et me fit des questions empressées, contre son ordinaire.

Je me troublai en lui répondant, et certes c'était là une préface magnifique à la déclaration; il se tint dans ses bornes accoutumées. Je n'étais pas femme à ne pas me dominer en face d'une humiliation. Je repris mes avantages; je remontai sur mon trône, je l'écrasai devant moi. Je mis tant de noblesse et tant de hauteur dans mes manières, qu'il en vint presque à se demander s'il était bien vrai que j'eusse daigné lui écrire et m'abaisser jusqu'à lui.

Je ne me doutais pas de ce succès, j'en aurais été trop fière; je ne l'ai su que plus tard. Le superbe courba la tete et se mit à dessiner sur un livre blanc mille jolies choses. Je les ai conservées religieusement, et ce pauvre Latour les regardait encore la veille de sa mort. Combien de fois nous avons parlé de ce temps-là! combien de soirées passées à nous disputer sur ces anciens souvenirs, où nous ne voulions céder ni l'un ni l'autre. Hélas! hélas! que sont devenus ces beaux jours?

Il paraît que, de son côté, Latour s'attrista de ne plus recevoir de lettres; il s'en plaignit, ce qui me charma. Cependant je m'étais si bien juré à moi-même de ne pas répondre, qu'il y eut un combat opiniâtre.

— Mon Dieu! me disais-je, que serait un véritable amour, puisqu'un jeu me tourmente ainsi?

J'hésitai, je voulus, je dis non; enfin, je n'écrivis

pas. Il s'en fâcha apparemment; il se tut et ne parut plus chez moi, Un jour, aux Tuileries, je l'aperçus qui venait droit à moi. le cœur me battit, l'émotion me gagna : il me salua de l'air le plus respectueux et le plus triste. Je n'y tins point et, en rentrant, je lui envoyai quelques lignes d'explication et d'adieu.

« Nous ne pouvons plus nous revoir, nous ne devons plus nous aimer, mille obstacles nous séparent; vous êtes un rêveur, je ne conçois pas les rêves. Je suis folle, je suis gaie; je comprends les plaisirs de la terre et non pas ceux de l'imagination. Je ne sais plus si je vous écrirai, cela dépendra de l'état de mon cœur. Vous avez bien de l'esprit, bien du talent, et il est impossible que je vous oublie. »

« Soit, répondit-il le soir même, ne nous écrivons plus, puisque nous ne nous entendons pas. C'est dommage, car c'était une bien jolie chose! D'où vient que, vous qui avez tant d'esprit, il vous faut des chemins battus et des amours qui ressemblent aux autres? Plus tard, vous regretterez ce que vous recherchez aujourd'hui, j'en suis sûr, car je vous connais mieux que vous ne le croyez. Adieu, adieu, beau rêve de ma jeunesse; adieu, je ne vous oublierai pas non plus, moi! Nous reverrons-nous jamais? Vous êtes trop grande dame pour avouer que vous en avez le désir, et moi, je suis trop loin pour le deviner. »

Je trouvai ce billet sur ma table, en revenant de

l'Opéra. En le lisant, je me sentis prise d'une tristesse inconcevable. Il y a toujours tant de tristesse dans une chose qui finit! Je me couchai le cœur gros et me trouvant très-isolée. C'était un lien brisé pour moi, qui en avais si peu! Ma nuit fut mauvaise; je me décidai, pour tout de bon cette fois, à retourner au chapitre. Il me tardait de quitter Paris; j'étais mécontente de moi. Je ne fis point d'adieux, je partis, et, à mesure que j'approchais de Remiremont, il me semblait que j'oubliais. J'arrivai, on me reçut à bras ouverts; je fus fêtée, aimée; le bon roi Stanislas m'attira à sa cour; après quelques mois, je ne me souvenais plus de rien. On m'adora; toute la jeune noblesse du voisinage s'occupait de moi: cela devint de bel air. On en perdit la raison, et mon nom retentit à tous les échos d'alentour.

Un de mes féaux, le comte de Charost, qui se trouvait en visite à l'abbaye, se mit en tête de réussir. Obligé de retourner à Nancy, il en résulta qu'il fut toujours sur la route, car il venait tous les deux jours, à franc étrier, passer une heure avec moi. Je le regardai d'un air indifférent; il me fatigua et je lui défendis de revenir. Il obéit; mais, à l'heure de sa visite, au lieu de lui je recevais régulièrement un bouquet et une lettre à laquelle je ne répondais point; je finis même par ne plus les décacheter. Il s'en lassa.

Je revins à Paris, je ne revis plus Latour; cinq ou six années se passèrent, et même davantage, sans que j'eusse occasion de le rencontrer. On en parlait sou-

vent : ce fut moi qui le recommandai au roi et qui le fis nommer son peintre ! Il n'en sut rien alors. Il se passa tout ce que vous savez ; nous arrivâmes au mariage de M. le dauphin, toujours sans le retrouver.

Un soir, j'étais à l'Opéra, j'étais fort belle et fort parée ; le roi y était. Je portais mes beaux diamants, qui faisaient toujours sensation, même à cette cour où il y en avait tant. Et, à ce sujet, je vous dirai tout à l'heure une jolie légende, quand j'aurai fini l'histoire de Latour. Je vis, en face de moi, un homme me regardant avec un enthousiasme et une admiration qu'il ne prenait pas la peine de cacher. J'étais belle, il est vrai ! C'était Latour !

Combien de choses il me rappela ! Je tombai dans la rêverie, rien ne put m'en distraire. J'étais avec madame la duchesse de Penthièvre ; il se plaça sur mon chemin, et me salua quand la princesse fut passée. Toute la nuit je pensai à lui ; il était fort changé à son avantage. Je me rappelai cette correspondance dont je m'étais occupée si sérieusement, et je m'en fis un tableau enchanteur.

— Comme il avait raison ! me disais-je. Comme j'ai peu senti le prix de ce qu'il me proposait ! A présent, je serais heureuse d'accepter. Pourquoi ne recommencerions-nous pas ? Ses regards m'ont dit que j'étais toujours belle, et je l'apprécie bien davantage ce qu'il vaut. Essayons.

« Que pensez-vous aujourd'hui ? écrivis-je ! Êtes-vous toujours poëte, toujours rêveur ? Voulez-vous

reprendre nos tête-à-tête par écrit? Ce charmant commerce est-il encore pour vous ce qu'il est devenu pour moi, depuis que j'ai de l'expérience : un délassement des choses de la vie? Vous l'avez prédit et cela est arrivé ; je suis à votre hauteur maintenant. Je ne prends cependant pas les gens en traître, et, si mademoiselle du Coudray ne vous plaît plus, je vous prie de me le faire savoir. »

Latour répondit :

« J'ai eu le bonheur de vous voir, madame la comtesse; de te voir, mademoiselle du Coudray. Eh! mon Dieu, que vous êtes belle! Je ne vous reconnaissais pas, tant vous avez pris des airs de divinité qui m'ont ébloui. Que me demandez-vous? Vous voulez retourner en arrière, sans vous informer si cela est possible. Que sommes-nous aujourd'hui, pour recommencer ce roman, si pur et si chaste, qui occupa quelque mois de notre passé! Quant à moi, je ne le pourrais plus; je ne veux plus de lettres, je veux des paroles, je veux vous aimer de près, je veux vous le dire; je ne suis plus assez stupide pour me contenter de ces billets dont le souvenir vous charme. Oh! que vous aviez bien raison de les rejeter! et, si je n'avais pas été un niais, avec ma chimère, j'aurais été au rendez-vous, et j'aurais encore aujourd'hui ce que vous m'offriez autrefois. Nous avons changé de rôle, madame. Pour moi, je suis décidé à ne plus vous

laisser vous moquer de moi ; je romps l'anonyme, je lève le masque, je vous baise les mains en murmurant :

» — C'est vous, adorable comtesse ; nous le savions de reste, nous étions des enfants et nous avons embrouillé notre vie.

» Réparons tout cela ; je ferai comme vous et j'attendrai votre réponse. Oh ! que vous êtes belle ! et que je voudrais pouvoir vous le répéter à genoux ! »

Cette lettre m'ôta mes illusions. Je ne voulais, je ne pouvais faire de Latour un amoureux comme les autres. Je me résolus à ne plus le revoir, et tel fut mon adieu :

« Restons-en là, car nous nous comprenons moins que jamais. Plus tard, nous nous offrirons de nous-mêmes ce qu'il en restera. Nous confondrons nos deux expériences et nous ferons de la morale. D'ici là, je ne vois pas trop à quoi nous pourrions nous être utiles. Adieu donc, jusqu'aux jours flétris ! En attendant, cherchez toujours, si vous pouvez, moi, je ne cherche plus. »

Je dois dire que Latour vint me voir un mois après, qu'il ne fut plus question de sa correspondance, que nous sommes restés amis jusqu'à la mort et que j'ai été un de ses meilleurs souvenirs. Pauvre Latour ! combien il était changé sous ses lunettes bleues !

V

Ma mère et ma tante étaient les filles du comte de Sircourt, dont la mère était une comtesse de Salm, la dernière de sa branche, sur laquelle il existait une légende singulière. Cette légende m'a mise, par héritage, en possession d'un bijou auquel j'ai attribué le bonheur constant de ma vie, et le grand âge auquel je suis parvenue sans infirmités; c'est pour moi, comme un palladium, et voici sa source, assez peu connue.

Un comte d'Angerveiller, marié à une comtesse de Kempeh, eut trois filles, qu'il unit à trois seigneurs des maisons de Croy, de Salm et de Bassompierre. Il leur donna, à chacune, une terre et le gage d'une fée. Croy eut un gobelet, Salm une bague, Bassompierre une cuiller. En cas de minorité, ces gages restaient dans les trois abbayes de Nivelles, de Remiremont et d'Épinal.

Voici d'où vient la fable.

Le comte d'Angerveiller trouva un jour une fée étendue sur une couchette de bois bien travaillée, selon le temps, dans une chambre au-dessus de la porte de son château. Il revenait de la chasse, c'était un lundi. Depuis lors, pendant quinze ans, le comte et la fée se rencontrèrent, chaque lundi, dans cette

même chambre. Il ne manquait point d'y aller coucher, soit en revenant tard des bois, soit en partant de bon matin, sous prétexte de ne pas réveiller sa femme, qui habitait loin de là, dans le donjon. Mais les femmes sont soupçonneuses et curieuses surtout; mon aïeule remarqua que son mari allait courre tous les lundis, quel que fût le temps, et qu'il ne manquait non plus jamais sa visite dans cette chambre; elle fit faire une double clef, entra la nuit, et le surprit auprès d'une fort belle personne; ils dormaient tous les deux. Elle se contenta d'ôter le couvre-chef de la dame de dessus une chaise, de le poser au pied du lit, et s'en alla sans rien dire.

A son réveil, la fée, se voyant découverte, se tordit les bras, selon l'usage des fées au désespoir, et déclara au comte qu'elle ne pouvait plus le voir, ni là ni ailleurs; qu'elle était forcée de s'éloigner de lui de plus de cent lieues; mais que, pour marque de son amour, elle lui laissait un gobelet, une cuiller et une bague.

— Vous les remettrez à vos trois filles en les mariant; elles porteront bonheur aux familles où elles entreront, tant que ces choses y seront conservées. Si quelqu'un les dérobe, malheur lui arrivera, au contraire. Elles ne pourront appartenir qu'à vos trois filles et à leurs descendants.

Puis elle disparut en fondant en larmes, ce qui laissa le comte fort triste.

La prophétie se réalisa, surtout dans la maison de

Salm. Le marquis de Pange, seigneur lorrain, rencontrant le grand-père de mon aïeule, endormi à la suite d'une orgie, lui ôta doucement la bague qu'il portait au doigt. A dater de ce moment, tous les malheurs tombèrent sur lui; il avait une immense fortune, il possédait la plus belle place, il jouissait de la faveur de son maître, le duc de Lorraine, qui l'envoya, comme ambassadeur en Espagne, demander pour lui une fille de Philippe II. Il fut refusé. A son retour, il trouva sa femme infidèle pour un saie moine, son bien dissipé, ses filles mariées à des hommes qui leur mangèrent tout et les délaissèrent. Il mourut de regret, après avoir envoyé aux Salm la bague enchantée. Elle est, du reste, fort laide, et l'on ne sait de quel métal elle est construite.

La marquise d'Havré, de la maison de Croy, montrant le gobelet, le jeta par terre; il se cassa. Elle remit les pièces dans l'étui, en disant :

— Si je ne puis l'avoir entier, j'aurais au moins les morceaux.

Le lendemain elle ouvrit l'étui, et trouva le gobelet si parfaitement raccommodé, qu'il n'y paraissait point.

Il existait presque la pareille fable, dans la maison de Lusignan, pour la fée Mélusine; seulement, celle-ci est plus tragique et rapportait moins. La Mélusine, plus magicienne que fée, et d'une espèce moins bénigne que la nôtre, se changeait en serpent pour ses enchantements nocturnes, et gardait sur la

main un reste de cette peau avec ses écailles, même lorsqu'elle était *en femme*. Dans cette fable, ce n'est point la jalousie qui sépara les époux (elle était femme du sire de Lusignan, et ils habitaient ensemble au château de Béruges, près de Poitiers), ce fut la curiosité. Chaque nuit, elle se levait et disparaissait jusqu'au lever du jour. Son mari avait juré de ne pas la suivre, et tint parole quelques années. Mais, poussé par un malin esprit, il se risqua enfin, et vit la fée transformée en couleuvre, dans le plus fort de ses évocations. Le cri qu'il poussa révéla sa présence; dès lors, tout fut fini entre Mélusine et lui : elle ne le revit plus.

Mélusine ne mourut pas; elle erra aux environs de Lusignan, et, chaque fois qu'un membre de cette maison devait mourir, elle passait la nuit, assise sur la plus haute tour, en poussant des cris effroyables. De là vient le dicton « des cris de Mélusine. » Depuis longtemps, elle n'a plus rien à annoncer, puisque la maison de Lusignan est éteinte. A certains jours de l'année, des anniversaires apparemment, les paysans des environs assurent qu'ils l'entendent encore. Il en doit être ainsi, jusqu'à la consommation des siècles.

Pour en revenir à ma bague, la comtesse Olympe de Sircourt me l'a léguée, et je l'ai toujours portée depuis. Je n'ai pas été malade un seul jour; je n'ai éprouvé ni chagrin ni perte; ma position a toujours été enviable, ma faveur constante, mon bonheur

sans nuages. J'ai essayé de la prêter : aussitôt mille petits désagréments ont fondu sur moi, et ceux qui la portaient en ont été punis également. Je la garde donc, je ne sais plus à qui je la léguerai. Mon frère est mort sans enfants, mes sœurs n'en ont pas non plus : la race protégée finira en moi. Il faudra donc m'enterrer avec ce bijou ; je tâcherai que ce soit le plus tard possible.

VI

Madame de Pompadour avait beaucoup d'esprit ; nul n'en a jamais douté. Elle comprit donc que madame de Châteauroux lui laissait un héritage dangereux ; elle se promit d'éviter ses fautes et de suivre ses bons errements. Elle commença par essayer de se faire des amis, ou, du moins, des créatures, ce qui ne lui fut pas difficile ; en moins d'un mois, elle mit presque toute la cour à ses genoux. Elle se donna un plaisir de bourgeoise, en se faisant adorer et en humiliant les courtisans qui l'entouraient.

Elle plaça ses parents et ses amis, ceux du moins qui ne déparaient pas trop sa nouvelle position. Ainsi M. de Tournehem, son beau-frère et *son beau-père*, devint surintendant des bâtiments, place occupée, sous Louis XIV, après Mansard, par le duc d'Antin, fils de madame de Montespan ; son frère, Poisson,

fut créé marquis de Vandière, ce qui le fit aussitôt appeler, d'oreille en oreille, le marquis d'avant-hier. Pour celui-ci, il méritait la faveur. C'était bien le meilleur, le plus charmant, le plus modeste des parvenus. Son regard semblait sans cesse demander pardon d'occuper une place qui ne lui appartenait pas. Il rendait service à tous, sa fortune était celle des pauvres, les artistes trouvaient en lui un père, c'était enfin l'homme de cœur et d'esprit par excellence. Nous le retrouverons.

Une campagne allait de nouveau s'ouvrir. La marquise répéta au roi ce que lui avait dit la duchesse, qu'il fallait se mettre à la tête des armées. Le roi y consentit de grand cœur; mais il ne voulait pas se séparer d'elle, et il exigea qu'elle le suivît. Madame de Pompadour se rappela le scandale et les récriminations de l'autre voyage; elle consentit à accompagner son amant, à la condition du plus strict incognito. — Personne ne doit connaître ma présence, et vous devez pouvoir la nier à vos amis comme à vos ennemis, sire. Je ne suis point soutenue par ma famille, tout le monde jalouse ma place et m'envie votre tendresse : j'y dois veiller.

Louis XV y consentit. On ne fit ni train ni service pour elle; elle voyagea en simple particulière, et les soldats ne la voyaient point. Beaucoup de gens ignoraient même qu'elle fût à l'armée. Si le roi s'était toujours conduit ainsi, que de tristes inconvénients il eût évités! La veille du départ, j'allai, dans la soirée,

après l'appartement, qui finit de très-bonne heure, prendre mon congé particulier du roi.

— Vous serez contente, sévère mentor, me dit-il. Vous apprendrez peut-être que la marquise me suit, et, je vous l'avoue, ce sera vrai ; mais il n'y aura ni étalage ni bruit : c'est elle qui l'a exigé. Elle a eu bien de la peine à se décider ; elle voulait rester ici, elle se souvenait de la pauvre duchesse. Après m'avoir encouragé comme elle à remplir mon devoir envers mon peuple, elle demandait à rester dans l'ombre ; je m'y suis opposé, je ne puis me passer d'elle. Que voulez-vous ! elle m'a ensorcelé.

—Je sais bon gré à madame de Pompadour d'avoir ainsi compris sa position et la vôtre, sire. Dieu veuille qu'elle persévère ! Faites votre devoir, ainsi que vous le dites ; revenez-nous vainqueur et bien portant. N'allez pas nous effrayer comme à Metz.

—N'avez-vous pas votre sorcier, et ne viendrez-vous pas me sauver une seconde fois ? Je vous recommande la reine, ma chère comtesse ; voyez-la souvent et tâchez qu'on ne la tourmente point par de faux bruits.

Nous causâmes une bonne heure tête à tête, puis il m'embrassa à plusieurs reprises, comme un frère, en me reconduisant jusqu'à la porte de son cabinet. Le comte de Saxe attendait dans la pièce voisine : je fus frappée de son changement, il était dans un état à faire pitié.

—Quoi ! lui dis-je, si malade ! Comment allez-vous faire dans cet état de faiblesse ? A peine vivez-vous !

— Ah! madame, me dit-il, il ne s'agit pas de vivre, il s'agit de partir.

Il partit, en effet, ce héros, cet homme que Dieu avait donné à la France dans une circonstance si critique, pour soutenir et porter l'oriflamme, pour guider les pas du roi, inexpérimenté dans l'art de la guerre. Malgré sa santé chancelante, il conduisit tout, et la victoire suivit ses traces. M. le dauphin, quoique bien jeune, accompagna son auguste père. Il se sépara avec une vive douleur d'une femme qu'il adorait. La reine fut sublime de bonté pour le roi et pour lui. Elle ferma les yeux sur la conduite de l'un, et consola l'autre en se montrant la véritable mère de madame la dauphine, en la comblant des soins les plus délicats. Pendant l'absence du roi, les plaisirs bruyants de la cour furent supprimés : la reine s'ingénia à distraire la jeune princesse, elle l'entoura des personnes les plus aimables et les plus honorables, ce qui n'était pas toujours très-aisé à réunir. Elle fit venir les spectacles, qu'elle n'aimait point, qui blessaient sa piété ; elle y assista même, parce que madame la dauphine les recherchait beaucoup, et qu'elle ne voulait pas sembler la désapprouver, en se tenant à l'écart. Si dévote que soit une Espagnole, elle accepte le théâtre : c'est presque une chose de mœurs.

En arrivant à Tournai, le roi mena M. le dauphin visiter l'armée ; l'enthousiasme fut sans pareil. Le Français aimait tant cette vieille race de Bourbon,

avant que ces infâmes philosophes eussent déraciné chez lui toutes les croyances!

—Messieurs, dit le roi, j'espère que ceci n'est pas de mauvais augure; mais, depuis la bataille de Poitiers, aucun roi de France n'a combattu les Anglais avec son fils à ses côtés et vengé la défaite du roi Jean. Que Dieu me fasse donc cette grâce!

Dieu l'exauça: il voulait encore répandre quelques reflets de gloire sur cette noble maison avant de la frapper. La bataille de Fontenoy se donna le 8 mai 1745. A l'ouverture des hostilités, le maréchal de Saxe visita les postes, bien qu'il pût à peine se soutenir. Les boulets et les balles pleuvaient autour de lui.

— Je serais fâché de mourir en ce moment, messieurs, disait-il en secouant les oreilles, comme un chien sous une averse.

La bataille allait commencer: les officiers des deux camps se saluèrent en ôtant leurs chapeaux. Le hasard plaça en face les gardes du roi d'Angleterre et les gardes françaises. Milord Hay, capitaine aux gardes anglaises, s'avança hors des rangs; le comte d'Hauteroche, lieutenant aux grenadiers des gardes françaises, le même qui disait qu'imprenable n'est pas français, alla au-devant de lui.

— Messieurs des gardes françaises, s'écria le capitaine anglais, tirez!

—Non, milord, répondit le comte d'Hauteroche, nous ne tirons jamais les premiers.

Et ce brave régiment essuya sans sourciller le

feu qui jeta bas presque toute la première ligne. Mais après, quelle furie! quelle mêlée! comme ils vengèrent leurs camarades! La garde anglaise fut abîmée. Le duc de Grammont répara sa faute de Dettingen, et fut emporté par un boulet. Il se conduisit avec tant de bravoure, qu'il obtint le bâton de maréchal sur son cercueil. Le matin, le maréchal de Noailles lui avait dit :

— Mon neveu, un jour de bataille, il faut nous embrasser; peut-être ne nous reverrons-nous plus.

Il reçut la mort avec le plus grand sang-froid.

— Prenez garde à vous! lui dit le comte de Lowendahl; votre cheval est tué.

— Et moi aussi, répondit-il.

Et il tomba.

Il y eut aussi un petit de Boufflers, âgé de dix ans, qui se battit comme un lion. Il reçut une balle dans la cuisse; l'amputation fut jugée nécessaire sur le champ de bataille : il la subit sans verser une larme, sans jeter un cri. Mais il ne put la supporter, et quelqu'un dit tout bas qu'il allait mourir.

— Parlez plus haut, dit-il ; je voudrais que tout le monde vous entendît. Je suis heureux de m'en aller si vite, lorsque mon chemin a été glorieux.

Il mourut, en effet ; ce fut grand dommage. Que ne serait pas devenu nn pareil enfant!

Le maréchal de Saxe se multipliait; on le voyait partout. Les officiers faisaient assaut d'héroïsme. Le maréchal de Noailles abandonna le commande-

ment et se fit, de son plein gré, l'aide de camp du comte de Saxe. Le comte de Luttaux, premier lieutenant général de l'armée, blessé dangereusement, continua à se battre. Un de ses officiers le suppliait de se faire panser :

— Le service du roi m'est plus cher que la vie, répondit-il.

Il reçut de nouveau une blessure mortelle, et jusqu'à la fin il criait au régiment des gardes :

— Mes amis, gardez, gardez le pont de Calonne !

Le roi et M. le dauphin étaient, au commencement de l'action, sur une hauteur. Un boulet tomba aux pieds de M. le dauphin.

— Monsieur le dauphin, cria le roi, renvoyez-le aux ennemis; je ne veux rien avoir d'eux.

On vint supplier Sa Majesté, de la part du maréchal, de repasser le pont; le danger était affreux à cette place.

— Je le sais, répondit le roi; mais je resterai où je suis.

M. le dauphin, plein d'ardeur, voulait s'élancer en avant; on l'arrêta, en lui représentant combien sa vie était précieuse.

— Ah! dit-il, le jour d'une bataille, ce n'est pas la mienne qui est précieuse, c'est celle du général.

Le régiment des Vaisseaux tomba en entier; le comte de Guerchy, colonel, fut le seul officier qui eut le bonheur de n'être ni tué ni blessé, bien qu'il gardât constamment la tête.

— Messieurs, dit le maréchal enthousiasmé, voilà qui est admirable !

On crut un instant la bataille perdue, tant le feu de l'ennemi nous tuait de monde, et l'on commença à se débander. Plusieurs personnes entouraient le roi et M. le dauphin et les suppliaient, au nom de la patrie, de se retirer, de ne pas s'exposer davantage. Le roi s'y refusa obstinément et resta à la même place, au milieu du feu, triste, affligé, sans doute, mais non découragé. Le maréchal arriva près de lui en ce moment; on parla des insistances des donneurs d'avis.

— Quel est le jean f..... qui donne ce conseil à Votre Majesté? s'écria-t-il. En avant donc, au contraire!

Le duc de Richelieu annonça l'arrivée des canons, et se porta vers eux pour les faire tirer. Le roi envoya le duc de Pecquigny faire pointer les quatre pièces.

— Point de retraite! dit ce seigneur; le roi ordonne que les canons servent à la victoire.

Et le Français obéit en criant :

— Vive le roi! vive la France!

La mêlée fut effroyable; le sang coulait par torrents. Ce fut une boucherie, un spectacle déchirant. Dès que le champ de bataille fut libre, le roi, afin d'inspirer à M. le dauphin l'horreur de la guerre, le lui fit parcourir. Le jeune prince en frémit. Quelques blessés relevaient la tête et criaient encore :

— Vive le roi! vive M. le dauphin

M. le dauphin s'attendrit et essuya ses larmes.

— Apprenez, mon fils, dit le monarque, combien la victoire est chère et douloureuse.

On vint lui demander comment on devait traiter les blessés anglais.

— Comme les nôtres, répondit-il ; ils ne sont plus nos ennemis.

Toute la conduite du roi fut admirable dans cette journée, et je ne puis résister au désir de citer ici quelques fragments d'une lettre du marquis d'Argenson à M. de Voltaire, récemment nommé historiographe de Sa Majesté. Ce seigneur était ministre des affaires étrangères, et mieux placé que personne pour tout voir. Voltaire me donna l'original, après l'avoir copié, et je l'ai toujours conservé depuis ; je suis fort ménagère des papiers ; il vient toujours un moment où ils trouvent leur place. Je ne songeais guère pourtant, en ce temps-là, à écrire des mémoires.

« J'eus l'honneur de rencontrer le roi, dimanche, tout près du champ de bataille. Jamais je n'ai vu d'homme si gai de cette aventure qu'était le maître. Nous discutâmes justement ce point historique que vous traitez en quatre lignes, quels de nos rois avaient gagné les dernières batailles royales. Je vous assure que le courage ne faisait point tort au jugement, ni le jugement à la mémoire. De là, on alla coucher sur la paille ; il n'y a point de nuit de bal

plus gaie, jamais tant de bons mots. Le roi chanta une chanson qui a beaucoup de couplets et qui est fort drôle. Pour M. le dauphin, il était à la bataille comme à une chasse de lièvre, et il disait presque :

» — Quoi ! ce n'est que cela ?

» Un boulet de canon donna dans la boue et crotta un homme près du roi ; nos maîtres rirent de bon cœur du barbouillé.

» Le vrai, le sûr, le non flatteur, c'est que le roi a gagné lui-même la bataille, par sa fermeté. Il y a eu une heure terrible où nous vîmes les Français humiliés devant cette fermeté anglaise, leur feu roulant, qui ressemble à l'enfer. Quelques-uns de nos généraux donnèrent des conseils fort prudents ; à cela le roi se moqua de tout. Votre ami, M. de Richelieu, est un vrai Bayard. C'est lui qui a donné le conseil, et qui l'a exécuté, de marcher à l'infanterie comme des chasseurs et comme des fourrageurs, pêle-mêle, la main baissée, le bras raccourci, maîtres, valets, officiers, cavaliers, infanterie, tout ensemble. Ce fut l'affaire de dix minutes que de gagner la bataille, avec cette botte secrète.

» A cette charge dernière, M. le dauphin, par un mouvement naturel, mit l'épée à la main de la plus jolie grâce du monde et voulait absolument charger. On le pria de n'en rien faire. Pour moi, j'avouerai que le cœur me manqua à l'aspect de tous ces corps morts et que j'eus besoin d'un flacon. On a tué quatorze mille hommes !

» Le triomphe est la plus belle chose du monde. Les « Vive le roi ! » les chapeaux en l'air, au bout des baïonnettes, les compliments du maître à ses guerriers; mais le plancher de tout cela est du sang humain, des lambeaux de chair humaine!

» Le roi s'est fort amusé hier à la tranchée : on a tiré beaucoup sur lui; il y est resté trois heures. Je travaillais dans mon cabinet et je tremblais de tous les coups que j'entendais tirer. Aujourd'hui, nous aurons le *Te Deum.* »

VII.

Mon cher prince Charles-Édouard venait de faire presque en même temps une descente en Écosse, pour reconquérir le royaume de ses pères. Malgré le mystère de notre séparation, je conservais pour lui un de ces sentiments qui ressemblent aux roses coupées en boutons. Elles n'ont point donné tous leurs parfums; mais elles sont belles, pleines de promesses qui ne s'exécutent jamais. J'écrivis au roi pour le féliciter de sa victoire et pour le remercier du secours qu'il prêtait à l'exilé. Le secours fut, comme le bouton de rose, tout plein de promesses, et il en resta là. Louis XV devait davantage à ce prince malheureux, héroïque et, comme lui, petit-fils d'Henri IV. Je lui ai gardé rancune pour cela.

Vous jugez si on se regarda, si on rit, si le pauvre M. d'Étioles fut blessé. Il lui fallut quitter la compagnie; les larmes le gagnaient. Comme on en faisait des reproches au gentilhomme, en lui expliquant sa bévue :

— Ce serait à recommencer que je le ferais encore, dit cette espèce de paysan du Danube; je ne crois pas un mot de tout cela, et c'est maintenant que vous vous moquez de moi! Je ne comprendrai jamais le roi de France volant la femme d'un de ses sujets, et un mari assez plat pour la laisser entre ses mains, et surtout des gentilshommes assez vils pour encenser ce c... volontaire.

Il y en eut pour tout le monde, et le chevalier d'Osmont, tout en en prenant sa part, n'en contait pas moins l'anecdote. Ne rit-on pas de tout à la cour?

Madame de Pompadour avait bien une autre épine à son pied : c'était son père, qui fit tant et si bien, qu'il s'exempta de Toulon et des argousins. Il revint à Paris, où il se donna des airs de marquis d'Aubigné, que nous avons vu plus tard au comte Jean du Barry; seulement il était plus ignoble qu'eux encore. Sa fille n'osait ni le rapprocher d'elle, parce qu'il n'était pas présentable, impossible à décrasser, ni l'en éloigner, parce qu'il n'était pas commode et ne se fût pas laissé enfermer sans pousser les hauts cris et sans appeler sa fille par toutes les lettres de l'alphabet, ainsi qu'il s'en privait peu, du reste. Une

simple lettre de cachet ne l'aurait pas contenu et elle courait risque de révéler encore davantage sa turpitude. Elle prit le parti de fermer les yeux sur ses écarts et sa grossièreté.

— Je secoue la boue dont il tache ma robe, disait-elle à son frère, qui, plus respectueux, plus honnête, se croyait obligé de le supporter en souffrant beaucoup de sa conduite.

Ce père ne l'en traitait pas moins publiquement de polisson, de bélître, et répétait que, de celui-là, on ne pouvait faire qu'un honnête homme :

— Ce qui, pour le frère de Jeanne Poisson, plus que pour un autre, est le plus sot de tous les métiers.

Il entrait donc à toute heure chez la marquise; elle le caressait de son mieux, ne lui refusait rien et tâchait, à force de chatteries et d'argent, de lui faire mettre quelquefois une chemise blanche.

— Qui s'inquiète de cela? à quoi cela sert-il? C'est une invention des blanchisseuses et des marchands de toile; je n'ai jamais tenu à faire gagner ces deux états-là.

Un jour, il se présenta chez la favorite; un valet de chambre nouveau, ne le connaissant point, lui refusa la porte presque de la même manière et pour la même cause que les miens à la chevalière d'Éon. *Le père Poisson* (ainsi le nommait-on partout) l'écarta par un geste magnifique en lui disant d'un ton d'Empereur :

— Maraud, tu me manques de respect! apprends à me connaître : je suis le père de la...... du roi.

Le mot était volé à d'Aubigné, je le sais bien; mais il est probable qu'il l'ignorait, lui, et que la force de la vérité le lui fit dire. Il courut tout Versailles en une heure et la dénomination lui en resta.

Un jour, il était à table avec beaucoup de financiers *fort huppés,* dans la bourse desquels il puisait sans scrupule lorsque sa fille le faisait attendre. Il avait bien bu, et, dans ces moments-là, il devenait impitoyable; il était impossible de le faire taire.

— Par ma foi! disait-il, puisque Tournehem est intendant des bâtiments, ce qui lui vaut gros, je vais lui demander une place; il me la doit bien. Je lui ai autrefois laissé ma femme sur les bras, lors de mon accident, ce n'est pas ma faute; il a élevé ma fille pendant ce temps-là, et joliment, j'espère, puisqu'il en a fait la doublure d'une reine de France : tout cela est à merveille. Mais moi, moi! qu'a-t-il fait pour moi? Rien du tout. Je ne lui dois rien, et il me doit, n'est-ce pas? Mettez-moi cela sur un papier, ce que vous appelez la balance, financiers, mes amis; en comptes doubles, vous vous y entendez. Voyons : par ici, ma femme, elle était lourde, ma fille, bon! et par la, rien.... Évidemment, il me redoit.

— Sans doute, répondit quelqu'un de la compagnie, sans savoir ce qu'il disait.

Poisson éclata de rire.

—Savez-vous, mes beaux fils, que tout ce qui se

passe est fort drôle? Rien est-il plus plaisant que le train et la magnificence qui nous entourent ici? Un étranger nous prendrait pour une assemblée de princes. Et pourtant! vous, monsieur de Montmartel, vous êtes le fils d'un cabaretier; vous, monsieur de Savalette, vous êtes fils d'un vinaigrier; toi, Bouret, fils d'un laquais; toi, Saujau, fils de personne, et tu n'es pas plus mal partagé pour cela. A quoi servent les pères à des gens comme nous? Ils embarrassent. Qant à moi, personne n'ignore de qui je suis fils et de qui je suis père. Ne voilà-t-il pas une belle assemblée?

En s'exécutant lui-même sans pitié, il en prit le droit d'assommer les autres. Sa revue faite, à laquelle nul n'osa répondre, faute de bonne raison, il se trouva que non-seulement aucun d'eux n'appartenait à une famille bourgeoise, mais que presque tous étaient des voleurs, des spoliateurs, coupables des plus vilaines et des plus infâmes actions.

— Aussi je vous méprise bien; mais ce que je méprise plus que vous, ajoutait-il, ce sont les courtisans qui encensent ma fille et qui se rangent pour me laisser passer, en me saluant. Vous, vous vous élevez par de sales moyens, c'est vrai; mais eux, ils s'abaissent par des moyens plus sales encore. Cela n'est-il pas juste?

Il ne traitait pas mieux le roi, qu'il appelait son gendre, et auquel il reprochait de lui refuser un gouvernement. C'étaient ainsi des scènes et des ré-

clamations grotesques, nuisant plus à la royauté que des crimes inconnus. Madame de Pompadour a commencé à perdre Louis XV et la France. Chez nous, il ne faut pas oublier ce qu'on se doit, il ne faut pas permettre aux autres de l'oublier. Ce peuple est brave, mais il respecte le fort; il est insolent, il méprise celui qui ne se respecte pas. Le père Poisson, dans sa brutalité, dans sa vilenie, était l'organe de presque toute la nation; il disait très-haut ce que les autres se contentaient de penser. Voilà tout.

L'esprit de caste et de parti ne m'aveugle pas; je vois à merveille ce que l'on a fait et ce que l'on aurait dû faire. La saine partie de la France n'aurait point poussé à la Révolution, si elle n'y eût été forcée : chacun a arraché une pierre du vieil édifice, et tous peut-être nous serons ensevelis sous ses ruines.

Il n'en est pas moins honteux et cruel de penser qu'une pareille engeance a envahi le palais de nos rois, que, pendant dix-neuf ans, cette femme et ce qui la touchait ont tout réglé en France. J'en ai souvent rougi pour Louis XV, moi qui l'aimais tant!

Le père Poisson portait un costume particulier, un de ces costumes qu'aucune plume ne peut décrire et qu'il se glorifiait d'avoir inventé. A sa mort, il le légua solennellement à son fils, plus la charge de le faire peindre ainsi vêtu, pour en conserver la mémoire aux nations futures, avec cette inscription :

« Jean, Poisson de naissance, et poisson d'habitude. »

chose est un peu crue; mais elle a couru toute la France sans que personne s'en offensât, et, j'en demande pardon à ceux qui s'en fâcheront, quand on peint une époque, il faut la peindre réellement. On ne ferait pas le portrait d'un nègre avec des lis et des roses; je ne puis représenter notre société pourrie, *encrapulée*, comme une vestale ou une fille élevée à Saint-Cyr. Hélas! nous en portons la peine.

Le roi, M. le dauphin, le maréchal, toute l'armée revinrent pour l'hiver. Les fêtes furent magnifiques. J'eus l'honneur de conduire le vainqueur de Fontenoy dans ma loge, à l'Opéra; il m'aimait encore, non pas à en perdre la raison, mais assez pour me chercher beaucoup lorsqu'il était à Paris. Le roi venait de le combler de biens; il avait augmenté sa pension de quarante mille livres; il lui donnait la jouissance, pour toute sa vie, du château de Chambord et de ses dépendances.

A peine nous arrivions au théâtre, que le parterre, les loges, se levèrent en masse et applaudirent. Mademoiselle de Metz, qui jouait le rôle de la Gloire, dans une pièce de circonstance, s'approcha du héros et lui posa une couronne de lauriers sur la tête. La salle entière était ivre de joie, et moi, je l'avoue, j'étais fière d'avoir à mes côtés ce général, l'idole et le sauveur de la nation. Il aimait à rire, il avait infiniment d'esprit; mais, dans ces occasions, il s'attendrissait de bonne foi et ne cachait pas ses larmes.

Lorsque le premier moment fut passé, il reprit sa

gaieté ordinaire et me fit promettre de venir avec lui déjeuner, le lendemain, chez Bouret, le financier célèbre qui dépensait l'argent avec tant de bonne grâce.

— Nous aurons madame de Saint-Serve, la délicate, et, si nous l'en croyions, nous serions condamnés au laitage; mais je ne suis pas inquiet, Bouret y pourvoira.

Cette soirée fut un enivrement; j'aime la gloire, je l'avoue, et j'en étais saturée. Le maréchal, devant toute cette salle, ne cessa de s'occuper de moi; il m'associa, pour ainsi dire, à ses succès. Il me donna sa couronne de lauriers; je la mis en rentrant dans mes reliques, et je l'ai encore. Le lendemain, il vint me chercher pour aller chez Bouret, à sa nouvelle campagne. Nous étions seuls dans son carrosse, et plusieurs fois nous fûmes arrêtés en route par l'enthousiasme de la populace, qui le reconnut et qui voulut dételer ses chevaux. Gardez donc l'incognito avec un tel homme!

La maison de Bouret, à Chaillot, était délicieuse. Nous y trouvâmes déjà nombreuse compagnie. C'était au mois de novembre, à une époque où il n'existe de primeurs que pour la table des rois ou des fermiers généraux. M. Bouret avait su, j'ignore comment, le plat favori de chacune de nous; pourtant le déjeuner n'avait été arrangé que depuis trois jours, et nous étions six femmes. Madame de Saint-Serve arriva la dernière, enveloppée jusqu'aux yeux, dans les plus belles fourrures du monde. Son mari était envoyé en

Russie; elle plut à la czarine, qui lui donna des peaux de martre, d'hermine et de renard, pour des sommes considérables. Elle était jolie; mais c'était une de ces femmes qui passent aux autres, réellement, les vapeurs qu'elles semblent avoir. Elle se mourait toujours, elle s'évanouissait au moindre bruit, elle jetait un cri de détresse pour une puce insolente; il fallait perpétuellement s'occuper d'elle. Sa taille était si mince, qu'elle avait l'air d'une guêpe et qu'on tremblait qu'elle ne se coupât en deux. Elle s'appuyait, ce jour-là, sur un de ses cousins, assez beau garçon, effronté, et que le maréchal ne pouvait pas souffrir.

Aussitôt qu'elle fut arrivée, on avertit M. Bouret qu'il était servi, et il offrit son bras à la maréchale de Mirepoix. Je restai avec M. de Saxe. Il nous conduisit par des allées couvertes de tapis, imitant le gazon, et semées de fleurs, dont les arbres avaient des feuillages artificiels, auxquels pendaient les plus beaux fruits, *véritables*, de toutes les espèces. Un soleil admirable nous éclairait; je ne sais si c'était le vrai soleil du bon Dieu, ou un autre commandé pour la circonstance. Les deux bords de cette allée étaient garnis de buissons, où les plus admirables fleurs se mêlaient à des ananas, à des pêches, à des bonbons incroyables, dans toutes les formes. C'était un enchantement, et j'ignore encore comment cet homme s'était procuré tout cela.

Des oiseaux ressemblant à des étoiles, à des pier-

res précieuses, voltigeaient et chantaient sur les branches; la température était celle des premiers jours de juin. Jamais je ne vis féerie semblable. Il nous conduisit à un pavillon de marbre blanc, en forme de rotonde, le plus élégant, le plus joli du monde. Sous un hangar, ou plutôt une tente, qui le précédait, se trouvait une génisse blanche comme son lait, dont les cornes étaient entourées de rubans roses, et qui portait au cou, dans des flots de ce même ruban, une foule de petites sonnettes mélodieuses, avec des timbres différents. Cette vache mangeait dans un seau d'argent, admirablement travaillé et d'une dimension énorme, que soutenaient deux belles paysannes suisses, en costume.

— Madame la comtesse, dit Bouret à madame de Saint-Serve, vous ne voulez que du lait, à déjeuner; vous m'avez recommandé, surtout, qu'il n'y eût aucune primeur; pour ne pas vous donner des tentations, voici la vache qui fournira votre lait, et voici de quoi elle se nourrit depuis hier matin.

C'étaient des petits pois à deux louis la mesure. Le seau en contenait au moins quarante; je n'oserais affirmer qu'elle en eût mangé beaucoup auparavant. Cette galanterie nous confondit toutes; c'était plus que royal. En entrant dans la salle à manger, qui composait tout le pavillon, et dont chaque panneau, il y en avait huit, contenait alternativement une glace et une fenêtre, nous fûmes frappés de la magnificence du service, tout accoutumés que nous

étions au luxe et à la splendeur. L'argenterie n'avait pas de pareille sur les tables des princes. Chaque couvercle représentait, admirablement sculpté, le plat qui était dessous. Les cristaux, les porcelaines de Saxe et de Chine ne pouvaient se payer; le linge, éblouissant de finesse et de blancheur, les siéges faits exprès, enfin les recherches les plus minutieuses et les plus rares. A la placc de chaque femme se trouvait, dans un vase de porphyre, de malachite ou d'agate, un bouquet de plantes de serre introuvables ; en outre, chacune de nous trouva un second bouquet en pierreries sous sa serviette : les unes faisaient passer les autres.

La place d'honneur était pour le maréchal de Saxe. Il fut placé au milieu de la table, entre la duchesse de Mirepoix et moi. Sur cette table se trouvaient, servi en ambigu, tous les mets fins et délicats des deux mondes : il y en avait jusque de la Chine. En face de moi, j'avais un buisson des écrevisses les plus monstrueuses que puissent produire la Meuse et le Rhin. Chacune de ces bêtes tenait dans sa grosse patte une rose de différente couleur et de différente espèce ; c'était donc un *buisson fleuri*, ainsi que le dit M. Bouret, lequel se piquait de beau langage. La maréchale de Mirepoix avait une volaille aux truffes, enveloppée dans une manière de chemise en pâte, travaillé à jour, avec tant de finesse, qu'on la prit pour de la dentelle; et, qui pis est, cette chemise était un mets des dieux.

Madame de Saint-Serve avait sa vache et ses petits pois.

Madame la duchesse d'Ancenis trouva pour vis-à-vis une corbeille composée de je ne sais quel métal, odorant comme un parterre et brillant à éblouir. Dans cette corbeille, au milieu d'une mousse arrivant en droite ligne de Babylone, ou du pays des merveilles, s'arrondissaient une douzaine de pêches à ne pas tenir dans les deux mains.

Madame de Flavacourt aimait par-dessus tout les cailles. Il lui en fut servi avec des plumes d'or, des becs, des pattes, des colliers de diamants, dans des caisses d'or, à je ne sais quelle sauce, dont nous nous léchions encore les doigts le lendemain.

Enfin, madame de Boufflers, prétendant, huit jours auparant, qu'elle se ferait fouetter pour du saumon à la provençale, aperçut un monstre couvert de verdure, ayant de gros saphirs à la place des yeux, des perles fines en manière de dents, et des *boucles de nez* en rubis. La sauce était faite dans une casserole d'or émaillé. A côté, sur un plat pareil, reposait un paquet de verges en barres de baleine, rattachées par un nœud de rubans bleus, dont le fermoir en brillants valait pour le moins douze mille livres.

Le maréchal de Saxe avait devant lui, pour déposer les cure-dents, dont il se servait sans cesse, un objet d'art admirable. C'était un cheval de bataille en vert antique; un esclave, entièrement nu, le tenait par la bride. Le cheval se cabrait; sur son dos étaient

attachées les armes de son maître. Cette pièce, trouvée dans les fouilles récemment faites aux environs de Rome, n'avait pas sa pareille au monde.

Nous nous plaçames tous en excellente disposition et charmés de cette splendeur financière. Les hommes avaient bien de l'esprit et les femmes n'en manquaient pas. On se sentait fort à son aise chez ces traitants; c'était comme une sorte d'auberge. Le maître de la maison, trop honoré de nous recevoir, s'effaçait devant nous de telle sorte, qu'on l'oubliait souvent; on se croyait chez soi. Le maréchal commença à taquiner la duchesse de Mirepoix, qui s'était faite la très-humble servante de madame de Pompadour.

— Monsieur le maréchal, brisons-là, lui dit-elle après quelques plaisanteries. Le maréchal de Villeroi, fort mon ami, vous le savez, en outre des liens de nos familles, avait une maxime qu'il a longtemps pratiquée; il eut cruellement à se repentir de l'avoir dédaignée à l'endroit de M. le régent.

— Ma toute belle, me disait-il, pour réussir à la cour, il faut tenir au premier ministre ou à la favorite la porte des *privés*, sauf à les leur renverser sur la tête après leur disgrâce.

Je n'ai jamais oublié cela. La maréchale s'était fait, sur toutes choses, un calus de cynisme que rien ne pouvait percer. Elle avait carrément établi qu'elle ne voulait point d'amant, qu'elle n'en aurait pas, mais qu'elle servirait les amours des autres, à la

condition qu'on la laisserait jouer nuit et jour et qu'on l'aiderait dans ses pertes. Le jeu fut sa seule passion; elle se fit servante de madame de Pompadour et de madame du Barry, afin d'avoir de l'argent du roi et de jouer. Elle portait toujours des cartes avec elle et étudiait le piquet seule dans son carrosse.

Au demeurant, elle avait de l'esprit, et s'en servait pour se défendre en attaquant la première. Elle me conservait de l'intérêt à cause de madame sa sœur, la princesse Éléonore de Beauveau, une de nos anciennes abbesses et qui m'honora de ses bontés.

— Ma chère comtesse Olympe, me dit-elle ce jour-là, pourquoi vous voit-on si peu chez la marquise?

— Madame la maréchale, je ne suis pas assez grande dame pour oser faire de ces choses-là.

— Vous êtes pourtant bien dans le cas de combattre, en cas de guerre.

— Et qui combattrais-je?

— Ceux qui regardent par le trou de la serrure.

— Ah! madame, en ce lieu-là, il n'y a point de trou à la serrure, car on n'en ôte jamais la clef.

La maréchale me menaça du doigt en riant, et la conversation en resta là.

— On but, à ce fabuleux déjeuner, un certain vin de Falerne qui datait du temps des Romains. Il venait d'être retrouvé aussi dans les fouilles, à ce que disait M. Bouret, du moins; le fait est que je n'ai rien bu de pareil. Il y en avait deux bouteilles.

Je ne me souviens pas, en tout, d'avoir rien vu de

plus étourdissant que ce luxe et ce couvert. Les présents faits à chacune de nous furent parfaitement acceptés. Les refuser eût été traiter Bouret par trop en fils de laquais.

Pauvre Bouret! quand on pense qu'il est mort sur la paille!

VIII

Madame de Pompadour voulut célébrer magnifiquement le retour du roi et sa victoire. La ville de Paris, la France entière, rivalisèrent avec elle, et partout ce ne furent que bals, fêtes et spectacles. Étant seulement madame d'Étioles, elle connaissait tous les académiciens, même Voltaire, qui, en faveur de ses charmes, consentit à se départir de son amour exclusif pour la qualité. Bien lui en prit; la favorite lui en sut gré et le protégea fort, lorsqu'elle fut devenue reine. Elle lui fit faire, pour le mariage de M. le dauphin, *la Princesse de Navarre*, comédie-ballet, avec de la musique chantante. M. de la Popelinière, fermier général et bel esprit, y mêla quelques ariettes. Bonneau en fit la musique; tout cela était mauvais.

M. de Voltaire n'en eut pas moins, sans finance, une charge de gentilhomme ordinaire de la chambre, ce qui était un présent de soixante mille livres.

Gentilhomme! ce fut un des premiers exemples; encore celui-là avait-il le talent pour excuse. Un peu après, il obtint pour grâce nouvelle de vendre la place et d'en conserver le titre, les fonctions et les privilèges. On en murmura fort; moi, j'avais un faible pour cet immense esprit et je ne pouvais trouver mauvais qu'on lui accordât toutes choses. Il avait, du reste, bien des souverains pour *amis*, et il s'en vantait, ou plutôt il avait l'air de leur faire une grâce. Frédéric et lui traitaient d'égal à égal; la grande Catherine, plus tard, on le sait, se mit à l'aimer comme s'il eût été un homme.

En vérité, il ressemblait davantage à un singe, et rien ne me paraît plus divertissant et plus parfaitement imaginé que l'histoire du page du roi de Prusse à cet égard. Il faut savoir que notre grand homme brouillait tout à cette cour, qu'il y faisait des tripotages de vieille femme, se mêlait des affaires d'amour, des commérages, enfin de tout ce qui ne le regardait pas. On le détestait, et le roi de Prusse le savait bien; mais il en jouissait, parce qu'au fond il en était jaloux et ne pouvait pas le souffrir. Je déclare, et tant pis si on m'en blâme, que Frédéric n'était pas absolument une grande nature. Il avait des petitesses dans l'esprit, bien plus que Voltaire encore. Le plus grand homme de ce siècle-ci, sans en excepter M. de Robespierre, M. Saint-Just et tous ces aimables messieurs, échappés de l'enfer, qui gouvernent la

France, est certainement Marie-Thérèse, et, après elle, Catherine. Revenons à Voltaire.

Parmi ces victimes se trouvait un page du roi, un petit baron de Luger, presque aussi malin que lui, qui passait sa vie à lui faire des niches, et auquel le philosophe avait valu de beaux jours de punition. Une fois, en autres, il le fit gronder si sévèrement par le roi lui-même, que le page jura de s'en venger. Frédéric avait l'habitude d'emmener son *ami* à ses petits voyages ; il le suivait d'ordinaire dans une chaise de poste où il travaillait seul. Le page, allant en avant pour ordonner les chevaux, se promit de rendre une bonne fois à son ennemi ce qu'il en avait souffert.

A chaque poste, il fit le même discours :

— Le roi conduit avec lui un vieux grand singe qu'il aime passionnément : il le fait habiller comme un seigneur de la cour et s'en fait suivre dans toutes ses courses. Cet animal ne respecte que le roi ; il est excessivement méchant, je vous en préviens ; s'il cherchait, par hasard, à sortir de la voiture, gardez-vous bien de le souffrir, il vous mettrait en pièces, et particulièrement les enfants, qu'il déteste.

D'après cet avertissement, auquel maîtres et postillons se conformèrent, lorsque Voltaire voulut descendre, c'était à qui s'y opposerait. Dès qu'il essayait d'ouvrir la portière, on lui donnait des coups de canne sur les doigts, en se moquant de lui, en lui faisant les cornes, en lui tirant la langue, comme lui

à madame du Bocage. Voltaire ne comprenait ni ne parlait un mot d'allemand; il ne pouvait donc s'expliquer, et ses jurons français passaient pour des gentillesses de la langue des singes. Il se mit enfin dans une de ces colères que nous lui connaissons tous, où il tapait des pieds, montrait les poings, faisait des gestes d'énergumène. On n'en riait que de plus belle. Tout le monde arrivait en foule pour jouir de ses grimaces, voir le singe du roi et le huer.

— Ne le lâchez pas, surtout; il mangerait les enfants, criait-on, dès que le malheureux faisait mine de s'échapper.

Le voyage se passa de la sorte. Voltaire en faillit crever de rage et d'autre chose; mais ce qui acheva de l'outrer, et ce qui prouve mon assertion de tout à l'heure, c'est que Frédéric en rit plus fort que les autres et ne voulut jamais punir le baron de Luger, malgré les instances de son hôte.

— Vous êtes encore bien heureux, lui disait-il, qu'il ne vous ait pas fait fouetter.

Au temps de la *Princesse de Navarre*, le philosophe triomphait sans conteste. Madame de Pompadour lui commanda, pour les fêtes de 1745, un opéra ayant pour titre *le Temple de la Gloire*. Dans ce ballet, Louis XV était désigné sous le nom de Trajan. On le représenta d'abord dans l'intérieur des petits appartements, et chacun tint à honneur d'y remplir un rôle. Voltaire vint, de la part de la favorite, pour savoir si j'en acceptais un.

— La marquise n'ignore pas combien vous lui êtes hostile, rude comtesse, et c'est un de ses véritables chagrins; elle n'ose donc pas espérer que, *pour elle*, vous daigniez consentir à être des nôtres; mais elle sait combien vous aimez le roi, combien il vous aime aussi : elle a cru devoir vous le proposer. Peut-être le bonheur de louer celui qui vous est cher vous rendra-t-il plus facile, peut-être consentirez-vous à placer vous-même les lauriers sur sa tête. Quant à moi, je ne sais pas une plus belle *Gloire* que vous; ce casque vous irait à merveille : on croirait voir la sage, la belliqueuse Pallas couronnant un héros. Laissez-vous tenter par l'envie d'écraser les autres et de faire enrager vos rivales; acceptez.

— Je vous remercie, monsieur; je ne suis pas dans une position à paraître sur un théâtre; ma croix y serait mal placée, et il ne m'est pas permis de la quitter.

— Comtesse, vous allez au bal masqué; l'y portez-vous?

— Qui vous a dit cela, monsieur? repris-je avec mon grand air.

— Pardon, pardon, madame, il y a des méchants!

— Remerciez madame de Pompadour de ma part, monsieur, et dites-lui que je ne puis accepter.

— Le roi s'en fâchera.

— C'est mon affaire.

— Vous y viendrez, du moins?

— Si Sa Majesté me l'ordonne.

— Ah! quel joli fagot d'épines! Vous nous désespérez.

Le roi parut désirer que je l'y accompagnasse, et me réserva une place tout près de lui; la reine n'y était pas et madame la dauphine non plus. Madame de Pompadour remplissait le rôle de la Gloire, et Trajan fut couronné par elle avec les larmes aux yeux. Il se passa une chose assez singulière et qui prouve combien Voltaire manquait de tact. On avait banni toute étiquette, bien entendu; il se trouvait derrière Sa Majesté. Sur la fin de la pièce, dans un enthousiasme feint ou véritable, je n'en sais rien, il saisit le roi dans ses bras en s'écriant :

— Eh bien, Trajan, vous reconnaissez-vous là? Êtes-vous content?

Toute la salle en fut déconcertée, les hommes se levèrent en masse; il semblait qu'on voulût assassiner le roi. Des gardes du corps entrèrent sans ordres et l'entraînèrent. Le premier mouvement de Louis XV fut un regard à le faire rentrer sous terre; après une seconde, il étendit la main en souriant.

— Laissez, laissez M. de Voltaire, dit-il, messieurs; c'est une licence poétique.

Le philosophe n'en fut pas moins décontenancé et ne recommença plus. Heureusement, M. le dauphin n'y était pas, car il n'eût pas pris la chose si tranquillement.

Dès le mois de janvier, le maréchal de Saxe retourna à l'armée, où, sous prétexte de fêtes et de

bals, il s'empara petit à petit de plusieurs places, au moment où on s'y attendait le moins. Le roi, qui y prit goût, y courut au mois de mai, et cette nouvelle campagne fut un nouveau triomphe. Louis XV arriva en juin, pour les couches de madame la dauphine; elle mit au monde une princesse et mourut deux jours après. M. le dauphin ne s'en consola jamais.

Le maréchal de Saxe continua la guerre. Au mois d'octobre, un principe d'humanité lui fit demander au prince Charles de consentir, d'un commun accord, à prendre réciproquement leurs quartiers d'hiver, les troupes étant fatiguées.

— Il est rossé depuis le mois de janvier, dit-il; il me semble qu'il doit en avoir assez, que diable!

Justement pour cette raison, le prince Charles était de mauvaise humeur.

— Dites au comte de Saxe, répondit-il, que je n'ai ni ordre ni conseil à recevoir de lui.

— Parbleu! je l'y forcerai bien, dit le héros. Messieurs, nous nous battons demain.

En quelques heures, tout fut prêt. On n'en joua pas moins la comédie dans le camp, et la jolie madame Favart, alors la maîtresse du maréchal, dit-on, vint, après le spectacle, faire cette célèbre annonce, que je pourrais bien déjà avoir racontée quelque part; j'en demande pardon au lecteur, mais, à mon âge, on radote :

« Messieurs, demain, relâche, à cause de la ba-

taille; après-demain, nous aurons l'honneur de vous donner, etc. »

Ni elle ni aucun de ceux qui l'écoutaient ne pensèrent que peut-être beaucoup d'entre eux ne verraient pas cet *après-demain!*

La bataille de Raucoux fut gagnée ce jour-là. On tua douze mille ennemis. Pauvres gens! Un d'eux, fait prisonnier par le chevalier d'Aubeton, le frappa par sa bonne mine.

— Je crois, lui dit-il, que, s'il y avait eu cinquante mille hommes comme toi dans l'armée ennemie, nous eussions eu de la peine à la battre.

— Ce n'est pas cinquante mille hommes comme moi qu'il nous fallait, monsieur, c'était un homme comme le maréchal de Saxe.

Et il avait raison; en pareil cas, le héros fait tout.

A la fin de cette campagne, le duc de Richelieu partit pour Gênes, à la place du duc de Boufflers, qui venait d'y mourir, et, comme il était heureux en tout, il recueillit la gloire, les honneurs et le profit qu'avait gagnés son prédécesseur. Il fut fait noble génois, inscrit sur le livre d'or, et on lui érigea une statue dans le palais des doges, parmi les sauveurs de la République. Encore se plaignait-il qu'on l'eût mal habillé.

Il fut, quelque temps après, envoyé à Dresde, pour demander la main de la princesse de Saxe, que l'on destinait à M. le dauphin. Il va sans dire que cette union s'arrangea sans difficulté, excepté de la part

du jeune prince, qui pleurait sa première femme, et qui croyait manquer à ses mânes en se remariant si tôt. J'assistai, par hasard, à une scène de supplications qu'il adressait au roi à cet égard.

— Accordez-moi au moins une année, sire, je vous en conjure !

— Cela est impossible, monsieur; vous seul pouvez donner des héritiers au trône, et votre devoir est de m'obéir.

— C'est mon devoir, sire, bien certainement, et j'obéirai; mais j'en mourrai de chagrin et je n'aurai pas d'enfants. Madame la comtesse, suppliez mon père avec moi.

M. le dauphin, comme la reine, m'honora toujours de ses bontés.

— Monseigneur, lui dis-je, votre douleur n'est que trop juste; pourtant, la raison d'État...

— Ah ! oui, la raison d'État; mais mon cœur, mon pauvre cœur !...

Le roi, touché, lui accorda quelques mois de plus

Le mariage de M. le dauphin avec la princesse Marie-Josèphe de Saxe étonna toute l'Europe. Elle était fille du roi de Pologne, rival et ennemi de Stanislas, père de notre reine. C'était ce roi qui l'avait détrôné, chassé, réduit à l'exil. En politique, il n'y a ni famille ni affection : l'intérêt du pays passe le premier, et il fallait nous faire un allié de plus. La reine me fit l'honneur de me dire qu'elle en était fort affectée et qu'il lui faudrait son courage

de chrétienne pour lui faire accueillir sa belle-fille. La gloire du maréchal de Saxe, oncle naturel de la jeune princesse, contribua peut-être à ce choix, dont la France n'eut jamais à se repentir et la famille royale encore moins.

Lorsque le duc de Richelieu fut présenté à la future dauphine, il la trouva ravie, mais non étonnée. Depuis son enfance, elle était persuadée qu'elle arriverait, un jour, au trône de France, ou, du moins, sur les marches, malheureusement. Agée de treize ans, étant à Varsovie, elle alla visiter les dames du Saint-Sacrement. Une vieille religieuse, presque en odeur de sainteté, s'approcha d'elle.

— Madame, dit-elle à la princesse, me connaissez-vous?

— Oui, vous êtes la mère Saint-Jean

— Veuillez me donner votre main. Je m'appelle aussi Dauphine, et je vous déclare, souvenez-vous-en un jour, qu'une Dauphine tient la main d'une autre dauphine.

J'ai entendu plusieurs fois madame la dauphine raconter cette histoire, notamment dans une circonstance que je dirai plus tard. Elle en était tellement frappée, que le premier mariage même du fils de Louis XV ne lui ôta pas sa croyance. Elle n'osa en parler à personne; mais elle était convaincue que l'infante mourrait. Quoi qu'il en fût de la prédiction, elle s'accomplit et la princesse Josèphe arriva en France au mois de janvier 1747.

M. le dauphin alla au-devant d'elle jusqu'à Brie-Comte-Robert, plus triste que s'il eût marché à la mort. Le roi y alla aussi : dès que la fiancée l'aperçut, elle voulut se jeter à ses pieds; il la releva, l'embrassa, et la présenta à M. le dauphin, en lui disant :

— Regardez-la, mon fils; il n'y a qu'à la voir, elle vous rendra heureux.

Elle avait bien de l'esprit, bien du cœur, madame la dauphine; elle était autant supérieure à sa devancière que le mérite transcendant l'est à la vulgarité. Elle comprit sur-le-champ sa position et se traça la conduite qu'elle avait à tenir. Ainsi, quand M. le dauphin, le soir de son mariage, entra dans son appartement, qu'il se vit entouré des meubles qui lui rappelèrent de tendres souvenirs, il ne fut plus maître de lui et ses larmes coulèrent en abondance. La princesse s'approcha, lui prit la main, et se sentit presque aussi attendrie que lui.

— Donnez, monsieur, un libre cours à vos pleurs, lui dit-elle, et ne craignez pas que je m'en offense; elles m'annoncent, au contraire, ce que j'ai droit d'espérer moi-même, si je suis assez heureuse pour mériter votre tendresse.

M. le dauphin finit par l'aimer, mais jamais autant que l'autre. Son éducation avait été très-soignée. Elle parlait plusieurs langues, elle cultivait les sciences et les arts, elle avait l'esprit sérieux et gai tout à la fois. Elle n'était point dévote exagérée comme l'infante;

peut-être était-ce un charme de moins aux yeux de son mari, de qui le roi disait à ses familiers :

— Ce n'est pas un prince, c'est un capucin.

Hélas ! pourquoi l'avons-nous perdu, ce capucin-là !

La position de madame la dauphine était difficile vis-à-vis de la reine, bien que celle-ci ne laissât jamais percer le moindre ressentiment. Cependant elle en souffrait elle-même. Le troisième jour après son mariage, elle devait, suivant l'étiquette, porter, dans un bracelet, le portrait du roi son père. Malgré son courage et sa miséricorde, il est facile de comprendre combien Marie Leckinska souffrait en voyant briller dans son propre palais le portrait d'Auguste III, qui l'avait réduite à l'aumône.

Depuis le matin, personne n'avait encore eu la hardiesse de le regarder; la reine, si bonne, comprit l'embarras de la jeune mariée et des courtisans; elle comprit aussi, que, si elle ne donnait pas le signal, il en serait de même jusqu'au soir. Faisant un grand effort sur elle-même, elle dit :

— Voilà donc, ma fille, le portrait du roi votre père?

— Oui, *maman*, répondit madame la dauphine en tendant son bras à Sa Majesté ; voyez comme il est ressemblant !

C'était celui du roi Stanislas ! Je ne crois pas qu'il y ait rien de plus délicat, de plus charmant, que ce procédé. La reine était faite pour le sentir et elle le sentit. Depuis ce moment, elle voua à madame la dauphine une tendresse qui ne s'est point démentie.

Lorsque, quelques mois après, la reine de France perdit sa mère, la reine de Pologne, duchesse de Lorraine et de Bar, elle s'enferma avec madame la dauphine dans les premiers moments de sa douleur.

— Vous me comprendrez bien, vous, car elle était aussi votre mère !

Ce mariage donna lieu à des fêtes magnifiques, tant à Paris qu'à Versailles. Nous eûmes celles de la cour, comme à l'ordinaire, et le roi fit comprendre qu'on lui serait particulièrement agréable en se rendant à celles de la ville. Il arriva, dans ces deux occasions, une chose toute contraire : à Versailles, les bourgeois se mettent sur des gradins et ne peuvent y assister que comme spectateurs, ainsi que leurs femmes ; à Paris, elles ont nos places, et nous prenons les leurs ; nous regardons et elles dansent.

Nous étions donc à ce bal de la ville, madame de Flavacourt et moi. Non loin de nous se tenait un gentilhomme assez bourru, mais très-brave, qui commandait le régiment de Champagne. Un des ordonnateurs de la fête, qui ne le conaissait pas, s'approcha de lui et voulut le déplacer, sous prétexte que cette banquette était réservée.

— Monsieur, je ne m'en irai point.

— Monsieur, vous vous en irez.

— Je ne m'en irai point, vous dis-je.

— Vous descendrez, sur l'heure même.

— Non, non et non. Je resterai là, et, si cela ne

vous convient pas, je m'en...; je suis le colonel du régiment de Champagne.

A ces mots, le quidam se retira en baissant la tête, mais il fallait qu'il passât sa mauvaise humeur quelque part. Il leva les yeux et nous aperçut; il ne nous connaissait pas davantage. Par un malentendu, nous nous étions mises assez loin de la cour, au milieu de plusieurs étrangères; il ne se douta donc point à qui il parlait. Après un peu d'hésitation, nous trouvant très-bien à cette place, la marquise et moi, nous étions décidées à y rester.

— Mesdames, ôtez-vous de là! nous cria cette manière de sergent.

— Non, monsieur.

— Je saurai bien vous y forcer.

— Comme il vous plaira, lui répondis-je; mais je vous avertis que je ne m'en irai pas : vous ferez tout ce que vous voudrez... Je suis du régiment de Champagne.

Tout le monde éclata de rire autour de nous, à cette saillie; elle est restée bien longtemps et a couru la France. On la substitua, dans la bonne compagnie, à la phrase énergique du colonel, pour exprimer la même chose. Le roi s'en amusa fort.

Au bal de Versailles, il y eut l'histoire du domino jaune, que l'on a sue, mais qui ne nous en a pas moins intriguées bien longtemps. On était masqué, et le buffet était envahi, depuis le commencement du bal, par un domino jaune qui mangeait à faire trem-

bler et buvait de même. Il quittait le buffet quelques minutes, puis il revenait plus affamé encore. On se le montrait : c'était vraiment un spectacle curieux. Enfin, le roi même fut prévenu, et voulut absolument avoir le mot de l'énigme. Elle fut comprise bien vite, quand on apprit que ce domino jaune servait aux Cent-Suisses, qui l'endossaient à tour de rôle, pour aller ce qu'ils appelaient *se rafraîchir*. Louis XV ordonna qu'il leur fût servi un souper particulier, auquel ils trouvèrent encore le temps de faire honneur.

— Je veux, dit-il, que ces gaillards-là ne mettent point les autres à la portion congrue.

Tous les regards étaient, dans ces différentes fêtes, pour le maréchal de Saxe, plus triomphant que jamais. Le roi, après la bataille de Raucoux, lui avait donné six canons, de ceux enlevés à l'ennemi, ainsi que Louis XIV récompensa jadis le maréchal de Villars, après Denain. Le maréchal de Saxe obtint en même temps des lettres de naturalité; enfin il fut nommé maréchal général des armées du roi, titre que Turenne et lui ont seuls porté sous la monarchie, et la plus glorieuse des récompenses.

Il commençait à conduire dans la société son neveu, le comte de Frise, dont on parlait beaucoup, et qui le méritait. Si j'avais été plus jeune, ou lui plus âgé, il m'aurait plu; il s'en aperçut vite, car il était très-fat et très-spirituel. Son oncle s'en aperçut aussi, et, un jour, par manière de conversation sans consé-

quence, il me raconta que le comte de Frise lui donnait beaucoup d'inquiétude pour l'avenir, que c'était un affreux roué, se moquant de tout, de Dieu, et surtout des femmes.

— Il ne demande qu'à les perdre, ajouta-t-il; on dirait qu'il les hait à force de les aimer. Je n'ai jamais vu pareil caractère.

L'avis ne fut pas perdu; je consignai le comte de Frise à ma porte.

Plus tard, il eut une intrigue incroyable avec madame de Blot, qui jouait à Clarisse Harlowe pendant qu'il faisait Lovelace. Ils s'écrivaient des lettres dignes des Petites-Maisons. J'en ai vu une au baron de Bezenval, son confident et son ami, dans laquelle il faisait ainsi le portrait du mari :

« Monstre de laideur, monstre de sottise, monstre de jalousie, et, qui pis est, le plus vigilant de tous les monstres.

Son front large est orné de deux cornes naissantes,
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes.

Les deux vers de Racine me semblent admirablement placés.

Il mourut jeune encore, presque subitement, de la petite vérole. Madame de Blot se posa en Artémise. Son sentiment vertueux pouvait s'avouer. Le comte n'avait jamais reçu d'elle qu'un serin des Canaries.

IX

Il se passa, dans une grande famille, un événement qui n'a jamais été tout à fait connu du public, mais dont les détails m'ont été révélés par la victime même. Pour expliquer et faire comprendre la chose, il faut la reprendre de plus loin.

Un soir, au tomber de la nuit, j'étais seule dans ma chambre, à Versailles, et je m'apprêtais à sortir, lorsqu'on m'annonça qu'une dame demandait à me voir. Cette dame, amenée par une affaire importante, désirait ne dire son nom qu'à moi.

Un peu intriguée, j'ordonnai qu'elle fût introduite. Le coqueluchon de sa baigneuse était relevé sur sa tête et cachait absolument ses traits; quand mon valet de chambre se fut retiré, elle le rejeta en arrière. Je vis un beau visage de dix-huit ans, d'une pâleur de spectre, à l'œil brillant et décidé, aux lèvres passionnées.

— Madame, me dit-elle, je n'ai pas l'honneur d'être connue de vous. Je suis mademoiselle...

Elle me nomma un des plus grands noms de la monarchie, une famille ducale. Je la priai de s'asseoir; elle se laissa tomber sur un fauteuil. Sa taille était strictement enveloppée dans sa baigneuse, il était difficile de la distinguer; mais ce mouvement

me révéla pourtant quelque chose d'étrange, que je me promis d'approfondir.

— Madame la comtesse, vous êtes l'amie du roi.

— J'ai cet honneur, mademoiselle.

— Il faut absolument que je lui parle... en secret et sans retard.

— Ce que vous me demandez là est bien difficile.

— Madame, il le faut !... Je n'ai qu'une demi-heure, et je dois le voir pendant ce temps-là, ou je suis perdue, ou je suis morte !

— Comment puis-je arriver au roi en ce moment? Je n'ai point ce pouvoir; je ne sais si la reine elle-même...

— Madame, madame ! je vous en supplie, je vous en conjure, je vous le demande à genoux !

Elle parlait avec une angoisse, avec une désolation, avec un désespoir si réels et si immenses, que je l'écoutai plus attentivement. C'était évidemment un caractère hautain, fier, impérieux même; elle souffrait horriblement, elle était sous le poids d'une terreur positive. Il y avait dans ses regards presque de l'égarement.

— Puisque vous insistez ainsi, mademoiselle, ce doit être pour une raison grave. Je suis heureuse de vous rendre ce service; je vais écrire.

J'écrivis, en effet, un mot au roi; je lui demandai si je pouvais me rendre à la minute chez lui, qu'il s'agissait de la vie; j'appelai mamzelle Millet, mon messager ordinaire en ces occasions, et je l'envoyai

chez Sa Majesté, où elle connaissait tous les gens de l'antichambre et du cabinet.

Pendant ces préparatifs, mademoiselle... resta assise à la même place, immobile, l'œil fixe, dans une attitude qui révélait à n'en pas douter un état sans doute très-malheureux pour elle. Je l'examinais; elle ne pensait même pas à moi : j'étais étonnée de ne l'avoir jamais rencontrée nulle part, et je lui en témoignai mon étonnement. Elle tressaillit à me voix et releva brusquement la tête.

— Est-ce que l'on sait que j'existe? est-ce que je ne suis pas vouée au cloître? est-ce que je n'ai pas passé ma vie dans un couvent où mes parents mêmes ne venaient pas me voir?

— Alors, comment se fait-il...?

Mes yeux achevèrent ma phrase; elle rougit légèrement et hésita comme une personne blessée, non pas dans son cœur, mais dans son orgueil.

— Ceci est mon secret, me répondit-elle fièrement.

Cette fille me parut la plus extraordinaire du monde. Je me tus, car je ne trouvais rien à lui dire. Elle n'eut pas l'air de s'en apercevoir. Nous restâmes silencieuses jusqu'au moment où Millet reparut.

— Le roi est à Trianon, dit-elle, et ne reviendra que demain.

— Il fallait y courir.

— Il n'y reste point; il a emmené le service de l'intendance des jardins et, il ira jusqu'à Meudon.

— Vous entendez, mademoiselle?

— Eh bien, dit-elle en se levant, comme une personne qui a pris une résolution dangereuse, je suis perdue, voilà tout.

Et elle sortit. Frappée de sa physionomie, je la rappelai.

— Mademoiselle, si vous vouliez attendre, j'essayerais moi-même de trouver le roi.

— Attendre? Pas une minute, pas une seconde. Je ne le puis pas. Adieu, madame. Je vous remercie de votre bonne volonté. Il me reste seulement une grâce à vous demander. Si vous voulez m'épargner les plus grands malheurs, ne parlez à qui que ce soit de ma démarche; que ma famille l'ignore toujours, car les suites en seraient terribles, non pas pour moi dont le sort est décidé irrévocablement, mais pour un innocent qui mérite tout votre intérêt.

— Je ne dois rien dire au roi?

— Au roi?... A lui seul, mais sur sa parole royale qu'il gardera un silence absolu.

Elle était loin avant que j'eusse pu la rejoindre, son coqueluchon remis sur sa tête. Je dis à Millet de la suivre; mais il lui fut impossible de la retrouver. Le lendemain, je vis le roi, je lui fis part de cette visite, qui l'étonna et qui l'intrigua fort.

— En effet, me dit-il, le duc a trois garçons et trois filles; il n'en a paru que deux. La dernière est restée au couvent toute sa vie; il y a je ne sais quelle histoire sur sa naissance. J'en ai entendu parler

autrefois, je ne m'en souviens plus. Le duc est un homme sévère, entier, méchant même, assure-t-on. Ses enfants le craignent horriblement et surtout son frère le commandeur, qu'on m'a représenté comme une espèce d'ogre, car je ne l'ai jamais vu. Il trouve la cour un lieu de perdition. Cette pauvre fille me tourmente; et comment faire? Je n'ose pas me mêler de cela. D'après ce qu'elle vous a dit, c'est une chose terrible. J'en rêverai cette nuit.

Trois mois se passèrent: nous ne pensions plus à mademoiselle..., lorsqu'un soir, à Choisy, le roi me prit à part et me pria de lire attentivement, avant de me coucher, un rapport que venait d'envoyer le lieutenant de police, en demandant des ordres pour agir.

— Je ne sais quel pressentiment me dit qu'il est ici question de votre protégée. Vous me donnerez votre avis demain matin. Si je ne me trompe pas, je ferai un exemple sévère, car le crime est abominable.

Ma curiosité excitée, il me tardait de me retirer pour prendre connaissance du rapport. Voici ce qu'il contenait; je l'ai copié et ceci est encore extrait de ma boîte aux vieux papiers.

« Avant-hier soir, vers onze heures, la femme Arnaud, sage-femme, demeurant rue du Petit-Lion-Saint-Sauveur, n° 2, entendit frapper à la porte d'une maison qu'elle habite seule avec les pensionnaires

qu'elle y reçoit, soit avant, soit après leurs couches, et ordonna à son domestique d'ouvrir, malgré l'heure assez avancée. Sa maison est située entre deux jardins. Le domestique revint lui annoncer des hommes, enveloppés de manteaux, qui ne voulaient parler qu'à elle seule. Accoutumée au secret dans sa profession, elle renvoya tout le monde et on les fit entrer.

» Ces hommes avaient sur la tête de grands chapeaux rabattus, qu'ils n'ôtèrent pas, et n'ouvrirent pas leurs manteaux; il était impossible de les reconnaître.

» — Madame, dit le plus grand, voulez-vous nous suivre pour une chose relative à vos fonctions ordinaires?

» — Sans doute, messieurs, si toutefois il y a sûreté, car vos précautions m'inspirent peu de confiance.

» — Notre démarche doit être secrète, il s'agit de l'honneur d'une grande famille; mais vous serez magnifiquement payée : en voici les arrhes.

» Il lui présenta une bourse où il y avait vingt-cinq louis. Cela lui donna à réfléchir. La femme Arnaud a beaucoup d'enfants, elle a besoin de gagner sa vie, elle est d'un caractère énergique et peu facile à intimider; elle se décida.

» — Je vous suivrai, messieurs; je désire seulement savoir d'avance pour quel prix.

» — Si nous sommes contents de vous, si vous vous tenez strictement à ce qu'il vous sera nécessaire

de taire, sans rien dire ni rien écouter, vous aurez mille écus, non compris les arrhes.

» — Je veux cinq mille livres, répliqua-t-elle, et payées ici d'avance. Je risque ma vie; il faut qu'au moins ma famille en reçoive le salaire.

» Les inconnus se consultèrent un moment à voix basse. Puis celui qui avait déjà parlé se retourna :

» — Madame, nous acceptons, et vous allez être satisfaite à l'instant même.

» Il compta les cinq mille livres en or, et prit ensuite la somme dans sa main pour la remettre dans celle de la sage-femme; puis il s'arrêta.

» — Il y a encore une condition.

» — Laquelle?

» — C'est que vous vous laisserez bander les yeux.

» Elle eut peur; mais les cinq mille livres la tentaient.

» — J'y consens... A la grâce de Dieu!

» Ils lui firent signe de se préparer. Elle serra son argent, en remit la clef à sa fille aînée, et dit de ne pas l'attendre, qu'elle ne reviendrait pas de la nuit.

» — Mais, ajouta-t-elle tout bas, si, demain soir, je n'étais pas rentrée, allez faire votre déclaration.

» Les inconnus la firent monter dans un carrosse hermétiquement fermé, qui attendait à la porte. On lui banda les yeux et on partit. Ils furent en chemin plus de deux heures, toujours sur le pavé; elle comprit qu'on la déroutait. Enfin, ils arrivèrent; personne n'avait parlé pendant le chemin.

» Elle descendit dans une cour, on lui prit la main, on l'entraîna, elle arriva à un escalier, on l'avertit qu'il y avait huit marches ; ensuite elle traversa plusieurs grandes pièces de plain-pied, avec des tapis si épais, qu'on ne s'entendait pas marcher.

» Introduite dans une dernière chambre, elle sentit, en entrant, une chaleur épouvantable qui la fit reculer.

» — Qu'y a-t-il donc ici? demanda-t-elle effrayée pour tout de bon.

» — Vous allez le savoir.

» On lui ôta son bandeau. Elle était dans une chambre à coucher magnifique, éclairée seulement par un feu immense, brûlant dans la cheminée. Le lit, placé en face, était découvert, et une jeune femme, d'une beauté remarquable, y était couchée. Elle paraissait souffrir horriblement.

» — Voici la personne qui a besoin de vous, dit l'étranger : remplissez vos fonctions; mais pas un mot, pas un geste suspects, ou vous êtes morte.

» Madame Arnaud commençait à trouver que cinq mille livres n'étaient pas assez pour compenser de telles angoisses ; néanmoins, elle se résolut à s'en tirer le mieux possible. Elle s'approcha de la patiente, qui, au moment où elle se penchait sur elle pour l'examiner, lui dit très-bas, d'un accent déchirant :

» — Tuez-moi, pour Dieu ! tuez-moi !

» La sage-femme n'osa répondre et feignit de ne pas avoir entendu. Les deux hommes l'observaient de

près. Elle fit ce qu'elle devait faire, sans beaucoup de peine, car le travail se présentait bien. Après une heure seulement, la femme accoucha très-naturellement d'un garçon superbe.

» Les deux hommes se promenaient dans la chambre sans rien dire, pendant tout cela. Dès qu'ils eurent entendu les premiers vagissements de l'enfant, ils vinrent à elle.

» — C'est assez, donnez-moi cette créature.

» — Mais, monsieur, il faut le laver, l'emmailloter; je ne puis vous le remettre ainsi.

» — Il n'en est pas besoin. Prenez votre mante et partons.

» — Je n'ai pas fini auprès de cette dame; il lui faut des soins...

» — Sa vie est-elle en danger?

» — Non, m...

» — Sortez donc, alors; assez de discours.

» — Monsieur, je dois vous prévenir qu'un aussi grand feu peut la tuer.

» — On l'éteindra. Marchez.

» Il la poussait vers la porte. L'autre, le muet, avait pris le petit garçon qui criait. On l'entraîna, on la fit descendre, on lui banda de nouveau les yeux, et on l'enferma dans une sorte de cabinet sans issue, sans meubles, qui lui sembla propre à mettre du bois, en tâtant le mur avec sa main gauche. Pendant qu'elle était là, elle entendit les cris épouvantables de l'enfant et les hurlements de la mère. Elle fut saisie d'une

si grande terreur, que ses jambes se dérobaient sous elle.

» Enfin, elle n'entendit plus rien. Ses deux guides revinrent la chercher, la conduisirent au carrosse. En sortant de la maison, elle appuya sur la muraille sa main droite, qu'elle avait conservée pleine de sang, espérant que ce serait un indice. Dès qu'elle fut dans le carrosse, il commença à rouler encore deux heures, et elle n'arriva chez elle qu'un peu avant le jour. En la descendant, l'inconnu lui remit une autre bourse dans laquelle elle trouva mille écus, en lui disant :

» — Nous avons été contents de vous, en voici la preuve. Nous ne craignons pas votre indiscrétion; vous ne pouvez rien dire, vous ne devinerez rien, et vous ne nous connaîtrez jamais. Je vous conseille cependant de vous taire, c'est plus sûr pour vous; car, si vous parveniez à nous nuire, nous saurions bien vous atteindre, n'importe où vous soyez.

» Aussitôt le jour arrivé, la femme Arnaud est venue faire son rapport au commissaire de son quartier. Elle donne une description minutieuse de la chambre à coucher et de la jeune personne. Elle dit le nombre de pièces qui précèdent celle-là. Tout, dans sa déposition, indique une grande lucidité d'esprit et un sang-froid très-louable et très-rare en pareilles circonstances. Elle a compté les marches de l'escalier, les pas qu'elle a faits dans le vestibule, tout ce qu'elle a pu enfin.

» Du reste, aucun indice. Elle se rappelle pourtant

qu'au moment où elle a remis l'enfant à l'étranger, son manteau s'est entr'ouvert un peu dans le mouvement qu'il a fait pour le prendre. Il lui semble avoir entrevu un cordon noir, soit de Malte, soit de Saint-Michel.

» La jeune dame a le teint très-pâle, les yeux noirs, enfoncés dans leurs orbites; elle est maigre, elle est belle, elle a des mains admirables, et porte, au petit doigt de la main gauche, une bague sur laquelle est une croix en brillants. Quant à la chambre, elle est tendue en lampas bleu et blanc, avec beaucoup de dorures, des lustres, des glaces, deux grands portraits de famille. Un homme en armure, ayant le cordon bleu par-dessus. Une dame en robe de satin rose et beaucoup de dentelle, sans poudre, de longs cheveux bouclés.

» Tous ces détails indiquent l'hôtel d'un très-grand seigneur. Quels sont les ordres de Sa Majesté? Que dois-je faire? »

X

Le lendemain, au déjeuner, le roi m'aborda en me demandant :

— Avez-vous lu?

Je vis que, comme moi, il en avait été préoccupé toute la nuit.

— Oui, sire, répondis-je.

— Et quelle est votre opinion?

— Sire, la chose est délicate; mais, si vous désirez franchement ma façon de penser, bien que les indices soient presque insensibles, je mettrais le lieutenant de police en campagne.

— Savez-vous que c'est très-grave, comtesse? Un duc et pair!

— Je le sais comme vous, sire. Il y a pourtant moyen de ne rien compromettre. Ne peut-on s'informer d'abord adroitement où est mademoiselle de...?

— Oui, vous avez raison.

— Si on la retrouve heureuse, ou, du moins, tranquille, bien portante, libre, fût-ce même dans un couvent, après l'avoir entendue, on jugera; si on ne la retrouve pas...

— Cela est juste. Je donnerai des ordres.

Nous fûmes tristes, lui et moi, tout le temps du voyage, moi surtout. Je voyais toujours cette belle jeune fille, si fière, dans ce lit, demandant la mort. J'entendais ses cris, ceux de son pauvre enfant, et ce brasier me faisait frémir. Trois semaines plus tard, le roi me fit un signe, au jeu de la reine; il avait l'air triste, presque sévère; le duc et la duchesse..., leurs fils, étaient là, gais, riants, dénués d'inquiétude. Je surpris plusieurs fois les yeux du monarque sur eux, avec une expression étrange.

— Monsieur de..., dit-il au milieu du silence, comment se porte le commandeur? On ne le voit pas; il

persiste donc à trouver la cour de France trop peu digne de sa haute sagesse?

Le duc et sa femme se regardèrent sans répondre; l'inquiétude se peignait dans leur physionomie. Une place se trouva libre, à côté du roi, qui jouait au reversi avec la reine, M. le duc de Chartres et madame la duchesse de Bourbon, je la pris. La reine me fit un sourire tout aimable.

— Comtesse Olympe, me dit-elle, je vous intéresse dans mon jeu; le voulez-vous?

— Trop heureuse, madame; Votre Majesté gagne toujours.

— Madame, dit le roi, qui écartait quinola, j'ai besoin d'un conseil de chanoinesse; ce sont les meilleurs que je connaisse. Vous ne me refuserez pas, j'espère, de me donner celui-là?

— Écartez, écartez, sire. Ce quinola est si trompeur!

Le cercle finit de bonne heure; je rentrai chez moi préoccupée. A minuit, on frappait à ma porte : c'était le roi, accompagné de Lebel. Il était déjà venu souvent ainsi, je ne m'en étonnai pas. Dès que nous fûmes seuls :

— Eh bien, nous ne nous sommes pas trompés, je le crains du moins. Impossible de découvrir la moindre trace de la pauvre fille; nul ne sait où elle est, ils l'auront tuée!

— Il faut s'en assurer!

— Comment? M'engageriez-vous à faire venir le duc et à lui parler moi-même?

— Non, sire; il le nierait. Il faut d'abord la certitude.

— Que feriez-vous?

— J'enverrais un agent sûr, accompagné d'une force suffisante, visiter l'hôtel, avec les renseignements de la sage-femme.

— Sous quel prétexte?

— Le premier venu. Que sais-je? Tenez, ces maltôtiers que l'on poursuit. Il est aisé de feindre que l'un d'eux s'est réfugié là : on fait des excuses au duc, mais on entre; au nom du roi, toutes les portes s'ouvrent. J'y enverrais en son absence, j'éloignerais aussi le commandeur, afin qu'on n'eût le temps de rien déranger, de rien mettre à l'abri.

— Vous avez raison; on le fera dès demain. Le duc est ici pour plusieurs jours, un faux message de sa part fera sortir le commandeur; d'ailleurs, c'est l'affaire de la police.

Le lendemain, dans l'après-midi, une lettre du duc, très-pressée, manda son frère à Versailles, et ce qu'il y eut de mieux, c'est qu'il la fit lui-même, à cause de ce que le roi avait dit la veille au cercle; on n'eut pas besoin de la contrefaire. Un quart d'heure après, l'exempt Desgrais, successeur de père en fils de celui de madame de Brinvilliers, se présenta, et demanda à fouiller l'hôtel au nom du roi. L'intendant se présenta tout effrayé.

— Monseigneur est absent.

— J'en suis désolé, mais voici l'ordre : *Chercher partout* où je croirai convenable. On m'a prévenu tout à l'heure qu'un homme errant dans le quartier, et qui m'échappe depuis quarante-huit heures, était entré dans cet hôtel.

— Monsieur l'exempt, je vous assure...

— Vous l'ignorez, j'en suis certain ; mais mon devoir m'ordonne de poursuivre, et je poursuivrai.

Après mille difficultés, mille refus, force resta à la loi. L'exempt fit entrer ses hommes ; il examina l'hôtel en homme dont c'est le métier, et il lui sembla reconnaître le vestibule et la porte dépeints par la sage-femme. Après quelques questions, il n'en douta plus. A quatre pas de lui se trouvait une sortie sur une rue déserte; il fallait descendre huit marches pour y arriver. A sa gauche était une porte, ouvrant, sans doute, sur une suite d'appartements, au rez-de-chaussée par la grande entrée, à un premier bas de l'autre côté.

— Ouvrez-moi cette porte, dit Desgrais.

— Impossible, répondit l'intendant déconcerté. Cet appartement est celui de la première femme de M. le duc; il n'a pas pris l'air depuis sa mort, on n'y entre jamais, et nous n'en avons pas la clef.

— Il faut cependant que j'y entre, moi; appelez un serrurier, ou enfoncez ce battant.

L'escouade du guet était forte, en cas de résistance; d'ailleurs, aucun des gens n'osa prendre sur lui de

mettre la maison de son maître en état de rébellion.

— Si M. le duc me chasse, il me chassera, ce sera tout, pensa l'intendant, je trouverai une autre place; mais, si Desgrais m'emmène à la Bastille, j'y resterai. Ma foi, laissons faire!

On fit venir un serrurier; on constata, devant témoins et par acte, la nécessité du bris de la serrure. Desgrais et ses gens seuls pénétrèrent dans l'appartement mystérieux. Pas un des domestiques ne se défendit davantage, parce qu'aucun n'était dans le secret. Ils croyaient l'appartement consacré seulement à un souvenir, à des regrets. L'exempt tenait en main les renseignements de madame Arnaud; il compta les pas, il compta les pièces, tout se trouva conforme; il arriva, au bout, à une dernière chambre hermétiquement fermée et dont l'odeur pestilentielle le suffoqua.

— Ah! pensa-t-il, nous y sommes!

Il ouvrit lui-même un volet, pendant que ses gens décrochaient les autres; il reconnut d'un coup d'œil la tenture, les portraits, le lit, la cheminée, tout! Dans ce lit gisait une femme, un spectre, dont la voix s'entendait à peine, et qui essayait de demander grâce.

— N'ai-je pas assez souffert? murmurait-elle.

— Oui, mademoiselle, dit Desgrais, et je vous apporte la délivrance. — Ici, vous autres!

Et, d'un geste, il réunit ses gens.

— Fermez la porte d'abord. Pas un mot, même à votre mère, à votre femme ou à votre maîtresse, de

la femme que voici. Vous ne l'avez pas vue, cet appartement était vide. Le premier qui parle... suffit ! Un carrosse à la porte de la rue de... ; écartez tous les gens de l'hôtel, que pas un œil n'entrevoie cette dame lorsqu'elle sortira ; quatre d'entre vous pour la placer, elle et son matelas, dans le carrosse ; je monterai sur le siége, vous me suivrez à distance.

Il se rapprocha de mademoiselle..., après avoir donné ses ordres, et lui parla du ton le plus respectueux.

— Mademoiselle, réunissez vos forces ; je viens, de la part du roi, vous enlever à cette tombe ; voulez-vous me suivre?

— De la part du roi? Hélas, monsieur, je vais mourir ; mais qu'importe ! enlevez-moi, je ne mourrai pas ici, je ne mourrai pas sans vengeance.

En quelques minutes, avec la promptitude qui distingue les agents de la police, elle fut enveloppée dans ses oreillers, dans ses couvertures, transportée dans le carrosse, et dirigée sur le couvent des Ursulines du faubourg Saint-Antoine. Pas un domestique ne les vit partir, nul ne se douta de ce qui se passait, excepté une vieille femme, agenouillée dans une petite chambre, à un entre-sol obscur, non loin de là.

— Mon Dieu ! murmurait-elle, m'avez-vous exaucée? l'a-t-on sauvée, ma pauvre enfant?

On referma la porte pour empêcher les gens de visiter l'appartement défendu, et, lorsque le commandeur revint, le soir, de Versailles, sans le rapport des

domestiques, rien n'aurait révélé la terrible visite. Un quart d'heure après son arrivée, avant qu'il eût eu le temps de fuir, de prévenir son frère ou de prendre un parti, un agent du lieutenant de police frappait à sa porte. Le commandeur le reçut avec son sang-froid ordinaire; il écouta sans sourciller l'ordre du roi, qui l'envoyait à la Bastille, mais qui, par ménagement pour son nom, lui enjoignait de suivre le sergent porteur de cet ordre, sans bruit et sans scandale.

— Très-bien, monsieur, dit-il.

Il le suivit, en effet, se laissa conduire sans prononcer un mot, sans chercher ni à se défendre, ni à se soustraire à l'autorité. Il fut écroué dans le même silence.

— Demain, monsieur, vous serez conduit à Versailles, où se trouve déjà monsieur votre frère. Sa Majesté veut vous interroger elle-même.

Point de réponse. On l'enferma; il eut l'air d'aller à la noce, rien ne pouvait l'émouvoir.

Cependant sa pauvre nièce fut livrée aux ursulines, qui s'empressèrent autour d'elle et qui la comblèrent de soins. Le médecin la trouva fort malade, et d'une faiblesse à craindre pour ses jours. Elle ne pouvait point parler, mais ses yeux parlaient pour elle; ils exprimaient une joie, une reconnaissance infinies, et un vif désir de mieux s'expliquer. Le même soir, j'étais prévenue, et, le lendemain de très-bonne heure, je me rendis près d'elle; à mon aspect, elle jeta un cri et se trouva mal.

— Le roi! le roi! murmura-t-elle.

— Le roi m'envoie vers vous; je viens de sa part.

— C'est lui! c'est lui!

— Mais lui ne peut venir ici; d'ailleurs, vous n'êtes pas en état de le recevoir, songez-y.

— Je me remettrai pour cela; je veux le voir.

— Plus tard! Monsieur votre père et monsieur votre oncle sont arrêtés; Sa Majesté les interrogera elle-même, aujourd'hui, dans son cabinet. Le secret le plus profond se gardera, et l'on tâchera de ne rien ébruiter du tout.

En entendant dire que le roi interrogerait ses parents, la jeune fille retrouva une force factice.

Elle se souleva d'elle-même.

— Non, non, dit-elle, que le roi ne leur parle point, qu'il me voie auparavant : ils lui diraient des mensonges; ils ignorent... moi seule, je sais tout.

— Vous voulez être interrogée la première?

— Oui.

— Vous exigez que M. le duc et M. le commandeur ne soient point relâchés jusque-là.

Elle me fit un signe, elle ne pouvait plus parler. Le médecin rentra, ordonna un repos absolu. Je me retirai et j'allai rendre compte au roi de mon ambassade.

— Tout cela est si extraordinaire, que nous n'y pouvons rien comprendre. Suivons les avis de cette pauvre fille, qui m'intéresse excessivement. Puisqu'il le faut absolument, j'irai la voir. Mon aïeul Louis XIV allait chercher mademoiselle de la Vallière aux Car-

mélites; moi, j'irai entendre la confession d'une mourante aux Ursulines; l'un est plus agréable que l'autre, convenez-en. C'est égal! ce duc et ce commandeur m'ont l'air de grands scélérats. Il me tarde de savoir la fin.

Mademoiselle... se rétablit peu à peu, non pas qu'elle pût vivre; mais elle reprit assez de force pour recevoir Louis XV, pour avoir avec lui une conversation de plus de deux heures. J'étais au parloir lorsqu'il y rentra; son visage était bouleversé, l'horreur était peinte sur son visage. Il vint droit à moi, sans se soucier d'être entendu.

— Ah! me dit-il, je les ferai rouer en Grève, comme le régent a fait du comte de Horn!

Heureusement, il ne nomma personne. Nul, au couvent, pas même la supérieure, ne savait le nom de mademoiselle..., et ne soupçonnait ses aventures. Le secret était admirablement gardé; je n'ai, d'ailleurs, jamais connu personne de plus discret que Louis XV. Après le premier moment, voyant que je ne lui répondais pas, il revint à la raison. Il était nuit.

— Montez en carrosse avec moi, comtesse, dit-il; point de torches, point de bruit, point de gardes. Je vais aller me coucher incognito aux Tuileries.

— Mais, sire, hasarda le premier gentilhomme de la chambre, — c'était, je crois, le duc d'Aumont, — on n'a pas été prévenu, et il n'y a point de service.

— On l'organisera, monsieur. Partons!

Nous montâmes en carrosse, je me plaçai auprès du roi ; il prit ma main dans l'obscurité, et me dit :

— J'ai besoin de vous voir seule ; vous attendrez dans l'appartement de la reine, j'irai vous y retrouver dès que je serai libre.

Je vais raconter ensemble ce que j'appris de lui ce soir-là et ce que je ne sus que plus tard, pour ne pas interrompre mon récit et lui donner l'intérêt qu'il mérite. C'est une étrange histoire et on appréciera facilement la raison qui me force à taire les noms des personnages. J'ai, d'ailleurs, juré sur l'honneur de ne les point faire connaître, même à mon lit de mort.

Le roi était un honnête homme, dans toute la force du mot ; pour lui, une promesse était sacrée ; il aimait sa noblesse, et jamais il ne révéla une seule de ses fautes, lorsqu'elles lui furent confiées et qu'il y eut possibilité de les cacher. En cette circonstance, on le verra, il immola le ressentiment personnel le plus juste à l'honneur d'un vieux nom, à la réputation d'une femme. Louis XV, élevé par d'autres maîtres, avec d'autres exemples sous les yeux, eût été un prince accompli.

On ne croirait point que, dans notre siècle, des faits semblables à ceux-ci eussent pu se produire. Cependant rien n'est plus vrai, et il ne tiendrait qu'à moi d'en donner la preuve irrécusable. Mais, à l'exemple du roi, je remplis ma promesse.

XII

Mademoiselle de..., ainsi qu'elle me l'avait dit à moi-même, fut mise au couvent presque dès sa naissance : elle ne se rappelle pas avoir habité d'autre lieu. Ce couvent était un pauvre moutier de bénédictines du Calvaire, situé sur le bord de la mer, entre le Havre et Dieppe. La plage est déserte : pas un village, pas un arbre ne se voit à plus d'une lieue à la ronde ; le ciel, l'eau, le sable et le misérable prieuré, dont le jardin fournit à peine les légumes indispensables aux religieuses très-cloîtrées et très-sévères. Aucune visite au parloir. Quelques lettres servaient de communication éloignée avec la société. Mademoiselle de... apprit de bonne heure qu'à seize ans elle devait prendre le voile, que, plus tard, le crédit de sa famille la ferait supérieure de cette communauté, et que ses jours devaient s'écouler en ces lieux, sans jamais connaître autre chose.

Aucuns regrets, aucuns désirs ne vinrent tourmenter la jeune fille, pendant les premières années de son enfance. Accoutumée à cette vie, elle n'en comprenait pas d'autre ; elle se croyait la seule enfant qu'il y eût au monde, car pas une ne franchissait ce mur de clôture, qui pour elle fermait l'univers. Les religieuses l'aimaient et la gâtaient à leur manière ; elle courait, du matin au soir, dans le jardin pierreux,

où elle ne rencontrait pas une fleur; la nuit, les tempêtes de l'Océan la berçaient. Tout sommeillait chez elle, l'esprit, le cœur, l'âme; elle ne se savait ni belle, ni jeune, ni riche; une sauvage de l'Amérique n'eût pas été plus ignorante.

Sa protectrice principale, en ce couvent, était une vieille professe alliée de sa famille qui, elle aussi, avait passé sa vie dans le cloître et qui y vivait saintement heureuse. Son étude était d'amener son élève au même résultat, et, pour cela, elle s'attacha à ne rien développer chez elle, à la laisser dans son ignorance complète, à éteindre son esprit et son cœur, de façon à la rendre le plus possible semblable à elle. Elle y eût réussi, sans doute; la Providence contraria ses desseins. Mademoiselle de... avait perdu sa mère presque en naissant; son père s'était remarié à une de ces femmes qui s'attachent à la prospérité du nom qu'elles portent, plutôt qu'à celui qui le leur a donné. Elle adopta les enfants de son mari et répudia, comme lui, celle qu'il avait répudiée. Sa belle-fille ne l'avait jamais vue, lorsqu'une circonstance inattendue bouleversa les plans les mieux conçus. La première duchesse avait une tante fort riche, mère d'une fille unique. Cette fille se maria et mourut très-jeune, sans enfants. Les héritiers les plus directs étaient ceux de la duchesse. Madame la marquise de... voulut les voir, bien qu'elle fût brouillée avec leur père depuis la mort de sa nièce.

Elle vit les cinq aînés, mais la sixième lui fut ca-

chée. Elle la demanda, on répondit qu'elle était absente; ces réponses, ce mystère, l'irritèrent. A force de s'informer, elle apprit où était la jeune fille. Sans rien dire, sans se plaindre, elle s'embarqua pour le couvent, demanda sa nièce au parloir; elle lui fut refusée; elle déclina ses qualités, elle ne l'obtint pas davantage.

— Ah! dit-elle en s'en allant, nous allons voir!

Elle écrivit au duc qu'elle garderait sa fortune et qu'elle en disposerait autrement, si les six enfants de sa nièce ne lui étaient pas représentés.

« Je donnerai tout à l'un, ou bien je ferai un partage, selon ce que je verrai; mais je veux voir. Monsieur le duc, écrivait-elle, j'ai beaucoup aimé leur mère; ils sont, pour moi, tous égaux, et je ne saurais approuver l'injustice qui les sépare. Rappelez donc votre dernière fille, ou renoncez, pour votre maison, à un héritage que je ne lui accorderai point. »

Il fallut céder; un beau jour, la duchesse vint elle-même chercher l'enfant, âgée de quatorze ans alors, et qui passa d'étonnements en étonnements, à tout ce qu'elle vit, à ce qu'elle entendit autour d'elle. Sa bonne tante la reçut à bras ouverts : seule, elle l'aimait; seule, elle lui apprit à connaître une affection vraie; mais, malgré ses instances, on refusa de la lui confier; elle resta dans la maison paternelle, sous l'œil de sa belle-mère. La marquise ne l'aimait que davantage, et cette persécution la décida; elle lui

laissa deux cent mille livres de rente, qu'elle ne lui fit pas attendre longtemps.

La rage du duc, celle du commandeur, ne peuvent se décrire, en voyant une si riche proie tomber aux mains d'une créature objet de leur haine et de leurs mépris. Comment la soustraire au monde, à présent? comment lui enlever cette fortune immense? comment en doter leurs favoris? Ils n'y renoncèrent point; ils se décidèrent, au contraire, à garder mademoiselle... auprès d'eux, à l'entourer de soins, à s'en faire aimer, pour la diriger à leur aise et obtenir d'elle ce qu'ils désiraient. Ils ne la connaissaient pas, et ils ignoraient quel adversaire ils allaient combattre.

On commença par lui cacher l'importance de la fortune qui lui tombait des nues, ce qui était très-facile, vu son ignorance de toutes choses. On lui dit seulement que sa tante lui laissait *quelque petite chose*, afin de lui faire signer les actes nécessaires, qu'elle ne lut point, bien entendu. On ajouta que cette aisance *inattendue* lui permettrait une munificence envers son couvent, qui lui donnerait des droits à l'adoration des religieuses.

— Vous leur ferez bâtir une belle église, ma fille, à laquelle [illegible] enverrons quelques reliques, et celà att[illegible]rins. Les revenus du couvent se trou-v[illegible] grâce à vous. Quand vous serez supé-[illegible]ndra facilement, vu cette importance [illegible]anger le prieuré en abbaye.

chée. Elle la demanda, on répondit qu'elle était absente; ces réponses, ce mystère, l'irritèrent. A force de s'informer, elle apprit où était la jeune fille. Sans rien dire, sans se plaindre, elle s'embarqua pour le couvent, demanda sa nièce au parloir; elle lui fut refusée; elle déclina ses qualités, elle ne l'obtint pas davantage.

— Ah! dit-elle en s'en allant, nous allons voir!

Elle écrivit au duc qu'elle garderait sa fortune et qu'elle en disposerait autrement, si les six enfants de sa nièce ne lui étaient pas représentés.

« Je donnerai tout à l'un, ou bien je ferai un partage, selon ce que je verrai; mais je veux voir. Monsieur le duc, écrivait-elle, j'ai beaucoup aimé leur mère; ils sont, pour moi, tous égaux, et je ne saurais approuver l'injustice qui les sépare. Rappelez donc votre dernière fille, ou renoncez, pour votre maison, à un héritage que je ne lui accorderai point. »

Il fallut céder; un beau jour, la duchesse vint elle-même chercher l'enfant, âgée de quatorze ans alors, et qui passa d'étonnements en étonnements, à tout ce qu'elle vit, à ce qu'elle entendit autour d'elle. Sa bonne tante la reçut à bras ouverts : seule, elle l'aimait; seule, elle lui apprit à connaître une affection vraie; mais, malgré ses instances, on refusa de la lui confier; elle resta dans la maison paternelle, sous l'œil de sa belle-mère. La marquise ne l'aimait que davantage, et cette persécution la décida; elle lui

laissa deux cent mille livres de rente, qu'elle ne lui fit pas attendre longtemps.

La rage du duc, celle du commandeur, ne peuvent se décrire, en voyant une si riche proie tomber aux mains d'une créature objet de leur haine et de leurs mépris. Comment la soustraire au monde, à présent? comment lui enlever cette fortune immense? comment en doter leurs favoris? Ils n'y renoncèrent point; ils se décidèrent, au contraire, à garder mademoiselle... auprès d'eux, à l'entourer de soins, à s'en faire aimer, pour la diriger à leur aise et obtenir d'elle ce qu'ils désiraient. Ils ne la connaissaient pas, et ils ignoraient quel adversaire ils allaient combattre.

On commença par lui cacher l'importance de la fortune qui lui tombait des nues, ce qui était très-facile, vu son ignorance de toutes choses. On lui dit seulement que sa tante lui laissait *quelque petite chose*, afin de lui faire signer les actes nécessaires, qu'elle ne lut point, bien entendu. On ajouta que cette aisance *inattendue* lui permettrait une munificence envers son couvent, qui lui donnerait des droits à l'adoration des religieuses.

— Vous leur ferez bâtir une belle église, ma fille, à laquelle nous enverrons quelques reliques, et celà attirera les pèlerins. Les revenus du couvent se trouveront doublés, grâce à vous. Quand vous serez supérieure, on obtiendra facilement, vu cette importance nouvelle, de changer le prieuré en abbaye.

chée. Elle la demanda, on répondit qu'elle était absente; ces réponses, ce mystère, l'irritèrent. A force de s'informer, elle apprit où était la jeune fille. Sans rien dire, sans se plaindre, elle s'embarqua pour le couvent, demanda sa nièce au parloir; elle lui fut refusée; elle déclina ses qualités, elle ne l'obtint pas davantage.

— Ah! dit-elle en s'en allant, nous allons voir!

Elle écrivit au duc qu'elle garderait sa fortune et qu'elle en disposerait autrement, si les six enfants de sa nièce ne lui étaient pas représentés.

« Je donnerai tout à l'un, ou bien je ferai un partage, selon ce que je verrai; mais je veux voir. Monsieur le duc, écrivait-elle, j'ai beaucoup aimé leur mère; ils sont, pour moi, tous égaux, et je ne saurais approuver l'injustice qui les sépare. Rappelez donc votre dernière fille, ou renoncez, pour votre maison, à un héritage que je ne lui accorderai point. »

Il fallut céder; un beau jour, la duchesse vint elle-même chercher l'enfant, âgée de quatorze ans alors, et qui passa d'étonnements en étonnements, à tout ce qu'elle vit, à ce qu'elle entendit autour d'elle. Sa bonne tante la reçut à bras ouverts : seule, elle l'aimait; seule, elle lui apprit à connaître une affection vraie; mais, malgré ses instances, on refusa de la lui confier; elle resta dans la maison paternelle, sous l'œil de sa belle-mère. La marquise ne l'aimait que davantage, et cette persécution la décida; elle lui

laissa deux cent mille livres de rente, qu'elle ne lui fit pas attendre longtemps.

La rage du duc, celle du commandeur, ne peuvent se décrire, en voyant une si riche proie tomber aux mains d'une créature objet de leur haine et de leurs mépris. Comment la soustraire au monde, à présent? comment lui enlever cette fortune immense? comment en doter leurs favoris? Ils n'y renoncèrent point; ils se décidèrent, au contraire, à garder mademoiselle... auprès d'eux, à l'entourer de soins, à s'en faire aimer, pour la diriger à leur aise et obtenir d'elle ce qu'ils désiraient. Ils ne la connaissaient pas, et ils ignoraient quel adversaire ils allaient combattre.

On commença par lui cacher l'importance de la fortune qui lui tombait des nues, ce qui était très-facile, vu son ignorance de toutes choses. On lui dit seulement que sa tante lui laissait *quelque petite chose*, afin de lui faire signer les actes nécessaires, qu'elle ne lut point, bien entendu. On ajouta que cette aisance *inattendue* lui permettrait une munificence envers son couvent, qui lui donnerait des droits à l'adoration des religieuses.

— Vous leur ferez bâtir une belle église, ma fille, à laquelle nous enverrons quelques reliques, et celà attirera les pèlerins. Les revenus du couvent se trouveront doublés, grâce à vous. Quand vous serez supérieure, on obtiendra facilement, vu cette importance nouvelle, de changer le prieuré en abbaye.

chée. Elle la demanda, on répondit qu'elle était absente; ces réponses, ce mystère, l'irritèrent. A force de s'informer, elle apprit où était la jeune fille. Sans rien dire, sans se plaindre, elle s'embarqua pour le couvent, demanda sa nièce au parloir; elle lui fut refusée; elle déclina ses qualités, elle ne l'obtint pas davantage.

— Ah! dit-elle en s'en allant, nous allons voir!

Elle écrivit au duc qu'elle garderait sa fortune et qu'elle en disposerait autrement, si les six enfants de sa nièce ne lui étaient pas représentés.

« Je donnerai tout à l'un, ou bien je ferai un partage, selon ce que je verrai; mais je veux voir. Monsieur le duc, écrivait-elle, j'ai beaucoup aimé leur mère; ils sont, pour moi, tous égaux, et je ne saurais approuver l'injustice qui les sépare. Rappelez donc votre dernière fille, ou renoncez, pour votre maison, à un héritage que je ne lui accorderai point. »

Il fallut céder; un beau jour, la duchesse vint elle-même chercher l'enfant, âgée de quatorze ans alors, et qui passa d'étonnements en étonnements, à tout ce qu'elle vit, à ce qu'elle entendit autour d'elle. Sa bonne tante la reçut à bras ouverts : seule, elle l'aimait; seule, elle lui apprit à connaître une affection vraie; mais, malgré ses instances, on refusa de la lui confier; elle resta dans la maison paternelle, sous l'œil de sa belle-mère. La marquise ne l'aimait que davantage, et cette persécution la décida; elle lui

laissa deux cent mille livres de rente, qu'elle ne lui fit pas attendre longtemps.

La rage du duc, celle du commandeur, ne peuvent se décrire, en voyant une si riche proie tomber aux mains d'une créature objet de leur haine et de leurs mépris. Comment la soustraire au monde, à présent? comment lui enlever cette fortune immense? comment en doter leurs favoris? Ils n'y renoncèrent point; ils se décidèrent, au contraire, à garder mademoiselle... auprès d'eux, à l'entourer de soins, à s'en faire aimer, pour la diriger à leur aise et obtenir d'elle ce qu'ils désiraient. Ils ne la connaissaient pas, et ils ignoraient quel adversaire ils allaient combattre.

On commença par lui cacher l'importance de la fortune qui lui tombait des nues, ce qui était très-facile, vu son ignorance de toutes choses. On lui dit seulement que sa tante lui laissait *quelque petite chose*, afin de lui faire signer les actes nécessaires, qu'elle ne lut point, bien entendu. On ajouta que cette aisance *inattendue* lui permettrait une munificence envers son couvent, qui lui donnerait des droits à l'adoration des religieuses.

— Vous leur ferez bâtir une belle église, ma fille, à laquelle nous enverrons quelques reliques, et celà attirera les pèlerins. Les revenus du couvent se trouveront doublés, grâce à vous. Quand vous serez supérieure, on obtiendra facilement, vu cette importance nouvelle, de changer le prieuré en abbaye.

chée. Elle la demanda, on répondit qu'elle était absente; ces réponses, ce mystère, l'irritèrent. A force de s'informer, elle apprit où était la jeune fille. Sans rien dire, sans se plaindre, elle s'embarqua pour le couvent, demanda sa nièce au parloir; elle lui fut refusée; elle déclina ses qualités, elle ne l'obtint pas davantage.

— Ah! dit-elle en s'en allant, nous allons voir!

Elle écrivit au duc qu'elle garderait sa fortune et qu'elle en disposerait autrement, si les six enfants de sa nièce ne lui étaient pas représentés.

« Je donnerai tout à l'un, ou bien je ferai un partage, selon ce que je verrai; mais je veux voir. Monsieur le duc, écrivait-elle, j'ai beaucoup aimé leur mère; ils sont, pour moi, tous égaux, et je ne saurais approuver l'injustice qui les sépare. Rappelez donc votre dernière fille, ou renoncez, pour votre maison, à un héritage que je ne lui accorderai point. »

Il fallut céder; un beau jour, la duchesse vint elle-même chercher l'enfant, âgée de quatorze ans alors, et qui passa d'étonnements en étonnements, à tout ce qu'elle vit, à ce qu'elle entendit autour d'elle. Sa bonne tante la reçut à bras ouverts : seule, elle l'aimait; seule, elle lui apprit à connaître une affection vraie; mais, malgré ses instances, on refusa de la lui confier; elle resta dans la maison paternelle, sous l'œil de sa belle-mère. La marquise ne l'aimait que davantage, et cette persécution la décida; elle lui

laissa deux cent mille livres de rente, qu'elle ne lui fit pas attendre longtemps.

La rage du duc, celle du commandeur, ne peuvent se décrire, en voyant une si riche proie tomber aux mains d'une créature objet de leur haine et de leurs mépris. Comment la soustraire au monde, à présent? comment lui enlever cette fortune immense? comment en doter leurs favoris? Ils n'y renoncèrent point; ils se décidèrent, au contraire, à garder mademoiselle... auprès d'eux, à l'entourer de soins, à s'en faire aimer, pour la diriger à leur aise et obtenir d'elle ce qu'ils désiraient. Ils ne la connaissaient pas, et ils ignoraient quel adversaire ils allaient combattre.

On commença par lui cacher l'importance de la fortune qui lui tombait des nues, ce qui était très-facile, vu son ignorance de toutes choses. On lui dit seulement que sa tante lui laissait *quelque petite chose*, afin de lui faire signer les actes nécessaires, qu'elle ne lut point, bien entendu. On ajouta que cette aisance *inattendue* lui permettrait une munificence envers son couvent, qui lui donnerait des droits à l'adoration des religieuses.

— Vous leur ferez bâtir une belle église, ma fille, à laquelle nous enverrons quelques reliques, et celà attirera les pèlerins. Les revenus du couvent se trouveront doublés, grâce à vous. Quand vous serez supérieure, on obtiendra facilement, vu cette importance nouvelle, de changer le prieuré en abbaye.

Mademoiselle... trouva ce raisonnement parfait. On avait eu bien soin de ne jamais la laisser seule avec personne, pas même avec la marquise; on eut bien plus soin encore qu'elle ne sortît pas, de sorte que, après six mois passés à Paris, elle n'en savait pas plus qu'à Notre-Dame de Grâce, en choses positives. Quant aux rêves, c'était autre chose : la conversation de sa tante, bien que gênée, tronquée, abîmée par la surveillance, lui avait ouvert un vaste champ. Elle regardait par la fenêtre de sa chambre, quand elle était seule, les beaux seigneurs entrant chez la duchesse, les carrosses, les laquais. Involontairement, elle demandait pourquoi tout cela aux autres et rien à elle? pourquoi, toujours renfermée? pourquoi? pourquoi? Tous les pourquoi possibles. Et la réponse ne venait point.

Le but de ses parents était de lui faire donner à son frère aîné et à ses sœurs cette riche dotation. La chose était d'autant plus difficile que la marquise avait tout prévu.

« Le subrogé tuteur (choisi parmi les plus irréprochables des hommes de loi) ne devait remettre la fortune, intérêts et capital, à mademoiselle de... qu'à l'âge de vingt-cinq ans, à sa majorité, à moins qu'elle ne se mariât. Sous aucun prétexte son père, ou n'importe quel membre de sa famille, ne devait toucher même le revenu. Enfin, si mademoiselle... rentrait au couvent et y prenait le voile, le subrogé tuteur

devait s'assurer *par lui-même*, en interrogeant librement la jeune demoiselle et en prenant les informations les plus minutieuses, qu'aucune intrigue ne l'y avait conduite, qu'aucune violence ne l'y avait poussée, et que la vocation pour ce saint état en était la cause. Même en ce cas-là, mademoiselle... ne pouvait prononcer ses vœux définitifs, ni tester envers personne, avant l'âge de vingt-cinq ans.

» De plus, si mademoiselle... retournait promptement à Notre-Dame de Grâce, elle devait revenir, chaque année, passer trois mois dans sa famille, y voir librement son subrogé tuteur, lui exposer seule à seul ses sujets de plaintes et ses désirs. Faute de l'exécution d'une seule de ces volontés, le legs devenait nul et la marquise abandonnait cette fortune à la branche cadette et rivale des de... »

C'était mettre dans la place des surveillants incorruptibles. La chose était donc hérissée de difficultés, de quelque côté qu'on l'envisageât. Cependant, on ne désespéra pas d'en venir à bout.

— Enfin, dit le duc à son frère, si nous ne parvenons pas à notre but, s'il faut perdre cette fortune, je préfère cent fois la voir passer à des cousins de mon nom, que de la savoir entre les mains de cette enfant du crime et de la honte.

La haine allait jusque-là.

Mademoiselle... fut soignée comme une tante à millions, pendant trois mois; on ne lui refusa rien,

à condition qu'elle ne sortirait pas de l'hôtel et qu'elle ne songerait point à rester dans le monde. Elle eut les plus beaux agnus, de magnifiques chapelets, des reliquaires, des images, enfin tous les trésors d'une religieuse, ce qui d'abord la satisfit complétement. Elle se faisait une joie d'emporter tout cela et de le distribuer aux bonnes sœurs. Elle eut un prie-Dieu magnifique, de l'argent pour les pauvres, des fleurs superbes. Les domestiques qui l'approchaient étaient tout stylés et payés de façon à aider les projets de leurs maîtres. Malheureusement, le duc et la duchesse firent un voyage à Fontainebleau, avec leur fils aîné, au moment même où les deux plus jeunes étaient, l'un à Malte, l'autre à son régiment, et où les deux filles faisaient une retraite à Panthemont, avec Mesdames de France. Il fallut donc laisser la victime seule au logis.

Les domestiques la surveillèrent de leur mieux; cependant on lui avait donné, pour la servir et la suivre partout, la nourrice de mesdemoiselles de... les aînées, bonne femme, incapable de faire du mal à un poulet, mais si dévouée à ses filles de lait, que, pour leur avenir, elle devenait féroce envers Jacqueline; — ainsi se nommait mademoiselle... — Restée seule avec elle, après deux jours, son naturel reprit le dessus; elle lui permit quelques distractions, elle se lassa de la torturer, en la connaissant mieux, et la voyant surtout si empressée de retourner dans sa retraite et si désireuse d'obéir en tout à ses parents.

— On peut la laisser libre, la pauvre enfant; elle ne s'échappera pas.

En conséquence, elle lui permit de descendre au jardin, d'y courir, d'y former des bouquets, pendant qu'elle restait assise près de la fenêtre et la surveillait de l'œil en tricotant son bas. Le jardin était grand, mais les murs élevés, bien clos, ne laissaient craindre aucune surprise; la bonne femme était donc tranquille.

Le duc avait un secrétaire... Ne croyez pas recommencer ici l'histoire d'Abailard, de Saint-Preux et de mille autres, vous n'y seriez point du tout. Le duc avait donc un secrétaire, jeune homme de vingt-cinq ans, très-beau, très-intelligent, très-ambitieux et très-corrompu. Il savait sur le bout de son doigt l'histoire de l'héritière; il la retournait en lui-même de tous les sens, pour voir s'il n'en pourrait pas tirer un parti quelconque. Après bien des réflexions, il arrêta que les deux cent mille livres de rente lui iraient mieux qu'à personne, et que, s'il était assez adroit pour séduire l'innocente, elles lui arriveraient de droit. A dater de ce moment, il la surveilla jour et nuit.

Le hasard, qui voulait sa perte, le plaça dans le jardin le jour où mademoiselle... y parut. Il s'arrangea de façon à ne pas l'effrayer, en s'approchant d'elle armé d'une superbe branche de rosier. Elle fut enchantée : ignorant le danger, elle ne le craignait pas. La conversation s'engagea derrière les

grands arbres, où les regards de son argus ne pénétraient point. En un quart d'heure, le secrétaire lui en apprit plus qu'elle n'en avait appris en toute sa vie. Adroit et pressé, il ne prononça pas un mot de trop, mais il lui révéla sa position, la conspiration de sa famille contre elle, et la belle destinée qui l'attendait, si elle avait la force de le vouloir. C'était beaucoup risquer, sans doute : cet aveu pouvait tout perdre. Si la jeune fille n'était pas discrète, elle parlerait et on le chasserait impitoyablement; mais il n'avait pas le choix des moyens, et il risqua le tout pour le tout.

Le secrétaire, qui s'appelait Justin Leroux, n'avait pas mal jugé le grand œil noir de Jacqueline. Il avait vu dans ce regard profond autre chose que de l'enfantillage.

— Mademoiselle, ajouta-t-il, je vous suis dévoué; disposez de moi. J'ai d'abord eu pitié d'une si jeune personne, si indignement spoliée; à présent que j'ai eu le bonheur de vous voir, mon respect égale mon absolu dévouement. Si vous voulez que je puisse vous servir, il faut que tout ceci reste entre nous; il ne faut pas que, même la nourrice, se doute que je vous suis acquis. Vos parents sont absents pour douze jours encore; pendant ce temps, venez au jardin chaque matin et chaque soir, je vous en apprendrai davantage.

Mademoiselle... savait juste lire et écrire; encore n'avait-elle jamais lu que dans ses heures et

écrit que des lettres à son père, le premier jour de l'année. Les paroles si bien calculées de Justin lui firent sentir son ignorance. En quelques minutes, l'esprit s'ouvrit et désira s'ouvrir davantage.

— Pouvez-vous m'instruire, monsieur? dit-elle.

— Oui, mademoiselle.

— Comment?

— Je vous donnerai des livres. Vous lirez.

— C'est bien : à demain.

La gardienne ne se douta de rien. Mademoiselle... ne dormit pas de la nuit : un monde de pensées envahissait son imagination. Dès l'aube, elle demanda à sortir. La nourrice, parfaitement tranquille et ennuyée de sa surveillance, la conduisit jusqu'à la porte, la prévint qu'elle la laisserait là pendant deux heures pour terminer ses arrangements du matin, et se retira. En l'absence du maître, une seule porte du jardin était ouverte, celle par laquelle elle venait de passer ; elle en prit la clef et s'en alla bien tranquille. Jacqueline et le secrétaire eurent deux heures !

Elles furent bien employées. Elle apprit à connaître sa position dans les plus petits détails; elle sut que sa fortune dépendait de sa volonté; elle sut le nom et l'adresse du subrogé tuteur qu'elle pouvait invoquer; elle sut tout ce qu'il lui importait de savoir pour être maîtresse de son sort. Le jeune homme se crut certain de la diriger à sa manière, et il ne

manqua pas de jeter déjà les jalons de sa future puissance.

— Vous pouvez vous marier à votre fantaisie, mademoiselle ; car une clause du testament impose l'obligation de vous laisser cnoisir et de ne pas vous contrarier. Il dépend donc de vous de mettre promptement un terme à votre esclavage.

— Me marier? Nous verrons. Mais je vous réponds de ne pas retourner à Notre-Dame de Grâce.

XII

Justin Leroux, tout habile qu'il était, ne pouvait pas deviner le caractère et l'âme d'une jeune fille qui, spontanément, se révéla un des esprits les plus fermes, une des imaginations les plus étranges qu'on pût trouver. Leurs premiers entretiens se passèrent en questions, dont elle l'accabla et auxquelles il répondit sans s'inquiéter beaucoup des principes qu'il infiltrait dans cette âme. Roturier, envieux, impie, il sapa en quelques conversations les principes religieux de son élève, et y substitua un grand amour de la liberté, des idées extravagantes sur les droits des femmes, sur les obligations de leur sexe : il croyait, en tout cela, travailler à son profit.

Mademoiselle... n'était pas de ces cœurs tendres qui s'enflamment vite, qui ont besoin d'affections et

qui se donnent pour faire un heureux. Elle était ambitieuse, hardie; elle acquit en trois jours une immense envie de faire parler d'elle; elle sentit que sa fortune était une puissance, et se résolut à en user.

— La vie des femmes, des filles de qualité surtout, est mal faite en France, mademoiselle, disait le maître. Une femme n'est rien que par l'amour, et l'amour leur est interdit, excepté lorsqu'elles ont déjà accepté des liens odieux.

— Je n'en ferai rien, moi, répondit-elle.

— Oui, l'amour est la première force; y céder c'est obéir à la nature, et la nature doit être notre guide en toutes choses: c'est le seul vrai, le reste est de convention.

On comprend l'effet de pareils enseignements sur une jeune tête. Il fut immense; elle prit feu comme une traînée de poudre. La nature, puisque nature il y a, comprimée jusque-là, éclata en fusée. Il eut peine à contenir cette ardeur. Il le fit, néanmoins, en lui représentant qu'il fallait cacher encore ses nouvelles idées jusqu'à ce qu'elle les eût suffisamment mûries et qu'elle eût pris sa décision positive.

La veille du retour du duc et de la duchesse, les domestiques ouvrirent l'appartement de parade pour lui donner de l'air. Jacqueline fut frappée de cette magnificence à laquelle elle n'avait jamais été admise; attirée par la curiosité, elle monta les marches du perron avec respect et presque en tremblant. Elle parcourut lentement ces vastes pièces,

elle en compta les splendeurs, elle en contempla le luxe et se promit qu'elle aurait un palais semblable.

En entrant dans la chambre du dais, elle admira la splendide tenture de velours. Mais ce qui attira surtout son attention, ce fut un portrait en pied, dans un cadre superbe, représentant un homme magnifiquement costumé et d'une beauté idéale. Elle resta plus d'une heure à le contempler, se demandant qui pouvait être cet homme et se promettant de le savoir à tout prix. La première question qu'elle adressa à Justin, ce fut celle-là.

— Quoi! mademoiselle, ne connaissez-vous pas le roi Louis XV?

— Le roi! répliqua-t-elle rêveuse. Et qu'est-ce que ce fauteuil, avec un dais et des rideaux?

— C'est le siége ducal, où M. le duc et madame la duchesse ont seuls le droit de s'asseoir.

— Je ne suis donc pas duchesse?

— Non, mademoiselle; en France, les filles n'ont pas de titres: pour être duchesse, il faut épouser un duc.

— Cela est impossible autrement?

— Il reste bien une autre manière; mais je ne pense pas qu'elle puisse vous convenir. Le roi a plusieurs fois créé des duchés femelles pour ses maîtresses, et, dernièrement même, le roi Louis XV pour madame de Châteauroux.

La jeune fille ne répondit rien, elle rêvait. Un instant après, elle reprit :

— Y a-t-il des livres qui traitent de tout cela ?

— Sans doute.

— Pouvez-vous me les donner?

— Bien volontiers.

Il ne s'apercevait pas qu'il se créait un rival, un rival d'autant plus difficile à combattre qu'il resterait dans l'imagination. Il apporta les livres, elle les lut en moins d'une semaine; elle ne vécut plus que pour le roi, elle en eut la tête tournée, elle jura qu'elle ne se marierait point et qu'elle serait, pour Louis XV, madame de la Vallière *ad vitam æternam,* sans le couvent, bien entendu, dont elle ne voulut point entendre parler.

Une fois cet amour entré dans son cœur, il prit, comme toutes les idées fixes, des proportions gigantesques; mais le cœur ne pouvait jamais tuer l'esprit, dans cette nature ardente. Elle dressa ses plans, elle écouta, elle vit, elle se fit instruire par le secrétaire de ce qu'elle désirait savoir; elle devina ses vues et ne les repoussa point, afin de s'en servir; enfin, l'amour fit de cette petite fille un Machiavel en jupons. Une fois initiée au caractère de sa gardienne, elle la prit par son faible. Elle la caressa, lui montra un véritable attachement, elle lui fit dire sa tendresse pour ses sœurs, et tout à coup, à brûle-pourpoint, lui proposa de la servir.

La vieille femme épouvantée jeta les hauts cris.

— Renier mes enfants pour vous, mademoiselle?

— Au contraire, nourrice, les enrichir. J'ai deux cent mille livres de rente; je partagerai avec elles.

— Bien sûr?

— Bien sûr, pourvu que je sois libre. Je m'y engagerai par serment et par écrit, si vous voulez.

— Ah! mademoiselle, ce serait une belle œuvre! Alors... alors... que faudrait-il faire?

— Mon frère disait hier qu'il y aurait, à l'hôtel de ville, un bal où le roi devait venir, un bal masqué.

— Après?

— Je veux aller à ce bal.

— Miséricorde! et comment? par où? avec quoi?

— Je vais vous le dire; j'ai tout prévu, je ne vous demande que de me laisser faire.

— Par où sortirez-vous?

— Par la fenêtre de mon cabinet; elle est à peine élevée de dix pieds et donne sur la petite rue déserte.

— Comment irez-vous?

— Dans un carrosse qui viendra m'attendre à l'heure indiquée.

— Et qui vous le procurera?

— Je l'ai.

— Seigneur, est-il possible? Aurez-vous un habit de masque?

— Je l'aurai.

— De mieux en mieux!... Et un cavalier, car vous ne comptez pas aller seule, je suppose?

— J'ai aussi le cavalier; il sera dans le carrosse.

— Hélas! mademoiselle, je ferai donc aussi bien d'y consentir, car vous pourriez presque vous passer de moi, puisque vous avez su trouver tout cela à mon insu. Je voudrais seulement deviner comment vous vous y êtes prise, car je ne vous ai pas quittée des yeux, jour et nuit, excepté dans le jardin, où il n'entre même pas de domestiques. Je vous ai toujours vue lisant des gros livres de dévotion, et ce n'est certainement pas là que vous avez appris ces belles choses.

Jacqueline sourit; elle l'avait bien trompée. A force de prières, de promesses, elle obtint ce qu'elle désirait. Elle prévint Justin, ainsi qu'ils en étaient convenus; car il se montra charmé de lui procurer ce plaisir et il espéra avancer beaucoup ses affaires dans cette soirée. La descente par la fenêtre montrait le chemin de l'enlèvement; il n'en voulait pas davantage, se promettant de suivre partout Jacqueline et de profiter de l'occasion pour vanter son amour.

Les premiers pas au milieu de la foule l'étourdirent. Elle crut que la tête lui tournait : elle n'avait jamais rien rêvé de semblable; il lui fallut plus d'une heure pour se remettre.

— Maintenant, vous allez me montrer les grands personnages, me tout expliquer.

— Cela sera facile, presque toute la cour est démasquée.

Justin lui nomma successivement tout le monde, à mesure qu'ils passaient devant eux.

— Et le roi, où est le roi?

— Dans ce groupe là-bas, caché en ce moment par deux dames.

— Quoi! c'est lui, là, tout seul? On peut donc lui parler?

— Ici, certainement; au bal masqué, nous sommes égaux.

— Approchons-nous donc: Je voudrais entendre sa voix.

Louis XV chantait avec la voix la plus fausse de son royaume; en parlant, son organe était doux, agréable et très-*conciliant.*

« Quand le roi dit non, prétendait Moncrif, dont je vous parlais tout à l'heure, il a l'air de vous dire: « Pardonnez-moi! »

La jeune fille en fut pénétrée; son cœur se mit à battre, un nuage passa devant ses yeux; elle chancela, elle serait tombée, car elle ne s'appuyait plus sur le secrétaire, resté à quelques pas par respect, si le roi n'eût passé son bras derrière sa taille et ne l'eût soutenue. Sa faiblesse était facile à expliquer; elle venait 'apercevoir son frère à quelques pas d'elle. Justin l'apercevait aussi et n'osait s'avancer; malgré son masque, le hasard pouvait le faire reconnaître: la position était critique. Le roi promena ses regards autour de lui.

— Cette dame n'est pas seule? dit-il. Qui en prendra soin?

Tout le monde se tut; on ne savait ce qu'était cette

aventure, et on craint de se commettre avec les grands. La jeune fille ouvrit les yeux.

— Sire, protégez-moi ! murmura-t-elle.

— Vous protéger? Sans doute, mademoiselle; et contre qui?

Elle était tout à fait revenue. Son premier mouvement fut pour la timidité, elle eut peur; mais elle aimait, elle ne voulait surtout pas s'éloigner du roi, qu'elle ne reverrait peut-être jamais.

— Je vous confierai tout, sire, répliqua-t-elle à voix basse; je suis ici pour cela.

Louis XV fit un geste, on s'écarta; il sentait le bras de Jacqueline frémir et trembler sous le sien. A chacun de ces bals, le roi avait à sa disposition plusieurs pièces où lui et les personnes qu'il désignait entraient seuls. Il entraîna mademoiselle... dans un petit salon écarté, avec l'ordre de n'y laisser pénétrer personne. Aussitôt qu'ils furent seuls, il lui demanda qui elle était et ce qu'elle voulait. En ce moment, la jeune fille reprit la pudeur de son âge, que, dans son enivrement, elle avait un instant oubliée. Elle eut honte de sa démarche; elle se mit à pleurer et baissa les yeux.

— Eh bien, mademoiselle, reprit le roi, qui s'attendait à autre chose, ne me répondrez-vous pas?

Elle pleurait toujours; mais il la regardait, lui. Sa taille était admirable, grande, déjà formée; ses bras, ses mains, sa poitrine, ses épaules, que sa robe à la vénitienne laissait apercevoir, annonçaient une jeunesse splendide et merveilleuse. Il toucha doucement

son masque, à travers lequel coulaient ses larmes.

— Oh! non, non, sire! Je n'ose point.

— Dites votre nom, au moins.

— Jamais!

— Alors, que voulez-vous?

— Je ne sais.

— Pourquoi m'avoir arrêté?

— Pour vous voir.

Cette naïveté, échappée au milieu de ses sanglots, fit sourire le roi et l'encouragea à pousser l'aventure.

— Êtes-vous mariée?

— Non, sire.

— Quel âge avez-vous?

— Seize ans.

— Et vos parents?

— Ah! n'en parlez pas, n'en parlez jamais!

Cet effroi fit supposer au roi une partie de la vérité. Elle craignait d'être découverte apparemment; elle était au bal sans permission. Il continua l'interrogatoire avec la même douceur, elle s'enhardit un peu. Ensuite il devint plus tendre; il ne questionna plus, il pria. Le roi était jeune, beau à miracle; il était pressant, elle l'aimait, elle en savait juste assez de la vie pour ignorer la suite d'une faute; sa nature violente, ses sens neufs et passionnés, l'absence de tous principes.... Je n'ai pas besoin de vous en dire davantage.

Ils passèrent plussieurs heures ensemble, et, lors-

qu'ils se séparèrent, le roi avait vu son visage, mais il ignorait son nom.

— Laissez-moi quelques jours, lui dit-elle; et dans ces quelques jours, j'aurai tout préparé pour me rapprocher de vous sans entraves. D'ici là, pardonnez-moi ma défiance; si ma famille avait le moindre soupçon, je serais perdue : on nous séparerait avant que votre pouvoir pût venir à mon secours. Je vous aime depuis que je sais que j'ai un cœur, et je vous aimerai tant que ce cœur pourra battre.

Le roi, dont les sens étaient calmés, n'insista que légèrement. Il se souciait peu de donner à cette aventure une suite bien publique; c'était au temps de madame de Mailly et de ses sœurs. Il attendait donc très-patiemment le bon plaisir de sa nouvelle maîtresse. Lorsqu'ils se séparèrent, il la ramena à l'endroit même où il l'avait prise : on n'y trouva plus le secrétaire; en vain le chercha-t-elle, il avait disparu. Elle demanda seulement qu'on la remît dans un carrosse, dans celui qui l'avait amenée, si elle pouvait le retrouver. Le gentilhomme auquel le roi l'avait confiée était masqué; elle ne le connaissait certainement pas : elle osa donc le décider à descendre avec elle jusqu'aux aboyeurs. Il l'interrogea sur ce qu'elle comptait devenir, lui demanda ses ordres. Elle lui répondit sans déguiser sa voix; une femme en domino, qui passait près d'elle, s'arrêta et tressaillit. Jacqueline ne la remarqua point.

Cette femme l'écoutait avec la plus grande atten-

tion ; elle suivit l'envoyé du roi, et, lorsqu'il fut hors de la vue de Jacqueline :

— N'allez pas plus loin, monsieur, lui dit-elle ; j'ai retrouvé ma jeune amie et je la reconduirai moi-même : nous vous sommes fort obligées.

Le masque, qui n'était autre qu'un jeune comte de Lestranges, alors très-bien auprès du roi, n'en demanda pas davantage, et fut ravi de se débarrasser de la commission. A la façon dont le maître la lui avait confiée, il devina qu'il y tenait peu. Il offrit bien à la nouvelle venue sa main jusqu'au carrosse ; mais elle le remercia en ajoutant :

— Nous ne nous connaissons ni l'un ni l'autre, monsieur ; il est inutile que vous sachiez notre demeure ; restons-en là, je vous prie.

— A vos ordres, madame.

Dès que M. de Lestranges fut éloigné, le masque s'approcha de Jacqueline, qui attendait, seule auprès d'une colonne. Elle lui prit la main et voulut l'entraîner.

— Qui êtes-vous, dit mademoiselle... en se retirant.

— Si vous ne me suivez pas de bon gré, je saurai vous y contraindre, lui dit la duchesse à l'oreille, car c'était elle ; ne me forcez pas à prononcer tout haut votre nom et le mien.

Jacqueline jeta un cri étouffé. L'échafaudage de son bonheur croula : elle sentit que ses liens allaient se resserrer, elle comprit de quelle furie elle allait

être victime. Elle était hardie, téméraire même, mais elle avait seize ans ; elle eut peur, elle céda machinalement. Le carrosse de la duchesse attendait. Elles y montèrent toutes deux. Pendant la route, sa belle-mère ne lui adressa pas une parole ; lorsqu'elles descendirent à l'hôtel, elle lui dit seulement :

— Suivez-moi !

Pendant la route, mademoiselle... avait réfléchi et repris courage. Deux cent mille livres de rente, un subrogé tuteur et l'amour du roi ! Elle se résolut pourtant à n'en rien dire. La ruse était encore une grande force. Il fallait se soustraire à ce pouvoir ; elle maudit mille fois le funeste amour-propre qui l'avait empêchée de fuir pendant cette soirée même.

— Où aurais-je été ? se demanda-t-elle ensuite. Qui m'aurait secourue, excepté ce pauvre Justin Leroux, qui comptait travailler pour lui ? On m'eût ramenée à l'hôtel. D'ailleurs, je n'aurais pas vu le roi, et...

Quand sa belle-mère lui ordonna si impérieusement de la suivre, elles étaient toutes deux dans le grand vestibule de l'hôtel. Mademoiselle... s'arrêta et demanda d'un ton résolu :

— Où voulez-vous me conduire, madame ?

— Chez votre père, mademoiselle.

— Je vous suis. Aussi bien ceci devait avoir lieu ; il vaut autant que ce soit tout de suite.

En voyant entrer sa femme et sa fille, à cette heure, chez lui, en habit de bal, le duc, qu'un tra-

vail pressé retenait à son bureau, se leva au comble de la surprise.

— Vous, madame ? vous, mademoiselle ?

— Monsieur, dit la duchesse, j'ai trouvé mademoiselle votre fille au bal de l'hôtel de ville, tout à l'heure. Qu'ordonnez-vous d'elle ?

— Qui l'accompagnait ?

— Un homme que je n'ai pas reconnu, mais qui ne la connaissait pas évidemment. Vos gens ne sont pas fidèles, monsieur, et cette fille est bien effrontée à son âge !

— Madame, s'écria Jacqueline, vous n'êtes pas ma mère, et vous n'avez pas le droit de parler ainsi.

— Pas un mot de plus ! interrompit le duc. Vous me devez obéissance et respect ; je vous ordonne de vous taire. Que cette fille soit enfermée à triple verrou, qu'on ne la quitte pas des yeux ; demain, j'aviserai.

La duchesse s'approcha de son mari et lui parla bas.

— C'est juste ! Le bruit est inutile. Emmenez-la, madame ; qu'elle couche chez vous, à vos côtés, et, si elle parle, si elle se défend, appelez-moi.

Jacqueline, résolue et décidée, comprit que des cris inutiles, qu'une résistance sans but, seraient dangereux et nuisibles ; elle se soumit sans murmurer, avec la résolution très-arrêtée de voir, le lendemain, son père, d'invoquer ses droits, de traiter avec lui de puissance à puissance, et de faire intervenir l'auto-

rité de ce subrogé tuteur, véritable épouvantail pour ceux qui méditaient sa ruine.

Et puis le roi, enfin, le roi!

Son cœur battait, ses joues devenaient pourpres, son imagination lui représentait ces trop courts instants auxquels elle osait croire à peine; elle avait besoin d'être seule pour se souvenir! Elle se laissa déshabiller sans mot dire; on lui dressa un lit à côté du lit de sa belle-mère; elle s'y plaça. Mais avant d'appuyer sa tête, elle se releva et dit à la duchesse :

— Demain, madame, M. le duc et vous, vous voudrez bien m'entendre, j'espère?

La duchesse tomba de son haut. Elle ne s'expliquait pas cette résolution, cette tranquillité, cette douceur, unies à une fermeté inébranlable. Elle ne put s'endormir. Il lui tardait d'obtenir enfin l'explication de ce mystère. Comment Jacqueline était-elle là? Quel changement s'était opéré en elle? La nourrice avait-elle trahi? Mademoiselle..., on le comprend, ne dormit pas davantage; mais elle ne remua point, pour cacher son insomnie. Quand sa belle-mère se leva, elle sortit de son lit, s'habilla en silence, n'adressa pas même à la duchesse les simples mots d'habitude. Lorsqu'elle fut prête, elle appela un laquais.

— Demandez à M. le duc s'il peut me recevoir sur-le-champ, dit-elle.

Le laquais vint la prévenir aussitôt que son père l'attendait.

— Vous plaît-il d'assister à cette entrevue, madame?

La duchesse resta tout aussi étonnée de cet aplomb que l'avait été le secrétaire. Elle ne soupçonnait point ce caractère-là.

— J'irai vous rejoindre, en effet, mademoiselle; car je suis curieuse de vous entendre, après un pareil début.

Jacqueline la salua — elle affectait les marques extérieures de respect — et marcha devant elle jusqu'à la chambre de son père, dont elle ouvrit la porte, en s'effaçant, pour la faire passer. Le duc était assis auprès d'un grand secrétaire à cylindre; un homme qu'elle ne connaissait pas se tenait devant l'une des fenêtres. Cet homme la frappa sur-le-champ par son visage dur, par sa physionomie repoussante et rébarbative. Il jeta sur elle un coup d'œil qui la pénétra d'outre en outre.

— Voilà donc cette fille rebelle? dit-il. Je l'aurais reconnue.

— Ah! dit le duc, elle a débuté par un coup d'éclat à se faire chasser de la maison, et avec une ruse, une adresse! Heureusement, elle est jeune et on en aura raison.

— Nous nous comprendrons, j'espère, tout à l'heure, monsieur, lorsque nous nous serons expliqués, répliqua-t-elle avec son imperturbable sang-froid.

— Nous comprendre? reprit le duc étonné. Est-ce

ainsi que vous me parlez, mademoiselle, lorsque vous devriez tomber à mes genoux.

Mademoiselle... sourit avec dédain.

— Je ne suis plus la sotte, l'ignorante fille de Notre-Dame de Grâce, monsieur; je connais mes droits, et ce ne sont pas des excuses que je vous adresse, ce sont des comptes que je vous demande.

Les trois témoins se regardèrent.

— Oui, des comptes, répéta-t-elle. Il me faut faire venir ici M. ..., mon subrogé tuteur; c'est à lui que j'ai affaire avant tout, c'est à lui que je dois répondre. De lui seul je dépends pour ma fortune, et vous n'en pouvez disposer sans lui.

La surprise du duc et de la duchesse ne saurait se décrire, en trouvant cette enfant sans expérience transformée en procureur.

— Oui, cela vous étonne, poursuivit-elle voyant que personne ne répondait. Je sais tout. J'ai deux cent mille livres de rente, d'après le testament de la marquise, dont voici la copie, et vous n'en voulez pas moins m'enfermer dans un couvent; ce qui ne sera pas, je vous en avertis.

Le secrétaire avait fait, pour le compte du duc, une copie du testament, et n'avait pas manqué d'en garder un double à son usage particulier. Ce double, il l'avait remis à Jacqueline, sur sa demande.

M. et madame ... ne pouvaient en croire leurs oreilles. La duchesse, plus violente, éclata la première.

—Et d'où tenez-vous ces beaux contes, mademoiselle? qui vous a si bien instruite? Vous avez, sans doute, un génie infernal à vos ordres, pour être aussi savante dans l'art de mal faire, de mal dire surtout!

— Mon Dieu! murmura le commandeur, qui ne cessait d'examiner Jacqueline, comme elle lui ressemble!

— Quel mal ai-je fait, madame? qu'ai-je dit? Le hasard m'a appris ce que l'on me cachait avec tant de soin; il m'a fait connaître encore le but des soins, de la surveillance dont je suis l'objet. Je sais que je dois me dépouiller, que mon frère, mes sœurs doivent entrer en possession de ma fortune, pendant que je mourrai à petit feu derrière les grilles. Suis-je bien instruite, en effet?

—Il faut que cela finisse! interrompit le commandeur. Écoutez-donc.

—Qui êtes-vous, monsieur? demanda-t-elle avec l'air de la plus suprême insolence.

— Mademoiselle, je suis le commandeur ..., auquel vous devez obéissance et respect. Écoutez donc, reprit-il. On vous a dit vrai. Si je vous parle ainsi, c'est que nous ne vous craignons pas, apparemment. Vous avez, en effet, deux cent mille livres de rente, et notre intention n'est pas que vous les conserviez; vous ne les conserverez point. Ou vous en signerez de bonne grâce l'abandon, en vous réservant quelques centaines de mille livres, pour devenir abbesse, ou vous perdrez tout le legs. Puisque vous êtes si bien

instruite, puisque vous connaissez si bien cette pièce maudite, vous y verrez qu'une violence de notre part vous fait perdre l'héritage. Cela n'est-il pas vrai?

— Et la loi, monsieur? Et mon tuteur?

— Et la faveur, et l'autorité paternelle, mademoiselle? Ne luttez pas contre nous, croyez-moi; cédez de bonne volonté, vous coulerez une vie tranquille, heureuse, dans votre abbaye; rien ne vous manquera, pas même la liberté de quelques voyages; il sera facile de vous la rendre, et vous nous remercierez, un jour, de vous avoir forcée.

— Et si je n'obéis pas?

— Vous serez enfermée à perpétuité, enfermée, sans que vos cris ni vos plaintes puissent être entendus; vous pleurerez en vain des larmes de sang, et vous ne pourrez plus rien obtenir, car vous n'aurez plus rien à donner.

— Mais, monsieur, dit Jacqueline à son père sans répondre au commandeur, mais, monsieur, expliquez-moi donc pourquoi je suis ainsi traitée par ma famille; pourquoi, depuis ma naissance, je suis en butte aux mauvais traitements, à l'injustice; pourquoi, aujourd'hui même, lorsqu'une fortune m'arrive, qui ne coûte ni enlève rien à personne, il ne m'est pas permis d'en jouir! Vous me haïssez donc bien tous! Je suis donc un monstre à vos yeux?

Tous les trois se regardèrent sans répondre; ce fut encore le commandeur qui s'en chargea.

— Vous avez raison, on vous hait.

— Ah! monsieur!... et pourquoi?

— Parce que vous n'êtes pas...

— Mon frère! Taisez-vous, je vous l'ordonne; il n'est pas temps, dit le duc. Décidez-vous, mademoiselle, décidez-vous sur-le-champ.

Jacqueline, au milieu de ces émotions tumultueuses, eut une idée, et cet esprit lucide, d'un à-propos bien rare, jugea en un coup d'œil de la position. Il fallait gagner du temps, il fallait les inquiéter toujours, leur donner des espérances, se faire craindre; enfin, il fallait s'armer d'une patience et d'une adresse rares à cet age. Elle ne désespéra pas d'y parvenir. Cependant la transition ne devait pas être trop brusque; on l'observait, le commandeur n'était certainement pas homme à se laisser jouer. Elle le regarda en face, en ce moment, et ce regard exprima, de part et d'autre, une de ces haines invincibles qui veulent du sang, que rien ne calme, que rien n'apaise. Par un mouvement involontaire, elle s'avança vers lui, les bras croisés sur sa poitrine, et lui demanda :

— Que vous ai-je fait, monsieur?

Il resta sous le coup de cette hardiesse, lui que rien n'intimidait; et cette question tomba comme un plomb sur son cœur.

— Je ne vous connais pas, répondit-il en détournant la tête.

— C'est bien, monsieur.

Et elle se tourna vers son père.

— Vous me connaissez, vous, n'est-ce pas? Vous

êtes étonné, sans doute, de me trouver telle que je suis; vous ne vous attendiez pas à cette résistance. Eh bien, maintenant que vous m'avez entendue, vous ne serez plus étonné si je n'agis pas avec la légèreté de mon âge. La décision que vous me demandez ne peut être prise ainsi; il y faut réfléchir. Je ne puis prononcer en quelques minutes sur mon avenir; je vous demande de m'y laisser y penser à mon aise. Cet entretien n'aura pas été inutile; il nous a éclairés les uns et les autres; nous savons maintenant à qui nous avons affaire, et nous nous traiterons en conséquence : c'est beaucoup. Je rentre donc chez moi.

— Chez vous, non, dit la duchesse; non, mademoiselle. Vous êtes trop habile pour nos gens. C'est moi seule, à l'avenir, qui me charge de vous surveiller. Vous ne me quitterez plus.

— Je ne désire rien davantage, madame.

Cet entretien finit là. Madame... emmena Jacqueline dans son appartement, dans sa propre chambre, et pressée de revoir son mari et son beau-frère, de se concerter avec eux, elle l'y enferma.

— Pardonnez, mademoiselle, lui dit-elle ironiquement; mais la fantaisie pourrait vous prendre de retourner au bal, et cette fois, vous ne reviendriez pas aussi vite, j'en ai la conviction.

— Faites, faites, madame, cela m'arrange bien mieux; je serai plus à mon aise ainsi.

Restée seule, Jacqueline fit l'inspection des lieux,

elle examina jusqu'au moindre trou ; pas moyen de s'échapper : les fenêtres, à trente pieds du sol, donnant sur la grande cour de l'hôtel, remplie nuit et jour de laquais et de carrosses, toutes les portes closes, rien ! Au moment où elle se désespérait, elle aperçut un petit papier bien fin se glissant sous la chambranle ; elle y courut, le ramassa, le lut. Voici ce qu'il y avait :

« Courage ! je veille ! Ne parlez pas de moi et comptez sur moi ! »

C'était du secrétaire !

— Encore un ami ! pensa-t-elle. Que Dieu m'inspire à présent ! Si je pouvais prévenir le roi et mon tuteur !

Cette journée et la suivante se passèrent sans incident. Le dimanche, après la messe dite par l'aumônier dans la chapelle de l'hôtel, et où le secrétaire assistait bien dévotement, lorsqu'elle voulut remonter l'escalier, sa belle-mère lui fit signe de la suivre. Elle la conduisit dans son ancien appartement, le plus isolé de la maison, puisqu'il occupait tout le rez-de-chaussée d'une aile dont le chartrier et les archives tenaient le premier étage, pendant que les souterrains étaient seulement remplis de bois ; les cuisines et les offices tenaient, au contraire, tout le corps de logis. La chapelle et la bibliothèque étaient en retour. Pendant son séjour chez la duchesse, les fenêtres avaient été munies de forts barreaux, il n'y

avait pas d'autres issues; on pouvait donc être parfaitement tranquille. La nourrice reprit ses fonctions, sous la plus haute surveillance; on ne craignait plus rien.

— Mademoiselle, dit la duchesse, vous aurez le temps de réfléchir ici, et personne ne vous gênera, je vous le jure.

On lui avait enlevé ses livres, l'encre, le papier, tous les engins de perdition; elle trouva, pour s'occuper, un immense ouvrage de tapisserie, digne de la reine Mathilde. La nourrice avait été interrogée, tourmentée, grondée, endoctrinée; elle promit un rapport exact des moindres paroles, des moindres actions de sa prisonnière. Pour plus de sûreté, on ne la laissa pas elle-même libre de sortir, et, pourtant, elle avait juré s'être endormie, et n'avoir rien vu, rien entendu, le jour du bal. Elle protesta de son innocence, protesta qu'elle ignorait comment Jacqueline avait organisé tout cela; c'était bien la vérité, et, comme on la savait plus bête que malicieuse, si on ne la crut pas tout à fait, du moins on préféra la laisser près de la prisonnière, qui se défierait davantage d'une nouvelle venue, et, après l'avoir sermonnée, on se vit sûr de sa fidélité.

Mademoiselle... passa presque quinze jours sans dire un mot. Son aiguille courait du matin au soir; elle se garda de s'ouvrir à la nourrice, très-convaincue qu'on ne la lui eût pas envoyée, si elle eût pu compter sur elle; mais, pendant ces quinze jours, elle dor-

mit à peine une heure chaque nuit, et mit son esprit à la torture, sans rien découvrir qu'un moyen de gagner du temps.

Au bout de cette quinzaine, la duchesse parut et lui demanda, avec assez de douceur, ce qu'elle avait décidé.

— Mon Dieu! madame, répondit-elle d'un air naïf, j'ai pensé, sondé ma position et mon cœur, depuis notre dernière entrevue, et j'y ai vu clairement que ma seule antipathie était le cloître. Je préfère mille fois ma captivité, mon isolement dans ces vastes chambres, à mon ombre de liberté derrière les grilles. D'ailleurs, j'ai étudié le testament aussi. Je ne puis disposer de rien avant vingt et un ans, et je suis loin de les avoir. Tout ce que je ferais aujourd'hui serait nul. Laissez-moi donc ici, oubliez-moi quelque temps; je ne chercherai point à m'enfuir, je vous le jure. Je resterai seule avec Marianne, sans distraction, puisqu'on l'exige; mais ce ne sera pas cet affreux couvent, dont le seul souvenir me révolte.

Madame... emporta cette réponse. Elle fut, sans doute, acceptée; car on ne la tourmenta plus. A quelques semaines de là, la duchesse fut de service à Versailles, et toute la famille s'y transporta. On n'eut garde de laisser Jacqueline en arrière; la première leçon avait servi. On la plaça entre son père, sa belle-mère, le commandeur et son frère, de façon à lui ôter toute idée d'évasion. Depuis quelque temps, sa santé se dérangeait, elle souffrait sans cesse. Ses

parents la trouvèrent fort changée. Le marquis, plus jeune, en eut presque pitié.

Êtes-vous malade, ma sœur? lui demanda-t-il.

— Je me porte fort bien, monsieur; je vous remercie.

Cette fière créature n'avouait même pas les maladies du corps à ses bourreaux.

Elle avait à Versailles une prison toute prête, la nourrice installée. Au moment d'y entrer, elle passa, par hasard, devant Justin Leroux, qui la salua en baissant les yeux. Elle n'eut pas l'air de l'avoir jamais vu. Cette habitation nouvelle lui parut un peu plus gaie que l'autre; les croisées ouvraient sur un vaste jardin. Elles étaient au second étage, à une grande hauteur; aussi ne les avait-on pas grillées, et, de son métier à tapisserie, Jacqueline apercevait la cime des arbres; c'était au moins quelque chose. Sa patience, sa résignation, sa douceur apparente car jamais rage ne fut plus violente que la sienne, touchèrent le bon cœur de Marianne et l'attachèrent chaque jour davantage. Elle l'accabla de soins, que la jeune fille reçut avec une bonté simple et reconnaissante. Elle se décourageait un peu, et, pardessus tout, elle sentait que, s'il lui restait quelque espoir de salut, il était dans l'attachement de cette bonne femme.

— Je souffre bien, Marianne, lui dit-elle un matin qu'elle ne pouvait point se lever.

— Ce n'est pas étonnant, pauvre demoiselle, avec

une pareille vie. Ah! pourquoi avez-vous été à ce maudit bal? Votre position était, au moins, supportable auparavant, tandis qu'aujourd'hui...

— C'est vrai! et pourtant...

La nourrice l'interrogea ensuite sur sa santé. Elle decouvrit des symptômes étranges et qui l'inquiétaient, mais dont elle se promit de ne faire part à personne avant d'avoir acquis une certitude. Si je me suis bien fait comprendre, on sait que Jacqueline était la réunion de tous les contrastes, innocente et corrompue; elle était mère et ne le soupçonnait même pas!

Tout le temps de son séjour à Versailles, elle le passa presque dans son lit, sans se plaindre, désespérant, non pas de l'avenir, mais du présent. Justin ne donnait plus signe de vie, tant la surveillance était grande. Il voyait tous ses plans s'écrouler; il tremblait que Jacqueline, abattue, courbée sous le malheur, ne finît par céder. Lui aussi, il ne dormait pas; il épuisait son imagination en projets. Le duc l'occupait fort peu et lui laissait de grands loisirs. Il les employa à visiter l'hôtel et ses environs, et, guidé par son mauvais génie, il s'avisa d'un stratagème qui hâta la catastrophe.

Depuis plusieurs mois déjà, mademoiselle...., se départant de ses principes, causait constamment avec sa nourrice. Elle lui faisait raconter ce qu'elle avait entendu dans l'appartement de *ses filles*, et s'intéressait particulièrement aux nouvelles de la cour.

Elle s'informait du roi, de ses habitudes, de ses amitiés; ce fut ainsi que mon nom la frappa et qu'elle le retint. Je voyais assez fréquemment la duchesse chez Mesdames de France, auxquelles elle était attachée, et l'on parlait de moi dans les conversations de famille. Jacqueline savait qu'on devait bientôt quitter Versailles, et n'avait plus d'autre but que de s'échapper une heure pour prévenir le roi, pour obtenir de lui sa protection et la fin de ses maux.

Cependant sa grossesse avançait, elle devenait visible; la nourrice tremblait qu'elle ne se découvrît. En ne la trouvant point inquiète de son état, elle supposa qu'apparemment la jeune fille ne le connaissait pas, et, après bien des irrésolutions, elle se décida à l'éclairer, en lui demandant ce qu'elle comptait faire. Mademoiselle... s'évanouit à la suite de cette révélation. Elle était à la fois désespérée, fière et heureuse. Ce fut une révolution dans ses projets; elle ne voulut plus attendre pour se réclamer du roi, pour lui avouer sa position et son malheur; elle déclara à Jacqueline qu'une seule chose était à faire.

— Par tous les moyens possibles, fais que je puisse sortir une heure, je te donnerai ce que tu voudras, dès que je pourrai donner quelque chose. Dans une heure, je reviendrai et je serai sûre de ne plus être tourmentée, ni toi non plus. J'aurai acquis un protecteur.

— Et qui donc?

— Le père de mon enfant, celui que j'aime, celui qui me fait supporter tout ce que j'endure.

—Sortir, mademoiselle! Et comment faire, puisque je suis enfermée moi-même?

—N'importe! il faut que cela soit. Écoute, je vais te confier un grand secret, un secret que ni les menaces ni les tortures ne m'eussent arraché, mais que je ne puis garder plus longtemps, puisque c'est notre seul espoir. Auparavant, tu me jureras, sur la tête de tes filles, que tu ne le révèleras à personne.

— Je vous le promets de tout mon cœur.

— Eh bien, tu connais Justin Leroux?

— Miséricorde! le petit serpent! Est-ce donc lui qui...?

— Non, Marianne, ce n'est pas lui; mais il est mon ami pourtant, et il faut lui parler de ma part. La première fois que tu seras libre, cherche-le. Dis-lui de prendre l'empreinte de ma serrure, dès ce soir, de faire faire une clef et de te la remettre. C'est le seul moyen, je te le répète encore. De cette façon, je sortirai,

Marianne, après ses étonnements, ses exclamations, ses commentaires, se décida enfin. Le soir même, elle chercha Justin et le rencontra facilement; il errait souvent autour de l'appartement défendu. Bien sûre de ne pas être écoutée, elle lui donna à voix basse les ordres de Jacqueline

—J'y avais songé depuis longtemps, lui dit-il, et j'en ai une.

— Dieu soit loué! s'écria-t-elle, donnez-la-moi.

— Non, c'est moi seul qui dois m'en servir, c'est moi seul qui dois guider mademoiselle dans tout ceci. Je ne me défie pas de vous, dame Marianne; mais pourtant!... La clef est en lieu de sûreté; si vous voulez me vendre, ce sera inutile: on ne la trouvera ni sur moi, ni chez moi. M. le duc et M. le commandeur ne sont pas de ces gens auxquels on ose se risquer. Je les connais trop, et, si vous me trahissez, nourrice, je ne serai pas vendu seul, je parlerai. Vous teniez la petite échelle de soie, pendant que mademoiselle descendait pour aller au bal.

— Chut! chut! au nom du ciel!

—Nous avons chacun nos secrets, vous le voyez; par conséquent, le mieux est de nous taire l'un et l'autre. Nous faisons une bonne œuvre en servant cette pauvre victime, Dieu vous en récompensera.

— Je l'espère.

Il se séparèrent; Marianne rapporta la nouvelle à Jacqueline, qui trouva un peu de repos.

— La première fois que madame la duchesse ira à Saint-Cyr avec les princesses, vous sortirez au moment où le jour tombe. A cette heure, M. le duc et M. le commandeur sont toujours dehors; l'intendant et les principaux domestiques également; le suisse dort à moitié, sa porte est ouverte; vous vous échapperez, et que Dieu vous conduise!

Madame... était venue souvent voir sa belle-fille, et l'état de sa santé l'inquiétait beaucoup. Elle la trou-

vait presque toujours au lit, et ne soupçonnait pas la fatale vérite. Cependant elle se résolut, malgré les refus de la jeune fille, à amener un médecin de confiance. Jacqueline ne devait point mourir avant vingt et un ans; sa fortune, en ce cas, échappait à ses frères, toujours d'après le testament. Malheureusement le médecin ne vint que trop tôt. Le matin de ce jour, si fécond en événements, la duchesse parut avec lui. Ce fut un coup de foudre pour les deux femmes. Marianne crut qu'elle allait tomber; quant à Jacqueline, elle pâlit encore, si c'était possible. Madame ... conduisit le médecin auprès de son lit. Elle affecta envers sa belle-fille une tendresse et une douceur inaccoutumées; elle l'interrogea, elle l'encouragea, elle l'embrassa même.

— Monsieur va voir ce qui vous fait souffrir, ma chère enfant; votre père et moi, nous sommes trop malheureux de vous savoir malade, lorsque les nécessités de nos devoirs nous appellent loin de vous. Dites bien ce que vous éprouvez; le docteur est attaché à notre maison, ayez confiance.

Jacqueline, malgré le danger qu'elle courait, eut l'esprit assez présent pour comprendre que cet homme n'était pas autant leur ami qu'on le disait; sans cela, on n'y ferait pas tant de façons. Elle espéra. Hélas! la pauvre enfant comptait sans la crainte, sans la cupidité, sans l'esprit servile, sans les mauvaises passions humaines. Le médecin la regarda un instant, lui tâta le pouls, l'interrogea. Elle lui répondit

tout à l'opposé de la vérité; pourtant son sourcil se fronça, il reprit son pouls, examina son teint, et dit d'un ton doctoral :

— Ce ne sera rien, mademoiselle.

— Et quels remèdes? demanda la duchesse.

— Aucuns, madame : du repos.

La duchesse se douta de quelque chose; elle frissonna des pieds à la tête, et il lui tardait de questionner le médecin. Elle l'emmena dans l'embrasure de la fenêtre.

— Eh bien, monsieur? lui demanda-t-elle tout bas.

— Faut-il tout dire à madame la duchesse?

— Tout, monsieur.

— C'est, en effet, mon devoir, et cependant il est des choses si pénibles...

— Assez. Qu'y a-t-il?

— Cette jeune demoiselle est grosse.

— Madame... devint blanche comme ses cheveux.

— Il suffit, monsieur; c'est une grande affliction. Je n'ai pas besoin de vous apprendre que votre avenir et votre fortune dépendent de vous.

Le médecin comprit à demi-mot, s'inclina et sortit. Les trois femmes restèrent seules. La duchesse, indécise, n'osant ni parler ni se taire, et comprenant néanmoins qu'il fallait prendre un parti :

— Jacqueline, dit-elle.

— Madame?

— Savez-vous ce que dit ce médecin?

— Les médecins voient des maladies où il n'y a que des chagrins, madame.

Ceci n'annonçait pas une confidence. Pourtant, l'important était de connaître le père de cet enfant, le séducteur de l'héritière, celui qui pouvait la réclamer d'un moment à l'autre, éclairer le monde, les perdre en révélant leurs menées. Jacqueline parlerait-elle, si on l'interrogeait? Ce n'était pas probable. Le plus sûr semblait donc d'ignorer, de la laisser dans une fausse confiance et de prendre ainsi la pauvre enfant au piége.

— Eh bien, reprit-elle après ces réflexions, ce médecin prétend que vous êtes attaquée de la poitrine; qu'en pensez-vous?

— Je suis attaquée du cœur, madame; ce médecin est un âne.

Elle resta encore un quart d'heure, plus affable, plus gracieuse qu'elle ne l'avait été encore; mais rien ne put guérir les terreurs de la nourrice, ses jambes flageolaient en reconduisant madame...

— J'ai vu l'œil de madame la duchesse, je la connais; elle me soupçonne, je suis perdue, je le sais. Pour des millions, je ne vous laisserais pas sortir à présent. On me chasserait, je ne verrais plus mes filles; non, non, n'espérez plus rien de moi, mademoiselle; j'en suis au désespoir, mais je n'y puis rien.

Jacqueline passa la journée dans un état affreux; néanmoins, vers quatre heures, elle se leva et resta assise à sa fenêtre, regardant l'espace et enviant les

ailes des oiseaux. On entendit beaucoup de bruit dans l'hôtel, plusieurs carrosses sortirent.

— Où vont-ils, ces heureux? pensait mademoiselle...

Après le soleil couché, au moment où l'obscurité est la plus favorable, elle vit ouvrir sa porte, et Justin parut; il lui sembla que le ciel était devant elle.

— Mademoiselle, hâtez-vous. Tout le monde est à Paris pour jusqu'à demain. Jamais occasion pareille ne se retrouvera : hâtez-vous, fuyez!

— Je n'y consentirai point! s'écria Marianne; elle ne sortira pas d'ici, c'est impossible.

— Elle sortira!

— Je sortirai, je le veux.

Un débat épouvantable s'éleva. Marianne menaça d'appeler au secours, si Jacqueline faisait un pas hors de la chambre. Justin supplia, commanda alternativement; tout fut inutile.

— Qui le saura? disait le jeune homme.

— Tout le monde, car elle ne reviendra plus.

— Elle reviendra.

— Je vous dis que non, et que nous serons perdus. J'en sais plus que vous, moi!

Justin, en effet, ignorait tout, depuis le bal, et il avait grande envie de savoir.

— Est-ce vrai, mademoiselle? Ne reviendrez-vous plus?

Elle hésita à répondre.

— Où irez-vous? Vous êtes sans asile, sans amis;

vous ne songerez point à déshonorer votre famille par un éclat, avant d'être certaine d'un appui plus fort qu'elle.

— Et mon subrogé tuteur?

— Mademoiselle, interrompit Marianne imprudemment, oseriez-vous l'aller trouver, dans l'état où vous êtes? Ne donneriez-vous pas raison à vos persécuteurs?

Ces quelques mots éclairèrent Justin; un regard jeté sur la jeune fille acheva de le convaincre. En une seconde il comprit tout, sans rien expliquer; mais il comprit aussi son rôle et se décida sur-le-champ à le jouer.

— Vous ferez, vous direz ce qui vous plaira, répétait Marianne, mademoiselle ne sortira pas.

— Mais il faut que je sorte, monsieur; ce protecteur dont vous parlez, je le trouverai : que je sorte seulement.

— Eh bien, mademoiselle, vous sortirez, mais à une condition : vous vous engagerez, sur l'honneur, à revenir. Écoutez : je maintiendrai Marianne par la force, s'il le faut; je resterai ici avec elle; en ma présence et avec moi, elle ne bougera point. Mais, si vous ne revenez pas, songez-y, nous sommes ici deux malheureux perdus pour vous avoir servie. Vous connaissez votre famille; elle est impitoyable et ne nous ménagera pas. Je ne vous en dis pas davantage, mademoiselle, et je laisse à votre cœur à juger le reste.

Jacqueline était forte, Jacqueline était capable de

beaucoup de choses au-dessus de son âge; mais Jacqueline était bien jeune encore; elle conservait, en dépit de tout, cette générosité de la jeunesse qui, dans les âmes même les moins nobles, existe toujours avant vingt ans, excepté chez les monstres. Elle ne voulut point accepter la perte de ces deux êtres, et, se tournant vers Justin :

— Je reviendrai, dit-elle, je vous en donne ma parole. Seulement, j'y mettrai, à mon tour, une condition.

— Je l'accepte d'avance.

— Si, par une raison quelconque, je ne parviens pas à voir celui que je vais chercher, vous lui ferez parvenir l'avis que j'écrirai à mon retour. Vous aviserez à ce qu'il sache tout, et vous ferez enfin ce que je vous ordonnerai de faire. Soyez tranquille, cela ne vous compromettra pas.

— Je m'y engage, mademoiselle, parce que je saurai me diriger de manière à me préserver des dangers. Mais, vous, aujourd'hui, je vous en supplie, au nom de notre dévouement, faites que tout le monde ignore votre démarche, excepté celui près de qui vous la faites. Une indiscrétion nous perdrait; ni vous ni moi, nous ne pourrions plus agir, songez-y!

— Adieu donc, mes fidèles. Il se peut que, bientôt, votre fortune, à tous les deux, soit mille fois audessus de ce que vous devriez attendre. Dans tous les cas, à une heure je reviendrai.

XIII

On sait la visite qu'elle me fit et son résultat; on sait comment elle sortit de chez moi, et revint tenir sa parole. Elle ne trouva aucun obstacle pour rentrer; quant à la sortie, elle en trouva encore moins, nul ne l'observait, on la croyait bien enfermée. A son retour, Justin et Marianne, restés ensemble, commençaient à s'inquiéter, et firent éclater des transports de joie.

— Il faut que j'écrive, monsieur; procurez-moi les choses nécessaires.

— A l'instant; nous avons la nuit devant nous.

Mais la clef tourna dans la serrure, et, avant qu'ils eussent eu le temps de chercher une ruse, le duc et le commandeur parurent devant eux. Pas un mot ne fut prononcé. Marianne était tombée à genoux; on ne daigna pas faire attention à elle. Le duc saisit sa fille par la main et l'entraîna; le commandeur, tirant un pistolet de sa poche, l'appliqua sur la poitrine de Justin en lui disant à voix basse :

— Suivez-moi, ou vous êtes mort.

Rien n'avait été convenu d'avance; tout s'arrangea naturellement entre ces deux hommes, si sûrs l'un de l'autre; chacun prit le rôle qui lui convenait. Ils ne s'attendaient point à trouver le secrétaire chez

Jacqueline, et les soupçons ne se tournaient pas de ce côté. A dater de ce moment, ils crurent avoir acquis une certitude; ils savaient sur qui faire tomber leur vengeance. Le jeune homme en fut la victime; du moins, tout le fait supposer, car, depuis ce jour, nul n'entendit parler de lui; les recherches furent vaines, et les ordres du roi lui-même ne purent faire retrouver ses traces. Le commandeur était assez barbare pour l'avoir fait disparaître par un coup de poignard, bien que le duc et lui aient toujours assuré qu'ils ne savaient rien de sa destinée.

Quant à mademoiselle..., elle fut ramenée à Paris, dans son appartement, et elle y resta *seule,* tout le temps de sa grossesse, servie par son père et son oncle; on ne se confia plus à aucun des domestiques; l'appartement passa pour être inhabité, et il fut défendu de chercher jamais à en ouvrir la porte. Mademoiselle ... fut censée retournée au couvent. Cet événement ne fit pas de bruit; personne ne connaissait Jacqueline, personne n'avait même intérêt à la chercher. Le subrogé tuteur, assez satisfait de ne point se commettre avec des gens puissants, rendit ses comptes ordinaires, prit les quittances, et tout se termina là.

La malheureuse fille resta trois mois dans ce tombeau anticipé. Je ne sais, en vérité, pourquoi ils ne la tuèrent point. Quand vint le moment de sa couche, on a vu ce qui se passa; mais ce dont on a pu se douter, ce que je n'ai pas dit encore, est plus abomi-

nable que le reste. Ils jetèrent ce malheureux enfant tout en vie dans le brasier, devant sa mère, qu'ils maintenaient de force, et qui finit par succomber à cette impression mortelle, en un pareil moment. Elle s'évanouit. Je ne m'étends pas sur cette horrible scène, je n'en ai pas le courage; peut-être ai-je raconté trop longuement le reste, mais j'en ai été si frappée! Je l'avais écrit en détail, tel que je le tenais de la bouche même de Louis XV, et je l'ai recopié.

Vous jugez quelle horreur saisit le monarque en apprenant le supplice de son malheureux enfant. Il en éprouva une épouvante dont il fut malade. Sa résolution d'en tirer une vengeance publique me fit frissonner. Quel scandale! quelle pâture pour nos ennemis les philosophes, qui, selon leur habitude, ne manqueraient pas de rejeter sur toute la caste le crime de quelques-uns, tandis qu'ils n'accusent pas les autres classes des méfaits que leurs membres commettent! Qu'un duc et pair poignarde sa femme, il faut les écouter :

— Les nobles sont des gueux, des coquins, des monstres, rien de sacré pour eux!

Que dix mille canailles des rues assassinent, volent, coupent leurs pères par morceaux, commettent des horreurs de sauvages, ils ne s'en prennent qu'aux individus, non pas à la masse; vous ne leur verrez pas dire et imprimer que le peuple est un ramassis de brigands, d'empoisonneurs, d'assassins; au con-

traire, ils chanteront ses vertus, sa bonté, sa patience, tous ses mérites. Vous leur direz :

— Mais voilà cent mille bandits pour un !

— C'est un fait isolé, le peuple est admirable.

— En cent années, il ne se trouve qu'un seul duc et pair coupable d'une infamie de ce genre ; alors...

— C'est égal ! tous les nobles sont des gueux, etc...

Même refrain.

Voilà la morale, la justice et la raison de ces messieurs. Moi qui ne suis qu'une pauvre vieille femme, sans autre science que celle du monde et de l'expérience, je dirai ceci, sans crainte d'être démentie par les esprits justes et droits :

Il y a du mauvais partout, dans tous les rangs, à peu près en proportions égales. Cependant la classe élevée, celle qui respecte son nom, ses aïeux, sa position, est, de toutes, la moins coupable : non pas qu'elle vaille mieux que les autres, mais parce qu'elle a plus de freins, parce que les barrières entre elle et le crime sont plus difficiles à franchir. Voilà tout.

Je priai le roi d'attendre au lendemain, avant de prendre une décision positive relativement à M...

— Vous le disiez vous-même hier, sire, un duc et pair ! c'est un grand parti.

— Oui, mais ce pauvre enfant brûlé, cet innocent mort sans baptême, comme un martyr ! Ces hommes méritent le feu, vous dis-je, et ils périront.

Le lendemain, dès neuf heures, le roi était à Versailles ; il fit appeler sur-le-champ le duc..., captif

dans ses appartements; on avait, pendant la nuit, amené le commandeur de la Bastille; ils entrèrent ensemble. Le roi devint pâle comme un linge, en les apercevant. Il les laissa debout à la porte et ne se leva pas pour les recevoir, politesse à laquelle il ne manquait jamais, même envers un simple gentilhomme. Il m'avoua, en me racontant cette scène, qu'il avait eu peine à se contenir, et qu'il lui avait fallu plusieurs minutes pour se remettre.

— Approchez, messieurs, dit-il enfin. Vous savez, sans doute, pour quelle raison vous êtes arrêtés?

— Oui, sire, répondit le commandeur, qui s'avança.

— Ce n'est pas à vous que je m'adresse, monsieur, dit le roi en le repoussant avec un geste d'horreur; votre frère est l'aîné de la famille, il doit répondre.

— Je le sais aussi, répliqua le duc d'une voix grave.

— Vous êtes donc des meurtriers? reprit le roi avec émotion. Un pauvre enfant, une malheureuse jeune fille! Vous n'avez eu ni pitié ni entrailles.

— Sire, permettez-moi de répondre, se hâta de dire le commandeur, car c'est moi qui suis le plus coupable; c'est moi qui ai dicté le crime, c'est moi qui l'ai exécuté: mon frère a suivi mes conseils, tout fait.

— Je ne l'ignore pas, répliqua le roi; des deux, vous êtes le plus féroce, et cela se conçoit, vous n'êtes pas père!

— Ni moi non plus, sire, continua le duc.

— Ni vous non plus?

— Sire (c'est le commandeur qui parle), mon frère a épousé, à l'âge de seize ans, mademoiselle de Châtellerault, noble comme le roi, mais pauvre comme le dernier mendiant du royaume. Il l'a épousée par amour, malgré sa famille, en dépit des espérances magnifiques qui l'attendaient; il l'a prise dans une chaumière et il en a fait une duchesse. Depuis ce moment, sa tendresse, ses soins, ne se sont pas démentis une seule minute; il a tout fait pour elle, après comme avant son union. Elle l'a rendu père de cinq enfants; elle a vu le bonheur qu'il avait à les aimer, à être aimé d'elle; eh bien, sire, un jour, un homme est venu, jeune, beau, séduisant, un papillon de cour; cet homme a séduit cette femme, il lui a tout fait oublier, son mari, ses enfants, la reconnaissance, ses devoirs; il lui a fait donner une fille bâtarde à la maison de mon père, puis il l'a abandonnée avec une lâcheté, une infamie, sans motif, sans précédents. Il a forcé cette malheureuse à publier son déshonneur, à avouer hautement son amour pour lui, sa faute; car elle a perdu la raison en se voyant abandonnée.

— Cela est-il bien vrai?

— Vous êtes trop jeune, sire, pour vous le rappeler; mais la cour et la ville ont retenti de cette histoire tragique. En la même semaine, on a porté deux duchesses de... au cercueil. Ma mère, ma sainte et

noble mère, est morte de honte et de désespoir, ma belle-sœur est morte de regrets. Quant à l'auteur de tant de maux, voici la main qui l'a tué, sire.

Louis XV m'a souvent répété que jamais un pareil visage, avec une expression aussi terriblement sublime, n'avait frappé ses yeux. Il oublia le crime, devant ce bourreau qui se croyait l'instrument de la justice de Dieu.

— Un enfant restait, fruit de cette infamie; cet enfant, innocent sans doute, devint l'objet de notre haine à tous, de la mienne surtout, car c'était une branche parasite sur cet arbre, l'objet de mon culte et de ma vénération; c'était une tache à l'écusson glorieux de nos ancêtres, un fleuron tombé de la couronne ducale. Je n'aime rien, je n'ai jamais rien aimé ici-bas, que mon nom et mon frère, le chef de la famille. Cet enfant fut éloigné de nos regards; je ne l'oubliais point, mais je voulais l'oublier, et ma volonté dominait ma haine...

Le commandeur parlait d'une voix sèche et stridente qui faisait mal à entendre, qui glaçait jusqu'à la moelle des os.

— Cette fille apporta de nouveau le déshonneur dans la maison de mon frère; je me repentis de l'avoir sauvée, et je jurai qu'elle mourrait, elle et le serpenteau qu'elle allait mettre au monde. Fallait-il donc continuer une souche de bâtards?

Louis XV devint très-rouge; il éprouva un violent désir de le faire jeter par les fenêtres.

— Il est vrai, sire, que j'ai brûlé moi-même cet innocent, pour ne pas laisser le moindre indice; il est vrai que j'ai vu avec bonheur souffrir et mourir cette fille de l'adultère, qui nous marquait de boue par sa naissance, et qui nous en eût couverts par sa conduite; il est vrai aussi que je ne m'en repens point; qu'en pareil cas, je le ferais encore. Maintenant, sire, ordonnez de moi selon votre volonté; je me soumets d'avance et j'obéirai.

Le roi resta la tête appuyée sur sa main; le commandeur fit trois pas en arrière et attendit. Sa physionomie, rassurée, reprenait une expression de triomphe, de tranquillité, de contentement même, difficile à expliquer après un pareil crime. Le duc, qui, depuis un instant, paraissait souffrir davantage, fit signe au commandeur de le laisser passer, et arriva près du roi, l'œil morne, pâle, semblable à un condamné à mort.

Il s'agenouilla devant Louis XV, ôta, par un mouvement plein de dignité, les ordres qu'il portait et les posa sur la table, à côté de lui.

— Sire, dit-il d'un ton de voix profondément triste, vous pouvez envoyer à l'échafaud l'homme qui a vengé son honneur; vous pouvez déshonorer ma race, car c'est votre glorieux aïeul Henri IV qui a fait le mien duc et pair, après une victoire; c'est à votre noble maison que moi, et les miens, nous devons tout ce que nous sommes. Ce que vos ancêtres ont fait, Votre Majesté peut le détruire; je ne mur-

mourrai pas, je l'ai mérité, je suis coupable. Seulement, je désire de votre clémence une grâce. Avant de frapper, que le bourreau nous dégrade de noblesse, mon frère et moi; que ce ne soient pas le duc et le commandeur... qui montent sur l'échafaud; que nous soyons rayés de notre arbre généalogique comme indignes; mais que le vieux tronc pousse de nouvelles branches pour le service du roi et du pays. Envoyez mes trois fils à l'armée, sire, comme volontaires; qu'ils se fassent tuer, ou qu'ils reconquièrent leurs noms, leurs biens et leurs titres. Je jure, sur ce qu'il y a de sacré, qu'ils sont innocents, qu'ils ont tout ignoré, et que, moi seul, avec mon frère, ici présent, nous avons tout conçu, tout exécuté. L'enfant de cette fille maudite et de mon secrétaire Justin Leroux...

— Vous vous trompez, monsieur; Justin Leroux n'a jamais été l'amant de votre fille, et vous ne savez pas quel sang vous avez répandu.

Le roi tremblait et rougissait d'émotion; le commandeur le remarqua, sans doute, car il s'écria :

— Fût-ce un sang royal, je ne me repentirais pas! La honte dorée est encore plus criminelle, à mes yeux, que celle du cœur; au moins, celle-ci s'excuse, tandis que l'autre...

— Taisez-vous, monsieur! n'insultez pas votre victime. Qu'est devenu Justin Leroux?

Les deux frères se regardèrent.

— Je l'ignore, sire; je l'ai chassé, et je ne l'ai point revu.

— Cela est-il vrai, monsieur le duc?

— Je n'en ai aucune connaissance, sire; mon frère seul s'est chargé de cet homme.

Louis XV ordonna aux deux frères de passer un instant dans son arrière-cabinet, et demanda à rester seul quelques minutes; il avait à peser ces deux existences, l'honneur de cette race, celui de la noblesse attaquée dans un de ses membres. Il avait un crime épouvantable à venger; son propre fils, la jeune fille qu'il avait séduite et que son amour avait tuée, criaient à son cœur, à sa justice. Jamais il ne se trouva dans un pareil embarras. Il resta plus d'une demi-heure en consultation avec lui-même; puis il appela les accusés.

— Messieurs, dit-il, il faut que justice soit faite, et elle le sera. J'ai disposé de vous; mais je sais à quelles âmes je m'adresse et de quelle trempe sont les hommes de la maison de... Voici un ordre pour le commandant de la Bastille: c'est vous-mêmes que je charge de le lui remettre; vous allez vous y constituer prisonniers, sans gardes, sans parler à qui que ce soit, sans que votre famille le sache, dans votre propre carrosse, de manière à faire, de tout ceci, le moins de bruit possible. Cet ordre sera exécuté dans toute sa rigueur, je le veux, je l'exige; vous le direz au commandant.

— Oui, sire.

— Allez maintenant, et que Dieu vous pardonne! Nous nous voyons, sans doute, pour la dernière fois ici-bas. Le ciel m'est témoin que j'ai fait, pour concilier tout, ce que j'ai cru devoir faire; c'est à lui de me juger et de m'absoudre, si je me trompe, car j'ai agi selon ma conscience. Allez, messieurs.

— Nous ne quitterons pas le roi sans le remercier de la confiance qu'il nous accorde, sans le bénir de ce qu'il nous punit en épargnant la honte à mes enfants, dit le duc. Long et glorieux règne à Votre Majesté! Nous dirons comme les anciens Romains : « César, ceux qui vont mourir te saluent. »

Il y avait dans ces hommes une grandeur sauvage dont le roi resta frappé. Ils sortirent de son cabinet à reculons, le pas ferme, l'œil assuré, la contenance fière, tenant à la main leur arrêt cacheté et se disposant à le porter eux-mêmes, comme si c'était l'investiture d'une nouvelle duché-pairie. Louis XV ne songea même pas à les faire suivre. Il les vit, par sa fenêtre, monter dans leur carrosse; ils levèrent les yeux de son côté, l'aperçurent, firent rebaisser le marchepied et descendirent pour le saluer respectueusement. Ensuite le carrosse partit sans hâte comme sans lenteur; il tourna vers Paris. Quatre heures après, le gouverneur de la Bastille envoyait une estafette prévenir Sa Majesté qu'ils s'étaient constitués prisonniers, et que ses ordres seraient exécutés de point en point.

— Voilà bien les hommes des temps antiques, me

dit le roi en me racontant cela; mélange bizarre de sentiments contraires : fidèles, incorruptibles, jaloux de leur honneur jusqu'à la barbarie, capables des plus hautes vertus comme des plus grands crimes. Tels étaient les chefs des anciennes races, et tels sont rarement leurs successeurs; MM... sont une exception.

Le surlendemain de ce jour, au milieu de la nuit, la petite cour de la Bastille présentait un spectacle inaccoutumé. Elle était tendue en noir jusqu'à la hauteur du premier étage; au milieu, un échafaud dressé, avec un billot également tendu en noir, achevait cette décoration terrible. Au coup d'une heure du matin, une porte s'ouvrit: quatre soldats, portant des torches, parurent; derrière eux marchaient trois présidents à mortier, avec leur robe rouge, précédés d'un massier et d'un greffier en robe noire. Venaient ensuite l'exécuteur, sa hache sur l'épaule, puis deux hommes, le visage couvert d'un crêpe, sans avoir les mains liées, le cou découvert et tenant un crucifix. Deux prêtres les escortaient. Suivaient le commandant de la Bastille et quatre autres soldats, armés aussi de torches. Hors le gouverneur et les trois présidents, nul ne savait le nom, nul n'avait vu le visage de ces hommes. Ils gravirent d'un pas ferme les marches de l'échafaud; leur contenance était calme, ils priaient.

Lorsqu'ils y furent parvenus, le greffier lut ce qui suit:

« Les prisonniers n°s 78 et 130 ayant été déclarés coupables à l'unanimité par la cour assemblée, la cour, ayant pris les ordres du roi, a condamné lesdits numéros, dont les noms restent en blanc, selon la volonté du roi Louis quinzième, notre sire; la cour les condamne à être dégradés de noblesse, leurs insignes arrachés par la main du bourreau, leurs noms rayés de toutes les listes des féaux et honorables vassaux de la couronne, plus à avoir la tête tranchée, en présence desdits juges, dans la cour de la Bastille, par le bourreau de la prévôté de Paris. »

Suivaient les formules d'usage. Lorsque la lecture fut terminée, le greffier descendit les marches et alla se replacer derrière les juges.

— Messieurs, dit le plus grand des condamnés, nous nous reconnaissons coupables; nous reconnaissons que notre mort est juste, au point de vue de la justice humaine, et nous nous confions à celle de Dieu, qui nous voit et qui lit dans nos cœurs. Nous remercions humblement et profondément le roi de sa clémence envers nous, et notre dernier soupir sera pour bénir sa miséricorde. Monsieur l'exécuteur, nous sommes prêts. Une dernière absolution, mon père. Nous nous repentons.

Ils s'agenouillèrent devant les moines, qui étendirent les mains sur eux; en ce moment suprême, le commandeur dit de sa voix stridente :

— Que Dieu nous juge!

Le duc, appelé le premier, s'approcha du billot, se vit arracher ses ordres, ses cordons, sur lesquels le bourreau donna un coup de massue et qu'il foula sous son pied; puis il courba la tête, la hache se leva...

A l'instant où le commandeur criait :

— Adieu, mon frère; nous allons nous revoir!

Une autre voix, plus forte, plus puissante, couvrit la sienne :

— Le roi fait grâce au n° 78; qu'il se repente!

Le duc ne se relevait pas; il restait comme foudroyé.

— Que le roi soit béni! murmura le commandeur en s'approchant du billot pour soutenir son frère. Mon frère, priez Dieu pour moi, car je ne puis avoir ma grâce; je ne suis point l'aîné, ajouta-t-il.

Le duc était incapable de l'entendre, deux soldats l'emportèrent; le commandeur le suivit des yeux tant qu'il put l'apercevoir. Une fois la porte refermée, sa main se porta à ses yeux comme pour essuyer une larme.

— Adieu, mon frère! Que la volonté du roi se fasse!

Il posa sa tête sur le billot, après avoir été, comme son frère, dégradé de noblesse et dépouillé de ses ordres. La hache se leva, traça en l'air un sillon de feu, et retomba sans avoir abattu la tête du patient, qui se croyait lancé dans l'éternité.

La même voix reprit :

— Que le n° 130 soit ramené dans son cachot, où il subira sa peine à perpétuité.

— Ah ! j'eusse préféré la mort, répliqua-t-il en se relevant, et sans la moindre marque d'émotion; mais, encore une fois, que la volonté du roi se fasse !

Quelques jours après, le couvent de la Trappe reçut un frère dont le noviciat fut supprimé, et qui prononça sur-le-champ des vœux éternels. L'abbé apprit seul, par un courrier, ses noms et les raisons de sa retraite.

Le marquis de... succéda aux titres et charges de son père, mort subitement et enterré en pompe dans l'église de Saint-Sulpice, sa paroisse. Le commandeur eut une telle douleur de cette perte, qu'on ne le revit plus en France, et qu'il se confina, dit sa famille, dans une commanderie éloignée de son ordre, pour pleurer sans distraction.

Mademoiselle... languit quelques semaines aux Ursulines, et mourut dans les sentiments les plus dévots et les plus repentants. On lui cacha le sort de son père et de son oncle. Le roi ne la revit plus ; mais il m'y envoya chaque jour.

Tout ceci est un secret d'État, dont j'ai eu seule connaissance et que je ne révélerais pas, si la monarchie existait encore. Mais je suis dégagée de ma promesse, et j'ai trouvé ces événements si extraordinaires, que je n'ai pu m'empêcher de les raconter. Louis XV, ce me semble, agit, en cette circonstance, avec sagesse et justice ; les coupables furent punis et

l'honneur d'une famille fut sauf; les innocents ne souffrirent pas pour les crimes des autres.

J'ai encore le cœur tout froissé en songeant à ces horreurs, hélas! Combien, à présent, d'entre nous expient de leur tête les abus du passé! Cela préservera-t-il l'avenir? Sans doute, rien n'est parfait, et les nouvelles institutions joindront certainement de nouveaux vices à ceux qu'elles ont vainement essayé de détruire.

XIV

Je n'écris plus de Venise; nous en voilà chassés. Les Français s'emparent de l'Italie, et leur premier soin est de nous mettre à la porte. Grand bien leur fasse! Me voilà à Hambourg. Pourquoi à Hambourg? Je n'en sais rien, en vérité, ou, plutôt, c'est parce que je n'ai pas de volonté dans cette chienne d'émigration, et que je me laisse aller à tous les vents. Je suis tellement en colère de me trouver, à mon âge, sur les chemins, que je ne sais à qui m'en prendre. Lorsqu'on ploie bagage, je dis à Millet :

— Mamzelle, voyez où vont les autres, et partons!

— Madame la comtesse, répond-elle, ils vont à Hambourg. On y est parfait pour les émigrés, assure-t-on; ils y sont admirablement bien reçus, et on y vit à très-bon marché.

— Mamzelle Millet, je vais y aller, à votre Hambourg; mais je vous avertis d'une chose, c'est que je n'en bouge pas. Si c'est laid, si je m'y ennuie, tant pis pour moi, cela m'apprendra à avoir quitté la France, comme une sotte. Je vous dirai encore que, si on vient m'en chasser, je ne m'en irai pas; que, si les honnêtes jacobins et cet excellent M. de Robespierre veulent prendre ma vieille tête, ils en sont les maîtres. Ils seront plus attrapés que moi, quand ils la verront face à face.

Je crois, Dieu me pardonne, et grâce à lui, que cet horrible Robespierre est mort! Mais il laisse sa queue.

Enfin, tant y a que je suis à Hambourg, où l'on ne voit que des croque-morts portant des cercueils d'acajou, une orange dans une main et un mouchoir de l'autre, sous prétexte d'enterrement. J'ai rencontré, en fait de gens agréables, cet horrible duc d'Aiguillon et cet effroyable Lameth. Il se promenaient ensemble et seuls. Personne ne leur parle; on fait justice de leur apostasie, de leur trahison, et ils le sentent bien, car ils disaient à mon hôte, qui les aperçoit quelquefois chez je ne sais quel chanteur, qu'ils sont réduits à aller seuls.

— Nous n'abordons jamais personne les premiers; mais nous sommes vivement reconnaissants, quand on nous accoste.

Je le crois bien! On dit qu'ils se repentent. Il est temps de se repentir, quand ils nous ont tous réduits

à la misère avec leurs belles idées. Je vois toujours ce duc d'Aiguillon en poissarde, avec Égalité, au 6 octobre, à Versailles, et je ne puis taire ce mot de l'abbé Maury, lorsqu'il osa lui adresser la parole dans le jardin des Tuileries :

— Passe ton chemin, s..... !

Quand on pense que c'est là le duc d'Agénois de madame de Châteauroux, le seul homme qu'elle ait aimé ! Il est joli, à présent ! Il ressemble à une vieille coureuse.

Nous avons aussi la duchesse de Fleury, comme en Italie, encore pour quelques instants ; elle va rentrer, assure-t-on. Elle est, ma foi ! jolie, et je l'ai vue faire les beaux jours de Versailles. Elle a fait parler d'elle tous ceux qui ne savent point se taire, par envie d'un joli visage ou d'une jolie taille et d'un esprit distingué. La personne qui a le mieux critiqué cette pauvre duchesse est Horace Walpole. Nous soupions ensemble chez madame la duchesse de Chartres, où j'allais par estime de son caractère et par égard pour M. le duc de Penthièvre, quand son affreux mari n'y était pas. Tout le monde s'occupait de ses saillies. M. Walpole se retourna vers moi et me dit assez haut pour être entendu :

— Elle est fort drôle ici ; mais que fait-on de cela à la maison?

Horace Walpole me conduit à madame du Deffant et aussi à une visite que j'ai reçue hier, à laquelle je ne m'attendais guère, et qui a remué bien des sou-

venirs. On m'a annoncé, après mon déjeuner, en grande pompe, et mamzelle Millet encore :

— Madame la comtesse de Genlis !

J'ai fait un saut de colère et j'aurais volontiers battu la sotte fille. Je n'aime point à être impertinente ; mais l'ancienne amie d'Égalité, qui a élevé ses enfants, qui a été le gouverneur de M. le duc de Chartres et de Mademoiselle, et à qui nous devons les beaux principes qu'ils déploient, madame de Genlis entra avec beaucoup de mesure. C'est une femme d'esprit, je n'ai jamais songé à le nier ; elle s'aperçut de mon impression et ne fit pas la fière.

— Madame la comtesse, me dit-elle, je suis émigrée, malheureuse, repoussée de ceux qui ne savent point me juger ; mais vous, vous êtes bonne, vous connaissez la vie et le cœur humain, est-ce que vous me repousserez aussi?

Cela me mit à mon aise.

— Madame la comtesse, répondis-je, je ne puis vous cacher que je ne vous aime point, et cela m'est bien permis. Grâce à vos inventions philosophiques, nous voilà ruinés, errants comme une compagnie de bohêmes, ce qui est bien convenable pour la première noblesse de l'Europe ! sans compter nos fortunes perdues, sans compter le crime horrible de la mort du roi et celle de nos amis. Vous voyez que je suis franche ; à mon âge, on a ce privilége.

— Je ne l'ignore pas, répliqua-t-elle en souriant, que vous êtes franche ; voilà pourquoi je suis venue.

— Eh bien, tout cela est vrai; mais je ne vous mettrai point à la porte, parce que vous causez à merveille, et que nous parlerons de l'ancien temps. On me blâmera, j'en suis sûre; cela m'est égal, et il suffit que l'on vous accable pour que je vous soutienne, en vous disant tout bas que vous avez grandement mérité ce qui vous arrive.

Elle voulut ergoter là-dessus, selon son habitude.

— Non, lui dis-je, causons! Que faites-vous? Qui avez-vous rencontré?

— Bien des gens qui m'ont tourné le dos, mais par hasard, hier, la baronne de Crussol, qui vient ici pour les affaires de *sa maison*. Vous savez qu'elle s'est faite marchande de modes à Londres, et qu'elle y gagne beaucoup d'argent?

— Elle a, ma foi, noblement agi, et, si j'étais jeune, je l'imiterais. Qu'est-ce que je pourrais vendre à quatre-vingt-neuf ans?

— Votre esprit, vos mémoires; on se les arracherait : vous avez vu tant de choses!

— Oui; mais je ne sais plus les dire. Je deviens triste de ce qui se passe. J'étais si gaie!

— Ah! oui, bien gaie. Vous souvenez-vous de ce jour où nous étions ensemble au Palais-Royal et où Scipion fut si drôle?

Scipion était un petit nègre appartenant à madame la duchesse de Chartres, et que l'on gâtait fort. Madame du Barry avait donné la mode des nègres, avec son affreux Zamore. On prétend qu'il l'a vendue lors-

que cette pauvre femme a eu la sottise de rentrer en France pour y chercher ses diamants. Cela ne m'étonne pas de cette espèce. Louis XV disait qu'il n'existait pas un être plus malfaisant. A propos de madame du Barry, j'ai appris qu'elle avait été fort bien, depuis la Révolution, pour la cause du roi. Elle était allée reprendre ses pierreries, afin de les donner pour sauver la reine.

— Tout ce que j'ai vient de leur aïeul, disait-elle; mon devoir est de le sacrifier pour eux.

Madame de Pompadour n'en aurait ni tant dit, ni tant fait.

Cette pauvre madame du Barry est bien mal morte. C'est la seule de toutes les victimes de la Terreur qui ait manqué de courage; mais aussi elle n'était point faite pour cet honneur-là.

Revenons à Scipion (je cours toujours en tous sens). Madame la princesse de Conti entre au Palais-Royal, on fait la révérence, tout cela très-gravement, car cette princesse était la personne la plus cérémonieuse, la plus sérieuse, la plus ennuyeuse de la cour. On se mit en cercle, et, ainsi que cela arrivait toujours en pareil cas, on commença par se taire. Au milieu de ce silence, Scipion, qui ne cessait de regarder la princesse, courut à elle et lui demanda avec un imperturbable sang-froid :

— Madame, pourquoi avez-vous un si grand nez?

Vous jugez de l'effet.

— Qu'on l'emmène! s'écria sa maîtresse; c'est un mal appris.

— Non, non, criait-il en se débattant; je veux savoir cela; jamais je n'ai vu un si grand nez.

Je vous avoue que nous en fûmes à nous déconcerter; madame la princesse de Conti n'en dérangea pas un pli de sa robe.

Nous riions encore à Hambourg, madame de Genlis et moi; l'esprit de parti était oublié, les souvenirs et la conversation dominaient tout. Nous vînmes de madame de Chartres à bien d'autres, à madame du Deffant d'abord. Nous nous étions souvent rencontrées chez elle.

— Madame, disais-je, voilà ce que je regretterai toute ma vie, ce sont les cercles et les soupers de ce temps-là; on ne les reverra plus, ils sont finis. Nous reviendrions à Versailles, avec nos priviléges et notre argent, qu'ils n'y reparaîtraient point. L'esprit, cet esprit-là, est parti. On est occupé de trop de choses, on est trop savant aujourd'hui. On ne pourrait point bannir les soucis et les réalités. Nous tournons au marchand de chandelle, qui fait, le soir, le compte de sa journée. Au lieu qu'alors!... cette chère madame du Deffant avait bien de l'esprit, elle, de l'esprit léger, de la coquetterie à quatre-vingts ans, et aveugle. J'ai toujours cru qu'elle avait une passion, mais je dis une passion dans toute la force du mot, pour ce pauvre M. Walpole, qui en avait une peur *exterminante*. Vous souvenez-vous de cette soirée où elle lui

fit une scène de jalousie, devant tout le monde, à tel point qu'il ne savait plus où se mettre, et qu'il allait nous dire à chacune : « Mais, madame, je ne sais ce qu'elle a; je ne suis point son amant, je vous l'assure. » Est-ce que nous en doutions? Elle était là dans son tonneau, comme Diogène ou une ravaudeuse; elle entendait si bien et elle répondait si juste! Vous vous rappelez comment elle parodia les vers de Lemière?

— Certes!

— Lemière disait :

Œil, bouche, port, teint, taille, en elle tout ravit!

et madame du Deffant en fit :

En toi tout est touchant, tout attendrit, tout touche,
Sein, bras, front, teint, port, taille, œil, oreilles et bouche!

et tous les autres jolis mots dont on remplirait des volumes! Au total, elle était bonne et valait bien mieux que sa réputation. Point philosophe, malgré son entourage, je la préférais mille fois à madame d'Épinay, et même à madame d'Houdetot, avec leurs amours philosophiques, et les Rousseau, les Grimm, les Diderot, les d'Alembert, et le reste. Tout cela ne m'amusait point, c'était prétentieux; de ces philosophes, je n'ai jamais pu supporter que Voltaire. Ma conviction est qu'il se moquait des autres, et qu'il ne croyait pas un mot de ce qu'il disait. Mais ce Rousseau, la vilaine bête!

— Madame !

— Je sais que vous l'aimiez. Avez-vous le courage de l'aimer encore, après avoir lu ses *Confessions* et son *Contrat social*, père des Droits de l'homme ? Cet être-là n'était ni fils, ni frère, ni père, ni ami, ni amant ; il n'aimait rien, il ne s'aimait même pas. Monstre d'ingratitude, il vantait sans cesse la nature, et il n'en avait que les mauvais instincts. Ne m'en parlez plus. Retournons plutôt dans notre charmant cercle. Quelle société ! La maréchale de Mirepoix, malgré son amour pour le jeu et sa bassesse à l'endroit des maîtresses du roi, et toute cette famille de Beauveau, si agréable, si charmante ! Vous n'étiez pas à son bal, en 1767, où il y avait vingt-quatre danseurs et vingt-quatre danseuses, les plus jolies du monde, divisés en quatre bandes, les Chinois, les Indiens, les matelots et les vestales. M. le duc de Chartres et madame d'Egmont étaient à la tête de la première. Comme c'était délicieux ! Cette pauvre madame de Stainville, qui devait figurer avec le prince d'Hénin, y manqua bien tristement. Son mari ne s'était-il pas mis en tête qu'elle aimait le prince ! ce prince d'Hénin, ce *nain des princes*, ennuyeux par-devant notaire et MM. les quarante. Tant y a qu'il la fit enlever, à un souper chez madame de Valentinois, et conduire à Nancy.

— Hélas ! dit madame de Genlis, sa pauvre fille, la princesse de Monaco, cette personne accomplie, été guillotinée.

— Encore la suite de vos belles œuvres, messieurs les réformateurs. Et madame de Saint-Maigoin, qui partageait avec madame d'Egmont le prix de la beauté! et tant d'autres! où sont-elles! Madame de de la Vaillière, pour qui madame d'Houdetot, en la voyant encore si belle à cinquante ans, fit ce charmant impromptu :

La nature, prudente et sage,
Force le Temps à respecter
Les charmes de ce beau visage,
Qu'elle n'aurait pu répéter.

— Ah! oui, dit la comtesse, madame d'Houdetot fit cet impromptu à une représentation que vous devez vous rappeler, donnée au bénéfice de Molé, qui relevait de maladie. Le baron d'Esclapon prêta sa salle, au faubourg Saint-Germain. Mademoiselle Clairon joua *Zelmire*, de M. du Belloy. Tout Paris y était, et Molé eut mille louis. C'est là aussi que la jolie Antier, la danseuse, dit ce mot qui la mit si fort à la mode parmi les jeunes seigneurs :

» — Si votre amant vous quittait, que feriez-vous?

» — J'en prendrais un autre, répondit-elle avec le plus grand sang-froid.

» Et ces autres spectacles, chez madame de Villeroy, où l'on voyait la maréchale d'Aubeterre, madame Duplessis-Châtillon, petite-fille du grand Pomponne, madame de Forcalquier, la présidente Hénault, la princesse d'Hénin, la vicomtesse de Narbonne, madame de Chabrillant, madame de Poix, la duchesse

d'Anville, ce pauvre Fenouillot, que nous appelions *Fouille-au-Pot*, avec son *Honnête Criminel*, et M. de Boufflers, dont le prince de Ligne était le Gilles : il passait sa vie à le singer ; M. de Sault, Ponteveyle, le chevalier de Montbarrey, tant d'autres, tant d'autres !

— Vous avez vu mademoiselle Clairon chez madame du Deffant ?

— Sans doute, là et ailleurs, au temps où l'on en était engoué. Je l'ai vue traverser Paris sur les genoux de madame de Sauvigny, lors de la mode de ces extravagants carrosses où l'on ne tenait qu'un. Elle la conduisait ainsi au Châtelet, fière comme une femme de robe qui fait une bêtise, ou comme une cane qui trouve un couteau. Elle avait des airs bien illustres, mademoiselle Clairon, et ce pauvre margrave de Bareuth doit une belle chandelle à lady Craven, pour l'en avoir débarrassé. Il me semble que je suis encore à ce temps-là !

— Hélas ! j'y voudrais bien être aussi !

— Vous referiez-vous *gouverneur*, madame la comtesse ?

Elle soupira sans me répondre.

— Vous avez entendu Chassé ?

— Oui, avant et après les parchemins, et même mademoiselle Arnould. Je n'ai jamais compris qu'on la trouvât belle, à moins qu'on ne la prît pour un esprit ; mais elle eût taxé cela de mauvaises manières. Je me souviens de l'avoir, un jour, rencontrée, étant avec la vieille maréchale de Villars, au pavillon de Croix-

Fontaine, chez ce pauvre Bouret, qui venait de le faire bâtir pour offrir une pêche à Louis XV, d'où il prit le nom de Pavillon du Roi. La maréchale était, vous le savez, belle et imposante autant qu'il est possible de l'être. On dit à mademoiselle Arnould, qui visitait, comme nous, ce lieu enchanté, que c'était la veuve du grand maréchal de Villars.

» — Oh! dit-elle, celle qui a donné de si singuliers fruits à ses couronnes de laurier? Cela se comprend, elle devait être aussi belle que la Victoire, et le maréchal n'était plus jeune quand il les connut toutes les deux.

» La maréchale sut ce sot propos; elle n'en fit que rire.

» — Il m'importe peu, répondit-elle en frappant sur sa tabatière, que ces gens-là sachent combien feu M. de Villars était jaloux.

Madame de Genlis m'a encore rappelé une scène à laquelle nous assistions l'une et l'autre : c'était à un dîner chez le chevalier de Courtin. Celui-ci, parent et ami du comte d'Hérouville, mari de la Lolotte de Voltaire, l'invita *seul* à un dîner où il y avait nombre de femmes enchantées de faire les bégueules, pourvu que cela ne leur coûtât pas un plaisir. Lolotte arrive, les voilà en révolution. Bien qu'elle eût trente-six ans, elle était très-belle, et d'un esprit aussi distingué que ses manières. On la reçut grossièrement, excepté le maître du logis et tous les hommes, bien entendu;

excepté moi aussi, qui me plaçai à côté d'elle et qui affectai d'être fort aimable.

Pendant le dîner, elles la lardèrent de mauvais regards, de plaisanteries, de mots assassins, ni plus ni moins qu'une perdrix. Son mari était au supplice; mais, quant à elle, elle n'eut l'air de se douter de rien, elle fut parfaite de grâce et de tenue. Elle avait l'esprit aussi libre que dans sa chambre. Après le dîner, la marquise de Genlis, qui faisait les honneurs, lui offrit, comme aux autres dames, un sac et un éventail, et l'embrassa. Nos mijaurées haussèrent les épaules, ce qui me parut d'une inconvenance rare.

Je m'approchai d'elle.

— Madame, lui dis-je, si je n'étais pas si vieille, je vous demanderais à imiter madame la marquise; mais un vieux visage comme le mien ne doit jamais s'approcher des jeunes; je ne l'ai jamais tant regretté.

En sortant de ce dîner, j'allai faire ma cour à la reine, qui n'était plus jeune non plus, hélas! Madame de Genlis me contait l'impression qu'elle en a reçue lorsqu'elle lui fut présentée, et cette impression était parfaitement juste alors.

Elle portait, sur la fin de ses jours (car elle fut malade dix-huit mois), un bonnet de nuit garni de dentelles, avec de magnifiques girandoles de diamant qu'on ne mettait qu'en grande parure. Ceci était du goût polonais. Elle ne put jamais apprendre à s'habiller, ses dames d'atours y perdaient leur latin. Elle mourut, cela est sûr, de chagrin d'avoir perdu M. le

dauphin. Elle avait conservé son sourire et ne s'en faisait faute quand on la voyait, afin de cacher sa souffrance. Dans ces derniers temps, sa grâce et le doux son de sa voix allaient au cœur. Le roi disait qu'elle y mettait de la coquetterie, pour se faire regretter davantage

— Et, ajoutait-il, il n'en est pas besoin.

Sa piété, sa bonté, sa charité, se reflétaient sur son visage. Il était impossible de la voir sans désirer la revoir encore. La maréchale de Luxembourg, qu'elle soutint contre tout le monde lorsqu'elle était madame de Boufflers et qu'elle courait les ruelles, fut la dernière personne qu'elle reçut, moi exceptée. Je l'ai bien pleurée, cette bonne reine!

XV

Madame de Genlis est revenue ce matin, et nous avons encore reparlé du passé. Je veux écrire tout cela, pour me le rappeler, non que je l'oublie, ce temps-là ne peut s'effacer de ma mémoire, mais parce que ces souvenirs me plaisent. Je pourrais intituler ce chapitre *une Journée de l'Ile-Adam;* nous sommes restées toute la matinée à causer de cet aimable prince de Conti et de ce beau château. Ah! la délicieuse vie qu'on y menait, et combien je la regrette, à présent surtout!

M. le prince de Conti fut grand prieur du Temple après le chevalier d'Orléans. Il avait une passion sérieuse et partagée pour madame de Boufflers, que l'on appelait, à cause de cela, *l'idole du Temple.* Il avait infiniment d'esprit, il s'exprimait bien, en public et en particulier. Il protégeait et aimait les arts et les sciences, son salon était peuplé d'artistes ; il les accueillait avec une bonté et une distinction qui les mettaient à leur aise. Beau, admirablement prince surtout, les femmes se jetaient à sa tête ; il n'avait qu'à tendre la main pour les prendre, et, malgré cela, il ne fut jamais fat. Sa magnificence était passée en proverbe; il envoyait superbement l'argent par les fenêtres, mais pour s'en faire honneur.

Le prince donnait à souper, au Temple, tous les lundis; il y avait tant de monde, qu'on ne pouvait s'y retourner. C'était même embarrassant et imposant pour les jeunes femmes. Il s'y trouvait au moins cent cinquante personnes, et, pour arriver jusqu'au prince, on traversait de grandes pièces, et l'on coudoyait tous les hommes connus de la cour et de la ville. Dieu sait comme on y passait sous le feu des propos et des quolibets! Les femmes seules étaient assises en cercle, avant le souper. On causait avec un agrément infini, et la grâce du prince était parfaite ; chez lui chacun se croyait chez soi. Il savait les goûts, les habitudes de tous; il savait les liaisons, la parenté, n'oubliait rien et plaçait à propos le mot qui devait plaire. On a dit de lui qu'il était le dernier des prin-

ces, comme Brutus était le dernier des Romains. Le nombre de ses bonnes fortunes ne peut se compter: il ne trouvait point de cruelles; il est vrai que, de son aveu même, il n'essayait jamais qu'après avoir acquis la certitude de réussir. Je l'aurais, je crois, aimé, si j'eusse été jeune en même temps que lui. Et encore il est bien possible que cela ne soit point, j'ai été aimée par des gens qui le valaient de toutes manières; les ai-je su aimer, moi? Non. Éméric avait raison, je ne suis pas née pour l'amour.

Ce voyage de l'Ile-Adam, dont nous venons de parler avec madame de Genlis, est un de mes plus frais souvenirs. C'était à l'époque du parfilage, cette folie ridicule et ruineuse. Je suppose qu'on ne nous croira pas dans l'avenir, quand nous raconterons cela. On demandait aux hommes de sa connaissance les vieilles épaulettes, les vieux nœuds d'épée, les vieux galons d'or, au grand désespoir des valets de chambre, qui perdaient leurs profits. On parfilait tout cela et on le vendait, à beaux deniers comptants, pour acheter des fantaisies et des fanfreluches. Un homme apportait parfaitement en cadeaux d'étrennes ou de fêtes, des bobines d'or, des petits meubles couverts d'or, que de même on parfilait et on vendait. Une habile parfileuse pouvait gagner ainsi, et facilement, cent louis dans l'année. J'ai vu la maréchale de Mirepoix donner à sa nièce pour mille livres de franges.

— Ma chère maréchale, ces dames ne feraient-elles pas mieux de dire tranquillement à ces messieurs :

« Faites-moi cadeau, s'il vous plaît, d'une bourse de cent louis. » Cela serait plus honnête et plus digne, ne le trouvez-vous pas?

— Oui; mais ce serait beaucoup moins fou, et, par conséquent, cela ne les amuserait point.

Ce jour-là, avant le dîner, à l'Ile-Adam, je ne sais laquelle de ces dames s'avisa de s'écrier, en montrant un nouveau venu :

— Dieu! que l'habit de ce jeune homme serait excellent à parfiler!

Et les voilà toutes, les ciseaux à la main, coupant galons et broderies, dépouillant ce pauvre monsieur, un voisin du prince, dont j'ai oublié le nom, et qu'elles n'avaient jamais vu de leur vie. Il faisait une assez vilaine grimace. M. le prince de Conti n'était pas présent; mais, lorsqu'il apprit cela, il en fut très-mécontent, car ce gentilhomme n'était pas riche. Il se hâta de lui faire broder un autre habit, plus magnifique que le premier, avec un billet plein de grâce, comme tout ce qu'il faisait.

« Monsieur, lui disait-il à peu près, mon alon est une caverne, et je suis le chef des voleurs. Mais, lorsque, à mon insu, on vole mes amis, je force mes larrons à rendre gorge, et c'est ce qu'ils ont fait. Je vous renvoie donc l'habit dérobé par ces fées maladroites, et je vous prie, monsieur, de venir dîner demain dans mon antre, pour me prouver que vous ne m'en voulez pas d'avoir été pris pour un Philistin par les enfants d'Israël. »

On ne réparait pas partout ainsi les sottises des femmes; aussi les hommes étaient-ils furieux. A leur place, j'aurais refusé cet impôt, et ces dames auraient dû y renoncer, bon gré, mal gré. De mon temps, on eût laissé ces saletés-là à mesdemoiselles du théâtre ou des ruelles, et l'on se serait crue déshonorée en acceptant d'un homme même une bagatelle, à moins qu'il ne fût... Il est vrai qu'on en avait beaucoup.

Le voyage à l'Ile-Adam avait été arrangé avec plusieurs personnes, les unes bien, les autres mal. Nous avions madame d'Egmont, la fille de ce vieux drôle de Richelieu. Je lui donne cette épithète, parce qu'il me tombe, en ce moment, sous la main, le mémoire de son procès avec cette madame de Saint-Vincent, qui l'a traîné dans la boue pour quelques pièces d'or. C'est une singulière manière de finir la vie, quand on a été le vainqueur de Mahon et l'amant de tout le monde! Enfin, passons à sa fille.

C'était une charmante créature; seulement, elle n'était pas née elle-même, et elle voulait être autre chose; pour m'expliquer plus clairement, elle était née affectée. Comme elle était riche, jolie, spirituelle, honnête femme et grande dame, l'envie fut trop heureuse de lui trouver ce défaut à ronger, avec la coquetterie, et elle ne s'en priva point. Pendant les deux mois que nous passâmes ensemble à l'Ile-Adam, elle fut le point de mire de celles qui ne la valaient pas. Je me mis à la défendre: elle me plai-

sait, cette jolie femme, et puis elle avait l'air malheureux; son mari était un butor.

Madame de Puysieux, qui accompagnait madame de Genlis, sa nièce, avait été une des belles femmes de ma jeunesse; nous étions du même âge. Le roi l'aimait assez. Il la remarqua tout jeune à son sacre, et le lui dit un jour, bien des années après.

— Ah! sire, lui répondit-elle, c'était vous qu'il fallait voir. Vous étiez beau alors, beau comme l'espérance!

Le mot fit fortune et se répéta. J'avoue que je n'y ai jamais trouvé rien de remarquable. Il y a de ces phrases bien tournées et vides, qu'on admire sans les disséquer, parce que les autres les admirent; au fond, il n'y a pas grand'chose. C'est un joli compliment, et voilà tout. Madame de Puysieux allait souvent à la cour, cependant elle n'était pas au nombre de ce que l'on appelait les *amies du roi*. Il y avait : moi, d'abord, hors ligne de toutes les autres; ma faveur ne ressemblait à aucune; puis mesdames de Mirepoix, de Choiseul, de Gramont, de Beauveau, de Châteaurenault. Ceci valut un assez joli quiproquo du duc d'York, qui était à Paris en 1767. Nous nous trouvions toutes ensemble, un soir, à un cercle, et le roi au milieu de nous. Nous n'étions point jeunes, et ce sérail ne le compromettait guère.

— Voilà le roi avec ses amies, dit quelqu'un.

Le duc d'York comprit que nous étions ses maîtresses et en fit des éclats de rire assez peu conve-

nables et des plaisanteries déplacées. Le roi le sut.

— Je souhaite au duc d'York de pareilles femmes lorsqu'elles sont jeunes, et même lorsqu'elles ne le sont plus, répondit le roi. On trouve bien des maîtresses, mais des amies véritables, dans notre métier de roi, c'est plus rare; aussi je les garderai, ne lui en déplaise.

Madame de Montesson vint quelques jours minauder et poser son petit doigt en l'air, sa bouche en cœur et ses yeux de soleil d'artifice. Elle était appétissante comme une bouchère; elle avait de l'esprit, mais un esprit carré, compassé, divisé par compartiments, avec un tiroir pour chaque circonstance et un morceau de papier dedans où les bons mots, les réponses, les anecdotes étaient écrits d'avance. Elle me déplaisait à la mort, et n'avait point la mine d'une princesse, en dépit de ses grands airs. J'allais pourtant quelquefois à Sainte-Assise; le roi y tenait. Il aimait son cousin d'Orléans parce qu'il était bonhomme et parfaitement facile à vivre. Leur liaison (j'entends celle de M. le duc d'Orléans et de madame de Montesson) se forma singulièrement. Un jour, ils étaient à la chasse ensemble, elle allait tout de travers (la chasse, au moins); ils descendirent de cheval pendant qu'on cherchait à rallier les chiens. Il faisait une chaleur de serre; le prince, très-gras, étouffait; madame de Montesson l'engageait à ôter son col, à ouvrir sa veste, à se mettre à son aise enfin, ce qu'il fit avec bonheur. La marquise en fut si

charmée, le trouva si drôle ainsi, qu'elle partit d'un grand éclat de rire en l'appelant :

— Gros père !

— Ah ! qu'elle est gentille ! répondit-il.

A dater de ce moment, il en devint éperdumen amoureux.

— Voyez un peu à quoi tient l'amour? disait M. le prince de Conti ; s'il eût été maigre, le duc d'Orléans ne serait pas aujourd'hui M. de Montesson.

Cette pauvre madame de Montesson était ignorante comme une carpe. Elle disait, un jour, que M. de Saint-Priest, ambassadeur à Constantinople, avait une charmante maison de campagne sur les bords de la mer Baltique ; et, comme on lui demandait si elle ne se trompait point, ajoutant qu'il allait sans doute rarement à cette résidence, si loin de son poste diplomatique :

— Si loin ! reprit-elle ; il y couche chaque nuit et revient à Constantinople faire son courrier dans la matinée.

Elle venait à l'Ile-Adam afin de s'y établir en duchesse d'Orléans ; mais, malgré les instances de son oncle, jamais M. le prince de Conti ne voulut entendre à rien de semblable. Il la traitait fort légèrement, se moquait d'elle tout haut, avec madame de Boufflers, dont l'esprit était un hérisson faisant sa boule ; des piquants partout.

M. le prince de Conti nous garda, je vous l'ai dit, deux mois ; ce temps coula comme un éclair. Nous

fîmes plusieurs voyages à Paris dans l'intervalle, dont l'un, entre autres, pour assister à une comédie de société qui se jouait au Temple, et où chacun remplissait un rôle; je n'en voulus point.

Cela me rappela les spectacles du temps de madame de Pompadour, où nous allions toutes masquées; où *elles* allaient, car, moi, je n'y fus qu'une fois pour en avoir le cœur net et dire que je l'avais vu. C'était dans une petite salle, au Marais. On ne l'éclairait point, et Dieu sait pourquoi! ou plutôt le diable. Le jour que j'y allai, on représentait une parade de je ne sais qui. C'était fort drôle, libre sans doute, mais pas plus libre que Molière, que nous écoutons tous les soirs. Le mot le plus fort était celui-ci; on en jugera :

Un des personnages disait à Cassandre : « Tu seras c..., c... par-devant notaire, c... à répétition. »

M. le prince de Condé jouait Cassandre; mademoiselle Gaussin, madame de Pompadour, mademoiselle Marquise, la maîtresse de M. le duc d'Orléans, qui fut mère des abbés de Saint-Phar et de Saint-Albin, y avaient aussi des rôles; vous voyez que c'était un drôle d'amalgame. Le plus remarquable était que les spectatrices, uniformément vêtues d'une manière de domino, portaient le masque, par une sorte de pudeur, à cause des pièces que l'on y représentait. De là beaucoup de ces tableaux de Watteau, où tous les personnages sont masqués.

Madame de Genlis m'a remis dans les souvenirs de

société; je ne sais pas ce qui me vient à la tête aujourd'hui, je me rappelle jusqu'au suisse du Louvre qui n'avait pas d'autre château que d'être un jour bonnetier du roi. Il eût donné sa hallebarde, son habit bleu et tout ce qu'il possédait au monde pour une boutique rue Saint-Denis, sur laquelle il eût pu faire peindre :

BUCHARD, BONNETIER DU ROI!

Louis XV se divertissait à le lui promettre, et il réalisa son désir sous le règne glorieux de madame du Barry, qu'il appelait la grande prostituée, et qu'il ne voulut jamais recevoir avec les honneurs. Nous en avons bien ri.

XVI

Pourquoi me vient-il en tête de parler aujourd'hui du maréchal de Saxe, de la visite que je lui fis à Chambord, et de sa mort, arrivée peu de tems après, c'est-à-dire peu de temps après une autre et dernière visite?

Malgré *mes rigueurs*, nous étions restés bons amis. Il m'écrivait sans cesse de l'aller voir à ce beau château, que le roi lui avait donné et où il menait une vie si enragée et si princière, qu'il en mourut dix ans plus tôt peut-être. Je refusais ou plutôt je retardais; j'aurais fini par ne m'y point montrer du tout, si le roi ne m'eût dit, un soir :

— Comtesse, le maréchal de Saxe donne une fête à mademoiselle de Sens; il y faut aller, vous me raconterez les folies de ma cousine.

— Mais, sire, je ne suis point conviée.

— Vous savez bien que vous l'êtes toujours. D'ailleurs, je vous y envoie. Je veux savoir si je puis visiter ce *pauvre* maréchal sans le trop incommoder. Il demande que j'aille, l'année prochaine, le *surprendre* là-bas, et compte, dit-on, dépenser trois millions dans cette circonstance.

— Il le peut, il est fort riche.

— Il a quatre cent mille francs par an de mon fait, sans compter le double en pensions et en rentes viagères; il lui en reste bien autant de Pologne, de l'empereur, de tous les princes enfin. Je ne le plains pas.

— Il a encore une autre fortune.

— Laquelle? sa gloire?

— Celle-là d'abord, qui lui vaut toutes les autres, et puis ses dettes.

— Ah! pour ses dettes, je ne les écris point; il faudrait un ministre exprès. Enfin, vous irez à Chambord.

— Si vous l'exigez.

— Je l'exige, et avec mademoiselle de Sens, s'il vous plaît.

— C'est trop d'honneur pour moi, sire.

— Elle vous amusera. Elle aura quelque folie à faire ou à inventer.

Le lendemain, un coureur de mademoiselle de

Sens vint me dire, de sa part, qu'elle m'emmènerait dans son carrosse et qu'elle me priait de ne pas oublier mon petit chien, pour tenir compagnie au sien, qui s'ennuierait fort sans cela.

— Son Altesse désire, ajouta cet homme, que madame la comtesse veuille apporter avec elle quelques biscuits. Ceux qu'on donne à *mademoiselle Zirzabelle* lui font toujours beaucoup de mal, et Son Altesse sait que madame la comtesse en a d'excellents.

Mademoiselle Zirzabelle était une petite bichonne donnée par le roi à la princesse et qu'elle faisait traiter avec ce respect par ses gens et ses familiers; nous en mourions de rire.

Je partis, le lendemain, munie de biscuits, de gimblettes et de massepains, que Son Altesse mangea tous, sans en laisser une miette à sa bichonne ni à mon carlin. Elle avait pour habitude d'éviter toujours ce qu'elle avait annoncé. Les Petites-Maisons n'en virent jamais de cette force-là.

En arrivant à Chambord, nous fûmes reçues au bruit du canon. Le régiment de dragons, celui de houlans et les gardes du maréchal étaient sous les armes, depuis l'endroit où notre bateau s'arrêta, au bord de la Loire, jusqu'au château. A Orléans, nous étions montées dans des barques magnifiquement pavoisées aux armes de la princesse, avec quantité de musiciens, des poëtes, des jeunes filles couronnées de fleurs, et jusqu'à des comédiens qui débitaient des parades. Il y avait aussi des gens habillés

en femme, en hamadryade, en toute espèce de divinités champêtres, qui nous servaient nos repas et nous versaient à boire.

Mademoiselle de Sens écarquillait ses yeux pour les mieux voir; tout à coup elle nous demanda si nous les croyions bien vivants et si ce n'étaient point des dieux de l'Olympe, descendus de quelque tapisserie.

— Le maréchal de Saxe a toujours passé pour sorcier.

Nous eûmes beaucoup de peine à la convaincre que ce n'était qu'un jeu. Elle voulut toucher une jeune fille; elle lui fit ôter sa couronne, ses guirlandes, je crus qu'elle la déshabillerait. Ensuite elle s'affubla de ses fleurs et de ses rubans et prit des attitudes de nymphe, avec un sang-froid imperturbable.

— Si je voulais, nous dit-elle, personne ne danserait mieux que moi.

Notre réception militaire la flatta encore davantage; elle parcourut les rangs des soldats, leur parla à presque tous, leur demanda s'ils regrettaient la bataille et s'ils n'iraient pas volontiers secourir le khan de Tartarie, qui avait querelle avec le Grand Mogol. Le comte de Saxe, appuyé sur sa canne, la regardait et la laissait dire. Les soldats n'avaient garde de répondre, ils ne comprenaient pas.

Nous trouvâmes Chambord magnifique. C'est un lieu superbe, et le maréchal l'a singulièrement embelli. Il a fait meubler magnifiquement les grandes

salles, fort délabrées; personne n'y était entré depuis le temps de Louis XIV. Il a fait bâtir des écuries et des casernes pour ses pandours, un hôpital, et je ne sais quoi encore, sans compter sa salle de comédie, qui lui coûtait, avec les décorations, plus de six cent mille livres. Il entretenait une troupe de comédiens, les meilleurs du monde. Les actrices composaient son sérail et celui de ses officiers. On n'a pas d'idée des orgies de toutes sortes qui se sont passées là, malgré la présence de trois aumôniers luthériens qui en devaient entendre de beaucoup de façons. Il va sans dire que madame Favart y trônait et que nous y trouvâmes l'abbé de Voisenon.

Les équipages du maréchal étaient somptueux; il avait quatre cents chevaux de chasse, de monture et de carrosse, sans compter ceux de ses deux régiments. Sa meute n'était pas moins nombreuse et ses courres dépassaient en beauté même ceux de Chantilly. On fit défiler devant nous, à la prière de mademoiselle de Sens, trente-cinq cuisiniers et autant d'aides avec armes et bagage. Je n'ai jamais tant vu de casseroles d'argent. Le premier jour, nous eûmes un diner dont le roi voulut lire le menu. C'était du suprême en toute chose. Le maréchal était fort gourmand, malgré sa goutte. Il raffinait les meilleurs mets et causait chaque matin une heure avec le chef des chefs, qu'il payait six mille livres de gages, sans compter le tour du bâton.

Les pièces jouées pendant ces huit jours étaient

faites exprès pour la circonstance. On les coupait avec du Molière et quelque peu d'opéra, la princesse ayant pris la musique en horreur. Elle avait emporté les costumes les plus extravagants de sa garde-robe, et ce n'était pas peu dire. Elle voulut suivre la chasse, un matin, et en paniers. On l'eût prise pour un âne allant au marché. Le maréchal ne la contredisait en rien, ne riait pas, ne sortait pas d'un respect obséquieux, dont j'aurais été incapable.

Mademoiselle de Sens ne souffrait point qu'il la quittât un instant; du matin jusqu'au soir, elle l'accablait de gentillesses incroyables, auxquelles il répondait sans se troubler.

— Monsieur, pourquoi êtes-vous toujours entouré de comédiennes et de filles de bonne volonté? Vous aimez donc bien les coquines?

— Au contraire, mademoiselle, c'est que je ne les aime pas : voilà justement le motif.

— Mais, monsieur, vous trouveriez quelque honnête femme avec qui partager votre argent, sans le jeter aux jambes de ces sauteuses.

— Mademoiselle, les honnêtes femmes ne se peuvent payer, et c'est trop cher.

— Mais, monsieur, pourquoi donc avez-vous là-bas ce gros la Popelinière, le fermier général? N'êtes-vous pas plus délicat en amitié qu'en amour, et ne pouvez-vous le laisser à ses écus? Quelle qualité a-t-il donc?

— Mademoiselle, il en a une pour moi, que je

trouve excellente. Quand j'ai besoin de cent mille livres, il me les donne, au lieu qu'en m'adressant au contrôleur général, il me répond toujours qu'il n'a pas d'argent.

Ce ne fut pas tout encore; elle alla plus loin.

— Monsieur, est-il vrai que vous jurez comme vos pandours?

— En vérité, mademoiselle, je n'ai pas compté avec eux; mais il se peut que nous soyons égaux.

— Monsieur, on assure que vous ne savez pas l'orthographe?

— Non, mademoiselle; et vous?

— Ils ont pourtant voulu vous mettre de l'Académie.

— Oui, mademoiselle, à cause de mes batailles.

— Et puis vous avez fait un livre?

— Ah! pour celui-là, personne ne l'a jamais vu; il ne se verra qu'après ma mort. Je ne suis pas, d'ailleurs, bien sûr qu'il soit de moi.

— Ma foi! puisque vous n'en savez rien, je ne suis pas obligée d'en savoir plus que vous là-dessus.

C'était enfin une comédie complète, à laquelle le maréchal assistait très-gaiement. Elle avait raison, du reste; rien n'était plus étrange que la vie intérieure de cet homme, si admirable, si merveilleux sur les champs de bataille.

Il fut, pour moi, plein d'attentions et de bonne grâce... J'étais encore belle alors, et j'eus nombreuse cour parmi ses officiers. C'était, chaque soir, une

nouvelle surprise; on m'apportait des fleurs de quoi joncher ma chambre, et le comte de Saxe m'assura que mes yeux lui tueraient plus de monde que les canons de l'ennemi. Il était déjà fort malade, à cette époque; cependant son activité n'avait pas de semblable. Il ne s'asseyait que pour manger. S'il ne se fût pas tué par ses excès, il aurait vécu cent ans; c'était un véritable hercule.

La fête coûta cinq cent mille livres. La princesse était ravie. Elle écrivit au roi, séance tenante, la plus folle lettre du monde, dans laquelle elle le félicitait d'avoir un général qui sût si bien ordonner une fête.

« Il pourra donc gagner les batailles et célébrer sa victoire lui-même; c'est un double mérite. »

Voyez le bel éloge, pour le premier capitaine de l'Europe !

En revenant à Paris, je dus aller droit à Versailles et raconter, point par point, au roi, ce qui s'était passé. Il me promit de faire dépenser au maréchal, l'année suivante, ses trois millions.

— Ce que vous me dites me décide; je veux voir ce lion dans son antre, ce triomphateur dans sa retraite; je doute qu'il y soit plus beau qu'à Fontenoy.

Hélas ! le roi n'eut pas le temps d'y venir. J'y retournai, sans fracas, quelques mois après; le maréchal était déjà de plus en plus malade, et m'avait priée instamment qu'il me vît encore une fois. Je le trouvai méconnaissable; il n'avait cependant que cinquante-quatre ans.

Au mois de novembre 1750, le roi lui envoya Sénac, son premier médecin. Dès que celui-ci le vit, il comprit que tout était inutile.

— Remerciez le roi, Sénac, dit le maréchal ; mais votre science et sa bonté n'y peuvent rien : me voilà à la fin d'un beau rêve. Il est dommage qu'il ait été si court.

— Hélas ! monseigneur...

— Vous allez me dire qu'il eût été plus long si je l'avais su ménager ; mais il eût été moins beau aussi. J'ai tout épuisé, la gloire, l'amour, la fortune, la puissance ; je ne regrette que de ne pouvoir être encore utile au roi, qui m'a comblé de ses bienfaits, et de ne pas mourir sur un champ de bataille. On ne peut pas tout avoir.

Il s'éteignit, le 30 novembre, dans la soirée. J'étais près du roi, quand on vint lui apprendre cette nouvelle. Sa Majesté pleura amèrement.

— Ah ! me dit-il, je n'ai plus de général, je n'ai que des capitaines.

Toute la semaine, il ne parla que de lui, nous en citant des traits remarquables, nous racontant son audace et son coup d'œil merveilleux, la sûreté de ses desseins et la discrétion de ses plans.

— Nul ne les connaissait que lui, pas même moi, ajoutait-il. Je me souviens d'un soir où l'on nous annonça qu'à sept heures et demie les ennemis tiendraient conseil. Je lui demandai s'il ne fallait pas en faire autant.

» — Quant à moi, sire, juste à cette heure, j'irai à la comédie; j'engage Votre Majesté à n'y pas manquer. Ces gens-là sont à une lieue de nous, nous nous en approcherons pour les engager à se retirer. A demain les affaires sérieuses.

» Je n'en sus pas davantage, et, le lendemain, à mon réveil, les ennemis étaient battus malgré leur conseil de guerre et malgré la comédie du maréchal.

Il institua, pour son légataire universel, le comte de Frise, son neveu, dont je vous ai déjà parlé et qui ne valait guère, et puis tout à coup il changea d'idée et légua sa fortune à M. de Bellegarde, son beau-frère, qui demeure à Turin. Il ne donna au comte de Frise que son beau diamant, les meubles de Chambord et ses *Rêveries militaires*. M. de Wasmisdoff eut quatre cent mille livres, et un officier français, dont je ne sais plus le nom, en eut cent mille.

Il pria le roi de lui faire la grâce d'accepter un portrait de Louis XIV, peint par Mignard, et dont le prix est inestimable, non-seulement à cause de la peinture, mais aussi à cause du cadre, où sont incrustées quatre calcédoines d'un prix fabuleux. Le cadre est en vermeil doré, travaillé par le Florentin Benvenuto Cellini. M. de Saxe l'a trouvé enfoui dans un coin, à Chambord. Il porte la salamandre et le chiffre de la duchesse d'Étampes, pour laquelle il fut commandé peut-être. C'était une bordure de miroir. Le portrait de Louis XIV était juste de la même grandeur, le maréchal l'y fit placer.

Quant à moi, il m'envoya, comme souvenir, un portrait aussi; c'était celui du malheureux Charles-Édouard, délicieuse miniature entourée de diamants, que M. de Bellegarde fit mettre dans un merveilleux bracelet avant de me l'offrir, selon le vœu du maréchal. Je fus touchée de cette attention. Ce bijou est encore au nombre de mes reliques; je l'ai sauvé des mains de nos chers révolutionnaires, qui en eussent fait litière. Cette belle et noble figure d'un exilé me console dans mon exil. Et quand je pense que nos princes sont exilés comme lui, que, comme lui peut-être, ils mourront loin de leur pays! mon cœur en saigne par toutes ses veines. Je ne puis pardonner à ceux qui les ont chassés, à ces maudits philosophes, à cette madame de Genlis qui était encore là ce matin et qui s'est laissé infecter par le venin de ces doctrines. C'est dommage! Elle a bien de l'esprit. Elle m'a parlé beaucoup de mademoiselle Necker, que nous avons vue baronne de Staël-*Holstein* (à ce qu'elle dit); c'est, à ce qu'il paraît, une muse de première force. Je ne m'y oppose point, mais je ne croirai jamais que M. et madame Necker, si ennuyeux, si prétentieux, si apprêtés, si bourgeois, aient pu faire une fille qui ne soit pas aussi ennuyeuse et aussi bourgeoise qu'eux.



XVII

Nous eûmes, avant la mort du maréchal de Saxe, celle d'un autre homme extraordinaire, dont on parla beaucoup et dont on fut charmé d'être débarrassé en Europe et en Asie. C'était le comte de Bonneval. Il avait trahi tour à tour le roi de France et l'empereur, et se fit Turc à Constantinople, où il devint pacha avec toute sa dignité.

On se battait partout; le roi allait à l'armée, la reine restait à Versailles, au fond de son appartement, où l'on entrait à peine. Mesdames ses filles arrivaient l'une après l'autre de Fontevrault, où on les élevait. Rien n'était plus triste que la cour. Madame de Pompadour triomphait : elle protégeait les arts et les sciences; elle jouait à la couronne, elle encourageait la nouvelle manufacture de porcelaines, en imitation de Saxe, la même qui fut depuis à Sèvres, et qui est devenue si célèbre. Elle recevait chez elle, et ne faisait point de visites, à moins que ce ne fussent des visites indispensables; j'étais du nombre, le roi l'avait voulu, et je ne la voyais quelquefois qu'à cette condition-là. Faire la cour à mademoiselle Poisson ne m'allait point du tout.

La reine la recevait, en offrant à Dieu sa peine; elle ne m'en parla qu'une seule fois, et ce fut en peu de mots.

— Croyez-vous, madame la comtesse, que la marquise de Pompadour détourne le roi de ses devoirs religieux? Ne lui laisse-t-elle pas la foi, au moins, pour se repentir après?

Je l'assurai que Sa Majesté avait toute la foi possible et qu'elle reviendrait certainement à Dieu, un jour ou l'autre.

— D'ailleurs, ce n'est qu'une amie, madame.

— Charitablement, nous devons le croire.

Hélas! la pauvre princesse, malgré sa vertu, n'avait pas assez de charité pour cela.

J'arrive à une époque horrible, à un des grands saisissements de ma vie, à l'attentat de Damiens. J'eus encore quelque chose d'extraordinaire à ce sujet, et je vais vous le dire, quitte à ne pas être crue; ce n'est pourtant pas plus extraordinaire que le reste.

Je reçus une lettre de Voltaire, qui me suppliait de venir chez lui, où il réunissait les personnes les plus éminentes parmi ses amis, pour la lecture solennelle d'une de ses pièces. Il y avait plusieurs grandes dames; je ne parle pas des grands seigneurs, des académiciens, des poëtes, je ne sais qui encore. J'étais décidée à m'y rendre; il ne passait, d'ailleurs, que peu de jours à Paris.

Au moment de mon départ, on m'annonça madame de Mailly; cela me parut d'autant plus singulier qu'elle n'était pas revenue à Versailles depuis sa disgrâce, et que la seule idée d'entrer au château la

faisait évanouir; il fallait quelque chose de bien pressant pour qu'elle arrivât ainsi. Je courus au-devant d'elle; elle était pâle et défaillante, elle avait rencontré le roi, qui montait en carrosse au bas d'un escalier dérobé.

— Vous a-t-il vue, madame?

— Il m'a parlé.

— Que vous a-t-il dit?

— Que j'avais bon visage, et que la retraite me seyait à merveille.

C'était un nouveau congé.

— Qu'avez-vous répondu?

— La vérité, madame : que mon intention était de n'en pas sortir. Et, comme il a demandé quelle affaire m'attirait loin de chez moi, j'ai dit que je venais vous voir, ayant à vous parler d'une chose importante. Il m'a saluée et il est parti.

— Vous devez, en effet, avoir à me parler d'une chose d'une grande importance, puisque vous voilà.

— J'ai vu Émeric.

— Ah!

Ce nom me faisait toujours battre le cœur.

— Il m'a *commandé*, entendez-vous? *commandé* de venir ici aujourd'hui même et de vous dire que, toute affaire cessante, vous deviez vous trouver, ce soir, à la chapelle à sept heures et demie, afin de l'y rencontrer.

— A sept heures et demie, la chapelle est fermée

et personne n'y entre; il n'y a point d'office extraordinaire.

— Il le sait; vous en demanderez la clef à la sacristie et vous irez l'attendre, non dans les tribunes, mais en bas, près du bénitier; il vous y joindra presque aussitôt.

— On me refusera peut-être la clef.

— On ne vous la refusera pas, *à vous*.

— On s'informera de ce que j'en veux faire.

— Vous voulez aller prier.

— Vous avez réponse à tout.

— Ce n'est pas moi, c'est lui. Je lui ai fait les mêmes objections, il les a levées.

— Je vais chez Voltaire, où l'on m'attend.

— On ne vous attendra pas : Voltaire est prévenu à l'heure qu'il est.

— Mais...

— Mais... il s'agit d'une chose de la plus haute importance, je vous le répète, il s'agit du roi; vous pouvez le sauver d'un grand danger.

— Alors je n'hésite plus.

— Je n'ai pas hésité, moi, et pourtant Dieu sait s'il m'en coûte de rentrer ici, de revoir cet appartement, de remettre le pied dans ce château où j'ai tant souffert !

Je le comprenais et je comprenais aussi qu'Émeric avait dû être bien pressant pour l'y décider. Je ne pouvais croire à un caprice, à un désir de me voir, caché sous un tel prétexte; la sainteté du lieu choisi

pour le rendez-vous ne me permettait pas d'y penser; d'ailleurs, pour me voir seulement, il avait mille moyens d'y arriver moins solennellement.

Je retins madame de Mailly toute la journée, j'exigeai qu'elle couchât chez moi, pour être instruite de l'entrevue, et, vers sept heures, je fis demander la clef de la chapelle, qui me fut envoyée sans observation.

Je descendis seule, il faisait nuit; je marchais dans ces longues galeries, le bruit de mes pas retentissait et m'effrayait moi-même. L'homme qui devait m'ouvrir m'attendait; il me demanda mes ordres et si je comptais rester longtemps en prière.

— Une heure environ.

— Faut-il allumer une autre lampe?

— Celle qui brûle au sanctuaire me suffira.

— Dois-je rester près de madame la comtesse?

— Non, je désire être seule.

Il s'éloigna. J'étais fort émue. Cette chapelle de Versailles est magnifique; mais, la nuit, éclairée par une faible lumière, je ne voyais au milieu des grandes ombres que quelques points brillants : c'étaient les pierreries des châsses ou les dorures des ornements, frappées par un rayon. Je m'approchai de l'autel et je priai.

Le silence régnait partout, j'entendais dans le lointain bruire la ville et le château; c'était un bourdonnement sourd, à peine sensible; j'eus presque peur. Cet homme mystérieux que j'attendais ne venait près

de moi qu'entouré de circonstances extraordinaires. Qui était-il? Cette ressemblance prodigieuse, cette pâleur de spectre... était-ce un être vivant? Comme je songeais à lui, je sentis une main sur ma main; il était là sans qu'aucun bruit eût annoncé sa présence, sans que je l'eusse vu approcher. Il y avait, dans cette entrée, du surnaturel; je faillis crier.

— Ne craignez rien, me dit-il, et écoutez-moi.

Il portait, dans toutes nos entrevues, un costume différent. Celui-là était fort riche, bien que caché sous un manteau. C'était une sorte de polonaise, ou plutôt un habit à la Steinkerque, comme on en avait du temps de M. le régent, tout brodé en cannetille brillante, sans laisser voir une couture. Ses cheveux, sans poudre, étaient rattachés derrière par un long et large ruban noir; deux bagues resplendissaient à sa main gauche : sur l'une était gravé le chevalier et l'étoile; l'autre brillait à éblouir.

— Madame, me dit-il après un instant de silence, vous avez bien fait de venir, vous vous en féliciterez tous les jours de votre vie.

Je ne répondis point.

— Ce n'est pas pour moi que je vous ai appelée, c'est pour le roi.

— Un danger le menace-t-il? Va-t-il être malade?

— Oui, un danger, un grand danger le menace; il ne sera pas malade pourtant.

— Quel danger alors?

— Il va être assassiné.

— Assassiné ! Louis XV ! et pourquoi? par qui?

— Il va être assassiné, vous dis-je, ou du moins le dessein en est formé, et, si vous ne le prévenez pas, on l'exécutera.

— Un complot contre le roi? Nommez donc les coupables, nommez-les.

— Il n'en est pas besoin. Si vous aimez le roi, et vous l'aimez, vous n'aimez guère que lui au monde, si vous l'aimez, donnez-lui cet avis. Il sera frappé ici, à Versailles, par un homme isolé, en plein jour, en montant en carrosse. Avec de pareils renseignements, il est facile de prévenir le crime.

— Ah ! je cours vers Sa Majesté. Je sais que vous ne me trompez pas, je sais que vous ne vous trompez pas vous-même. Merci, merci !

— Un instant encore. Le péril n'est pas imminent, il est éloigné même; ne voulez-vous pas me laisser le bonheur de vous voir? Sur les marches de cet autel, que pouvez-vous craindre?

Je rougis et je me tus. Je ne puis vous dire quelle impression cet homme produisait sur moi; c'était une fascination, c'était à la fois de la crainte, du bonheur, une douleur poignante; je l'aimais, je le haïssais, j'éprouvais mille sentiments à la fois.

— Vous êtes toujours la même, toujours froide, toujours cruelle, toujours belle aussi. Vous ne trouveriez pas un mot, un regard, pour celui qui vous aime, dont vous êtes toute la vie, toute la tendresse.

— Jesuis venue cependant.

— Vous êtes venue pour *lui*, non pour moi. Que suis-je à vos yeux? Un étranger, un fou, un être bizarre et effrayant peut-être, et cependant...!

Il s'arrêta quelques minutes, comme pour dominer son émotion.

— Sachez-le bien, Olympe, je ne suis au monde que pour vous; si vous ne m'y reteniez point, je n'y demeurerais pas une heure de plus. Je souffre trop. Cet amour, qui me domine, me donne la force de tout supporter. Je vous suis utile; je vous garantis, sans que vous vous en doutiez, de bien des douleurs. Il en sera ainsi tant que vous vivrez. Même lorsque la vieillesse sera venue pour vous, je resterai là, je vous aimerai, non plus de cet amour brûlant et passionné qui me dévore, mais d'un sentiment que les gens de la terre ne comprennent point. Vous êtes liée à moi pour l'éternité tout entière; que vous y consentiez ou non, rien ne nous détachera l'un de l'autre; vous m'appartenez par l'âme, si votre cœur et votre corps s'échappent de moi.

C'était toujours le même langage, plus passionné encore; c'était ce mystère, cette terreur inexpliquée, et j'étais affaissée sous ce regard.

— Vous ne répondez pas, vous ne daignez pas me regarder.

— Que puis-je répondre? Comment échapper à cette puissance qui me domine? Je vous crains, puis-je vous aimer?

— Vous ne m'aimez pas?

— Je ne sais; je ne sais ce que je suis. Vos yeux me percent le cœur comme un poignard. Je me débats en vain, je sens mon impuissance. Ah! vous me faites cruellement souffrir!

— Vous ne souffrirez plus, si vous m'aimez!

— Qui êtes-vous? Dites-moi qui vous êtes! lui demandai-je presque désespérée.

— Aimez-moi comme je vous aime, et je n'aurai plus de secret!

— Vous qui lisez dans ma pensée, ignorez-vou donc ce que vous êtes pour moi?

— Je sais qu'un souvenir, qu'une ressemblance, qu'un attrait irrésistible, vous entraînent; mais je sais aussi que, sans ce souvenir, vous me haïriez. Ce n'est pas moi que vous aimez ainsi, c'est Courtenay, c'est le visage de Courtenay, c'est sa voix, c'est son regard; vous vous surprenez souvent à espérer que je suis lui, et vous m'aimez alors; si, au contraire, vous écartez cette idée, vous n'avez plus que de l'indifférence. Tout cela est-il vrai?

Je baissai la tête : c'était ma pensée exacte.

— Et pourtant, si vous m'aimiez, quelle destinée que la vôtre! Plus puissante qu'une souveraine, plus riche que tous les rois ensemble, plus adorée qu'une déesse, et belle!... éternellement jeune, éternellement heureuse!

L'éternelle beauté, l'éternelle jeunesse, l'éternel bonheur, et l'amour de cet homme! J'eus un éblouis-

sement; il me sembla que j'allais tomber dans ses bras : j'oubliais tout. Je ne me souvenais plus du danger du roi, de ce que j'étais venue faire; je ne voyais que lui. Il était réellement très-beau, en ce moment, à cette clarté douteuse de la lampe, l'œil ardent, les lèvres ouvertes et ses belles dents brillant comme des perles.

Il devina ce combat, sans doute.

— Ah! vous êtes touchée! Un mot, un mot, en ce moment, une espérance, et l'avenir nous appartient.

Je tremblais à m'effrayer moi-même.

— Émeric!... balbutiai-je.

— Oui, Émeric, Émeric, qui vous aime autant qu'il est donné à un homme d'aimer une femme; Émeric, qui, devant cet autel, devant Dieu qui nous entend, vous jure de vous aimer toujours, de consacrer sa vie à votre bonheur. Le croirez-vous maintenant?

— Émeric, répétai-je, je vous en conjure, laissez-moi.

— Est-ce que je songe à vous violenter? est-ce que je veux vous arracher, vous surprendre une promesse que votre repentir me reprendrait plus tard? Non, je suis votre esclave, je suis soumis à votre volonté, et je ne vous demande qu'un peu d'espérance; je ne vous demande que de révoquer l'arrêt qui nous sépare, que de me permettre de vous voir... souvent... chaque jour. Vous m'aimerez plus tard, peut-être. Est-ce trop exiger?

Ce n'était guère, en effet, et, sans mon invincible

effroi, j'aurais été subjuguée; mais cet effroi reprenait son empire, il me dominait de nouveau; je frissonnais, je croyais voir Courtenay, sorti du tombeau, m'y entraînant avec lui.

— Non! non! m'écriai-je en cachant ma tête sous mes mains, ne m'en parlez plus, c'est impossible.

— Je le savais, murmura-t-il; elle ne m'aimera jamais!

Nous restâmes debout, en silence, lui plus pâle que jamais, moi presque mourante et me soutenant à peine; je m'appuyai sur la grille dorée de l'autel; sans quoi, je serais tombée.

— Allons, reprit-il avec un grand soupir, adieu donc, madame! il faut vous quitter. Adieu, puisque vous le voulez et jusqu'au moment où vous aurez besoin de ma tendresse. Allez remplir votre mission, allez prévenir le malheur qui menace le roi, et soyez heureuse de l'avoir sauvé, vous qui refusez de me rendre heureux et d'être heureuse avec moi. Adieu!

Il prit ma main, que je ne retirai pas, il la baisa; sa main et ses lèvres étaient glacées. Je ne l'entendis pas partir; je ne le vis plus, ce fut tout.

XVII

Peu d'années auparavant, M. le dauphin avait eu la petite vérole et en avait failli mourir. Madame la dauphine le soigna avec tant de zèle, s'exposa si bien à

tout, que le vieux docteur Pousse, célèbre médecin, mais rustre et ne connaissant point la cour, dit en la voyant :

— Voilà une garde-malade impayable ! Comment l'appelle-t-on ?

Et, comme on lui répondit que c'était madame la dauphine, il ne voulut point le croire jusqu'à ce que cette princesse le lui eût assuré elle-même. Alors il lui reprocha de s'exposer ainsi.

— Qu'importe que je meure, répliqua la pieuse princesse, pourvu qu'il vive ! La France ne manquera jamais de dauphine.

Et songez que son mari avait exigé d'elle qu'elle portât un bracelet avec le portrait de sa première femme ! laquelle première femme ne valait celle-ci en aucune façon. Les hommes sont ainsi !

Depuis cette maladie de son fils, le roi avait une peur effroyable de la mort ; il n'était donc pas facile d'aborder la question de danger. M. le dauphin et lui étaient loin de l'intimité. Il ne voulait pas entendre parler de madame de Pompadour ; il lui avait tiré la langue, comme un écolier, le jour qu'on la lui présenta ; quand il apprit qu'elle avait le tabouret et les honneurs de duchesse, il ne parut pas d'une semaine chez le roi. Les princes du sang n'y firent pas tant de façons et acceptèrent tout, excepté M. le prince de Conti. Ils se tenaient debout devant elle, et mademoiselle Poisson les y laissait.

Un jour, M. le prince de Conti se trouvait aussi chez

elle, par ordre du roi ; il n'y allait jamais autrement. Elle ne lui faisait pas donner de siége ; le prince, voyant cela, s'assied tout bonnement sur le lit.

— Madame, lui dit-il, voilà un coucher excellent.

Vous jugez les cris de chouette que poussa cette merluche. Le roi ne dit rien, mais il en voulut au prince ; celui-ci s'en vengea en ne reparaissant à Versailles qu'aux occasions.

Puisque j'ai pris cette filière, je la suivrai ; je reviendrai à Damiens après ; j'ai le temps.

Il me vient en tête Alexandrine et le pauvre marquis de Martigny, la fille et le frère de madame de Pompadour. M. de Martigny était bon, spirituel, modeste, indulgent ; on l'aimait partout et on le respectait, ce qui est plus étrange dans sa position.

Quant à Alexandrine Le Normand, qu'on appelait madame Alexandrine, s'il vous plaît, ni plus ni moins qu'un fille de France, c'était une pauvre créature souffrante, qui passait sa vie à jeter de petits morceaux de papier par la fenêtre pour les voir voler. Elle s'ennuyait à mourir. Sa mère l'adorait et lui accordait tout, à condition qu'elle ne verrait personne ; cela la vieillissait. Cependant, quand elle eut quinze ans, elle songea à la marier, et à la marier de façon à obtenir par elle une alliance avec une des grandes familles du royaume. Beaucoup l'auraient refusée ; elle se mit en tête que Richelieu, son complaisant et son ami, ne la refuserait pas.

En conséquence, elle le fit venir, un jour, et,

après mille circonlocutions, elle accoucha du bonheur qu'elle lui destinait, avec les avantages qui en seraient la suite. Le vieux renard l'écouta d'un air de béatitude,

— Fronsac est un heureux coquin, dit-il. Quoi! la charmante Alexandrine avec tant de belles choses, avec cette dot, avec ces charges, avec la faveur du roi? Il en sera aussi confus que moi, et tout aussi reconnaissant, je vous le jure. J'y donne mon agrément, vous n'en doutez pas, et je vais me hâter d'écrire à l'auguste maison de Lorraine, à laquelle mon fils a l'honneur d'appartenir par sa mère, afin de lui demander son autorisation. Dès que je l'aurai obtenue, je m'empresserai de vous en faire part

Madame de Pompadour comprit et n'en reparla plus. Les Poisson auraient mal figuré avec la maison de Lorraine. Alexandrine ne survit guère à cette mortification. Elle mourut positivement d'ennui et de chagrin ; elle regrettait son couvent de Panthemont et ses jeunes compagnes, et ne demandait qu'à courir dans le parc de Versailles, ce que sa mère lui refusait par dignité. Elle passait sa vie seule : les filles de qualité ne la voulaient point voir et l'on ne souffrait pas qu'elle vît celles de son espèce ; ce fut une victime de l'ambition.

Madame de Pompadour désolée, moins aimée du roi, craignant de perdre sa faveur, qu'elle avait si chèrement payée, chercha un moyen de le retenir et de se l'attacher irrévocablement. Ce moyen fut une

honte, cela lui importait peu. La couronne de France, en tombant dans la boue, devenait plus à sa portée. Elle se rendit justice ; elle vieillissait, elle vieillissait surtout à cause de ses incommodités terribles. Elle ne pouvait plus attacher le roi par ses charmes, elle l'attacha par la complaisance : telle fut l'origine de cet affreux *Parc aux Cerfs,* dont Louis XV ignora longtemps l'existence, tout en en recueillant les fruits, et qu'il eut le tort inqualifiable de ne pas fermer lorsqu'il le connut.

L'argent dépensé et volé dans ces débauches est inouï. Je ne veux point m'appesantir sur ce sujet. Moi seule, j'ai eu le courage de dire la vérité au roi et de lui faire détruire ce honteux sérail. Cette scène a été grave, elle a porté de tristes suites, pendant plus de deux ans, entre le maître et moi ; enfin il m'a pardonné, lorsque la réflexion est venue confirmer mes paroles. Je l'ai dit cent fois, il fallait à Louis XV de bons conseillers, et il eût été admirable. Malheureusement, entraîné, il laissa ses penchants prendre le dessus, et il devint ce que l'on a vu depuis lors. Les courtisans et les indignes maîtresses l'ont perdu sans retour.

Nous eûmes ensuite Mahon et la victoire du duc de Richelieu, qui s'y montra capitaine et soldat. Cet homme était remarquable en toutes choses. A cette époque, bien qu'âgé de plus de soixante ans, il était charmant encore, les femmes se l'arrachaient, on mourait pour lui, on était folle, on entrait au cou-

vent; il ne savait à laquelle entendre, au retour de Mahon surtout. Il eut, à ce siége, une invention qui le divinisa : celle de faire annoncer que tout soldat pris de vin serait exclu de l'assaut des forts, qui se préparait. Le lendemain, il n'y eut pas un homme ivre. C'est ainsi qu'on mène les Français, par la gloire.

Madame de Pompadour s'exaltait; c'était elle qui l'avait choisi, et, en ce moment, elle joua tout à fait le rôle de madame de Maintenon, tenant les rênes de l'État, nommant les ministres, les généraux, disposant de tout, le roi ne demandant qu'à vivre tranquille et à ne s'occuper de rien. Nous eûmes souvent des querelles pour cette apathie. Elle en vint même à recevoir les ambassadeurs et à correspondre avec les cours étrangères. La grande Marie-Thérèse l'appelait sa cousine! Tout le monde a aidé à la Révolution et à la déconsidération du trône. Dieu frappe, il est juste.

On la nomma dame du palais de la reine, et la duchesse de Luynes, dame d'honneur, collet monté, la présenta à sa maîtresse. On mura les entrées communiquant de son appartement à celui du roi, ce dont l'illustre amoureux ne fut pas fâché, il y gagna sa liberté; la reine fut assez crédule pour s'en réjouir.

Telles étaient les choses à l'époque de mon entrevue dans la chapelle, et lorsqu'il s'agissait de raconter au r[illegible] la prédiction d'Émeric. Les habitudes n'étaient plus les mêmes au château. Louis XV allait, chaque soir, chez madame de Pompadour; mais il y

soupait rarement. Je pouvais, à la rigueur, l'aller chercher chez la favorite, pour un cas aussi grave; mais dans les petits appartements, c'était impossible. On s'exposait à voir d'étranges choses, à hanter singulière compagnie. Je me risquai chez la marquise; le hasard pouvait faire qu'il y fût : il y était.

Il fit une exclamation d'étonnement à mon aspect, et me demanda d'où je venais, si pâle.

— Sire, lui dis-je, il faut que je vous parle à l'instant.

— Parlez, madame la comtesse, je suis tout oreilles.

— Non, pas ici, devant tout le monde; c'est un secret de la plus haute importance, confié à vous seul.

— Par qui?

— Le nom vous décidera, c'est par Émeric.

— Alors, ce n'est pas une vision cornue, je puis vous croire; venez.

Nous entrâmes dans ce que la marquise appelait son laboratoire, un cabinet capitonné en soie blanche de l'Inde, du haut en bas jusqu'au plafond, sur les portes et les murs; je ne sache rien de plus secret.

— Parlez maintenant, me dit-il.

— Sire, je quitte Émeric à l'instant.

— Comment se porte ce cher diable auquel je dois la vie?

— Il se porte bien; seulement, il est inquiet du roi.

— D'où vient cela?

— Cela vient de ce que le roi ne pourra ou ne voudra jamais faire ce que je vais lui conseiller.

— Qu'est-ce donc?

— Changez tous ceux qui vous entourent, ne gardez personne, entendez-vous, sire! personne! pas même ceux qui vous semblent les plus fidèles.

— Pas même vous?

— Pas même moi, si vous voulez; je me soumets à tout pour vous sauver.

— Me sauver de quoi?

— De la mort, sire, répliquai-je en frissonnant.

— De la mort?

— Oui, sire, vous devez être assassiné sous peu de jours, si vous ne prenez vos précautions contre le traître.

— Assassiné, moi! Pourquoi? Est-ce que mon peuple ne m'aime pas? est-ce que mon fils est impatient de ma succession?

— Ni l'un ni l'autre, sire. Mais il y a des méchants partout. On doit vous assassiner dans la cour, en plein midi, au moment de monter en carrosse.

— Bah! bah! ce sont des chimères ou des folies; le cher Émeric se trompe.

— Émeric ne se trompe jamais, sire; il sait tout. S'est-il trompé à Reims?

— Plus j'y réfléchis, moins je conçois...

Il se leva, entr'ouvrit la porte et appela la marquise; elle vint sur-le-champ, elle guettait.

Il lui répéta ce que j'avais dit, elle sourit superbement. Madame de Pompadour était un esprit fort.

— Émeric, ce visionnaire? reprit-elle avec mépris.

Je sais ce que c'est, il n'y a pas de quoi s'en troubler un instant. Les rapports qui m'arrivent de toutes parts sont excellents; le roi est adoré, le peuple est heureux. M. le dauphin est un saint homme, incapable d'une mauvaise pensée; les monarques étrangers n'ont aucun intérêt à payer un assassin pour se défaire d'un allié ou d'un ennemi qu'ils estiment. Il ne s'agit que de réfléchir un instant pour voir que cette fable est inadmissible.

— Madame, Émeric est incapable de nous tromper.

— Il ne nous trompe pas, mais il se trompe.

— La bonté ne met point à l'abri du crime; Henri IV a trouvé un Ravaillac.

— Henri IV n'avait point une amie dont l'existence fût consacrée à veiller sur lui, à écarter le danger.

— Henri IV avait Sully, madame, et Henri IV avait lui-même.

— Oui, mais Louis XV a madame de Pompadour.

— Bonne marquise! dit le roi d'un air attendri.

— Ne pensons plus à cela, il n'en vaut pas la peine. Merci toujours, madame la comtesse: votre amitié veille, on le sait; mais la mienne veille aussi et ne s'endort jamais.

— Il est très-vrai, madame, que mon amitié et la vôtre ne se ressemblent en rien. Je déplore votre incrédulité et celle du roi; quand l'événement arrivera, vous aurez cruellement à vous en repentir.

— Bah! il n'arrivera point!

J'enrageais, mais il fallut me taire. Le métier de Cassandre n'a jamais été mon fait.

XIX

On ne me crut pas : la marquise resta maîtresse du terrain, et on ne fit pas même la moindre recherche à cet égard. Émeric m'avait prévenue au mois de novembre; la veille des Rois, le roi montait en carrosse, pour aller souper et coucher à Trianon, lorsqu'il se sentit atteint d'un coup rapide au côté droit, entre les côtes. Il faisait nuit; la voûte, peu éclairée, était encombrée de courtisans et d'oisifs. La rigueur du froid obligeait chacun à s'envelopper dans les manteaux et les redingotes, nouvelle importation anglaise accueillie avec une grande faveur. Le régicide en avait une. Une fois son crime commis, il s'était rejeté dans la foule, son couteau dans sa poche et ses mains également; il aurait certainement échappé, si, dans son trouble, il n'eût pas conservé son chapeau sur sa tête.

Le roi s'aperçut de sa blessure plutôt au sang qui coulait que par la douleur; elle ne fut pas très-vive dans le premier moment. Il se retourna et vit en face de lui cet homme, le seul qui fût couvert, dont les yeux égarés ne se fixaient nulle part.

— Arrêtez-le, dit Louis XV avec le plus grand sang-

froid; c'est lui qui m'a frappé; qu'on ne lui fasse point de mal.

Je ne puis vous dire ce qui se passa ensuite; je ne puis vous peindre l'effroi général et la désolation de cette multitude. M. le dauphin, présent au crime, poussait des cris déchirants. Sa Majesté fut emmenée dans sa chambre, on la déshabilla, on la mit au lit; les médecins, consultés, dirent sur-le-champ :

— Si l'arme n'est point empoisonnée, on peut répondre de la vie du roi.

Mais l'était-elle? Comment le savoir? Qui pouvait le dire? Ce doute était affreux, et l'on tremblait d'avoir à le résoudre. J'étais chez la reine, quand Madame Adélaïde se précipita dans son cabinet, en criant :

— Le roi se meurt! le roi est assassiné!

— Ah! m'écriai-je, j'en étais bien sûre, qu'il ne se trompait pas.

Je devais aller aussi à Trianon, où l'on tirait un gâteau. Louis XV aimait ces sortes de fêtes; on la célébrait toujours en petit comité et en gala ensuite. Je suivis la reine, qui volait à l'appartement de son auguste époux, et qui m'appela. J'étais plus morte que vive. En entrant dans cette chambre, j'y retrouvai tout le désordre de Reims, et mon cœur se serra bien davantage encore. La reine courut jusqu'au lit, se jeta à genoux, prit la main du roi, qu'elle baisa, au milieu de ses sanglots, et resta comme pâmée.

— Calmez-vous, calmez-vous, madame, dit-il, ce ne sera rien.

Ses yeux rencontrèrent les miens; il vit une larme et me fit signe; ses lèvres prononcèrent, ou plutôt murmurèrent un nom que j'entendis seule :

— Émeric!

Il l'avait sauvé une fois, il pouvait le sauver encore; je le comprenais; j'allais sortir, j'allais chercher madame de Mailly, j'allais rentrer chez moi, espérant y trouver peut-être ce magicien qui savait tout, quand le mot de poison frappa mon oreille.

— Du poison? m'écriai-je.

— Oui, reprit Sénac, du poison; l'arme était empoisonnée. Rien ne le prouve encore; mais il y a des venins si subtils, que l'on n'en soupçonne l'existence qu'après le danger irrémédiable.

Le roi me regardait.

— Ah! dis-je, je le saurai.

Nous nous comprenions; je sortis sur-le-champ. Je traversai la salle des gardes et j'eus peine à me faire jour dans la foule qui s'y trouvait. Ces pauvres gens étaient furieux, désespérés, d'avoir laissé approcher l'assassin. Le duc d'Ayen, capitaine des gardes de service, avait donné l'ordre qu'on l'interrogeât sur-le-champ, d'autant plus qu'après son arrestation, il dit, d'un ton pénétré de remords, et comme ayant de grandes choses à révéler :

— Qu'on prenne garde à monseigneur le dauphin, et qu'il ne sorte pas de la journée.

On croyait donc à une conspiration combinée contre la famille royale entière; les alarmes et les soupçons étaient au comble. Malheureusement, les militaires, exaspérés, employaient des moyens barbares pour faire parler ce misérable. Ils lui tenaillaient les jambes avec des pincettes rouges, et, certainement, ils l'auraient soustrait à la justice, comme autrefois Jacques Clément, si le grand prévôt de l'hôtel, à qui appartenait la connaissance du forfait commis dans le palais du souverain, ne se fût emparé du régicide.

On l'emmenait au moment où je passais; je ne voulus pas le voir; je courus chez moi, la tête pleine d'Émeric, résolue à lui écrire, à le découvrir à tout prix, à chercher madame de Mailly, à sauver encore une fois le roi, enfin. En entrant dans mon antichambre, je trouvai mamzelle Millet en conversation avec un garçon bleu de la chapelle; je ne sais quoi me dit qu'il venait de sa part.

— Madame la comtesse, me dit Millet, voici un homme qui attend madame et qui veut la voir.

— Pourquoi?

— Un seigneur étranger est venu tout à l'heure, madame la comtesse; il m'a ordonné de monter chez madame et de lui dire ces propres mots, sans y rien changer : « Tranquillisez-vous, il n'arrivera rien de fâcheux; quand vous voudrez me voir, un mot dans le tronc de l'église Saint-Louis, et j'accours. »

Je fis un saut de joie : le roi était sauvé, j'en étais

certaine ; Émeric avait tout prévu, il ne me trompait point. Je repartis comme j'étais venue ; je trouvai la salle pleine de monde ; je forçai la chambre du roi, où nul n'entrait que la famille royale, les évêques et les ministres, et je dis tout haut au premier médecin :

— La plaie n'est pas empoisonnée, je vous en réponds.

Le roi me jeta un regard de reconnaissance ineffable.

Le premier moment, avant notre arrivée, avait été affreux ; on crut le roi frappé à mort, et l'on songea tout de suite à ses devoirs religieux. On ne rencontra au château ni aumôniers ni chapelains : le clergé était en vacances. On dénicha seulement un pauvre prêtre, bien humble, bien éloigné de pareil ministère ; on le prit presque de force ; on le conduisit à Sa Majesté, qui se confessa humblement. Le digne abbé ! il dut en entendre de belles !

A la première nouvelle de l'assassinat du roi, les princes, les officiers de la couronne, le parlement presque entier se transportèrent à Versailles. Les spectacles se fermèrent, l'archevêque ordonna les prières des quarante heures ; ce fut une désolation générale, non comme au temps de Metz pourtant ; quelle différence ! mais les Français aimaient leur roi alors, et ses souffrances les touchaient profondément.

Madame de Pompadour n'osa pas se présenter pendant cette inquiétude. Jusqu'à la levée du pre-

mier appareil, personne ne dormit à Versailles; la reine, M. le dauphin, madame la dauphine, Mesdames, entourèrent le lit du roi, nuit et jour. Je restai dans la chambre du roi autant que je pus me le permettre, et, quand, dans l'après-midi, je rentrai chez moi, on me remit un mot de la marquise, me suppliant de l'aller voir; elle se mourait d'inquiétude. La lettre finissait ainsi :

« Vous ne m'aimez pas, madame, je le sais; mais j'ai plus de confiance en vous qu'au plus certain de mes partisans; au nom du roi, ayez pitié de moi, venez ! »

J'hésitai longtemps, je ne pouvais souffrir cette femme ! Le nom du roi avait sur moi une telle puissance, que je me décidai pourtant. Quand on m'annonça, elle poussa un cri de joie et vint vers moi. Elle était seule avec son frère, cet excellent marquis de Marigny, auquel la prévention la plus aveugle n'a jamais pu trouver qu'un défaut, c'était sa sœur.

— Eh bien, madame, pardonnez-moi de ne vous avoir pas crue; votre sorcier n'avait dit que trop vrai. Savez-vous quelque chose maintenant? Vivra-t-il? Ne le verrai-je plus?

— Il vivra, madame, rassurez-vous; je le sais par la même voie que j'ai su le reste. La reine est auprès de lui, ainsi que toute la famille royale...

— Je comprends. Et il ne me demande pas? Il n'a pas prononcé mon nom? Il...?

— Je l'ignore, madame; d'ordinaire, il ne me donne pas ces sortes de commissions, vous vous le rappelez.

Il me semblait un peu singulier qu'elle me prît pour une complaisante.

— Pardon, madame la comtesse, reprit M. de Marigny, qui le sentait; madame de Pompadour est fort tourmentée, elle ne sait trop ce qu'elle dit.

— C'est vrai, madame, excusez-moi.

Je répondis par une simple inclination de tête. J'étais si grave et si sérieuse, que leur alarme en redoubla; ils me crurent instruite de leur disgrâce, ils supposèrent les choses bien plus décidées qu'elles n'étaient et ils me dirent, tous les deux à la fois

— Ne nous cachez rien.

Je n'en aurais, en vérité, pas pris la peine. Madame de Pompadour avait les yeux secs, son cœur n'était point atteint, son ambition seule souffrait. J'eus pitié de sa situation; mais d'elle, je n'en eus pas la moindre. Après dix minutes, je me levai.

— Vous y retournez, madame?

— Oui, madame.

— Lui parlerez-vous de moi?

— Non, madame.

— Et s'il vous demande...?

— Je lui répondrai.

— C'est tout?

— Absolument tout, madame.

— Ah! madame, vous méconnaissez vos amis.

— Oh! que non, madame. Je sais bien qu'à la cour

je n'en ai qu'un, et que, si je n'avais pas celui-là, je n'aurais pas les autres.

J'étais à la porte, je sortis sans beaucoup m'inquiéter des façons. Madame de Pompadour m'avait accompagnée jusqu'à l'escalier, elle qui, d'ordinaire, jouait à la Maintenon et ne se levait de son fauteuil que pour les privilégiés. Je rentrai chez le roi : il allait infiniment mieux. Je le trouvai levé, entouré de sa famille. La reine m'aperçut à la porte, parmi des gens qui n'avaient pas plus affaire que moi en tout ceci, car on laissait entrer toute la cour. Sa Majesté m'appela sur-le-champ.

— Comtesse Olympe, me dit-elle, venez donc, le roi sera bien aise de vous voir.

J'avançai, fort contente, ainsi que vous le pensez. Le roi me dit un de ces excellents bonjours de cœur que l'amitié apprécie à tant de titres. Il me demanda si j'avais vu du monde. Je compris ce qu'il voulait dire, et, comme je ne comptais point me mettre sur le pied de confidente, je répondis seulement que je sortais de chez moi.

On parlait fort de l'assassin, François Damiens. Il avait été laquais, il avait servi chez les jésuites, chez les jansénistes, chez des magistrats, chez des roués, dans tous les partis. C'était un fou furieux : il n'avait point de haine contre le souverain, disait-il ; il avait demandé en grâce qu'on le saignât, et, si on l'avait fait, il n'eût point commis ce crime abominable dont il ne se rendait pas compte à lui-même.

Il ne voulait point tuer le roi, mais seulement lui donner une leçon en le blessant, pour le faire changer de vie ; on a accusé le parlement et les jésuites de cet attentat, je les en crois, pour mon compte, aussi innocents les uns que les autres. Le misérable eut l'audace d'écrire au roi une lettre insolente, par laquelle il lui *prescrivait* de conserver son parlement et notamment quelques-uns des plus mutins, qu'il lui nommait.

Je sus tous ces détails d'original par le président Dubois, un de ceux qui se mêlèrent de la procédure, et qui depuis longtemps m'engageait à venir voir son beau château de Pinon, en Picardie, près de Laon et de Soissons ; je n'en avais pas le temps. Je rencontrais souvent ce président et madame sa petite-fille, qui était une Clermont-Tonnerre, chez la comtesse Joséphine de Clermont-Mont-Saint-Jean, leur parente et chanoinesse de Maubeuge, une de mes bonnes amies. Cette première madame Dubois de Courval mourut jeune, et son mari épousa en secondes noces mademoiselle de Milly, d'une grande maison comme la première. Un de ses arrière-grands-oncles a été grand maître de Malte. M. Dubois de Courval était fort riche et fort bien apparenté.

Damiens fut conduit à la Conciergerie, ou plutôt au palais, avec un attirail qui occupa tout le monde. Voici ce qu'écrivait M. de Machault, remercié bien peu de temps après. Lorsque la favorite rentra en grâce, elle fit renvoyer ce ministre, qui ne l'aimait

pas. Cette pièce a couru le monde, en manuscrit, on s'en arrachait la copie ; mais, comme il se peut très-bien que personne ne l'ait publiée, la voici ; je conserve tout :

« L'infâme assassin est parti de Versailles hier au soir, à dix heures trois quarts. Il y avait trois carrosses à quatre chevaux ; ce misérable était dans un, accompagné d'un chirurgien du roi et de deux gardes de la prévôté. Dans les deux autres, étaient deux gardes de la prévôté et un homme arrêté à cause de ce malheureux. Ces carrosses se sont mis en marche, précédés d'un détachement de la maréchaussée portant les armes hautes. Soixante grenadiers des gardes françaises, commandés par quatre lieutenants et huit sous-lieutenants, à cheval sur des chevaux du roi, accompagnaient ces carrosses, et six sergents, armés de fusils, marchaient aux portières. La marche a été dirigée par les villages d'Issy et de Vaugirard. Il est entré à Paris par la barrière de Sèvres, la Croix-Rouge, la rue du Four, la rue de Bussy, la rue Dauphine, le pont Neuf, le quai des Orfèvres et la rue Saint-Louis. A Sèvres et à Issy, une compagnie de gardes suisses gardait les avenues ; à Vaugirard, une compagnie de grenadiers s'est réunie à l'escorte. Le matin, à trois heures, les carrosses sont entrés dans la cour de Mai du palais ; on a descendu le criminel à la porte de la Conciergerie ; on l'a mis dans une espèce de hamac formé avec une grosse couverture de laine

et on l'a monté ainsi dans la tour de Montgomery, où il est gardé par quatre sergents, qui restent jour et nuit dans sa chambre ; huit autres sont au-dessus, et dans la cour de Mai; à la porte de la Conciergerie, un corps de gardes françaises de soixante et dix hommes, commandé par un lieutenant, un sous-lieutenant et deux enseignes, que l'on relèvera toutes les vingt-quatre heures. Les officiers qui garderont ce misérable ne le verront pas, et l'on ne pourra entrer dans sa prison qu'avec un billet de M. le premier président. On a pris tant de précautions pour s'assurer de ce scélérat, que les ordres étaient donnés pour que personne ne se trouvât sur sa route, et défense de se mettre aux fenêtres et aux portes, partout où on pourrait le voir, avec ordre de tirer sur ceux qui y contreviendraient. On a pris le temps de la nuit comme le plus propre à cette translation. »

Je ne vous raconterai certainement pas le supplice de Damiens. Je ne puis y penser sans avoir la chair de poule ; c'est une abominable horreur. Le roi avait défendu qu'on lui en parlât ; il souffrit tout ce qu'on peut souffrir d'avoir permis cette boucherie, mais il eut la main forcée par des gens qui n'étaient point ses amis et qui lui firent grand tort. On lui persuada que cet exemple était nécessaire pour dégoûter du régicide et pour effrayer les complices, s'il y en avait. On lui représenta Jacques Clément, Ravaillac, et tous les autres ; on lui dit que c'était le seul moyen

d'empêcher un pareil crime ; enfin on le contraignit. Lui et la reine et M. le dauphin restèrent enfermés toute la journée, pendant le supplice. La reine, à genoux dans son oratoire, priait pour ce misérable. Quant au roi, j'ai été témoin de sa douleur. Il me fit demander ; je vis son cœur à découvert, je vis ses véritables souffrances, qui allèrent jusqu'à répandre des larmes.

— Ah ! ma chère comtesse, Dieu me punira peut-être d'avoir permis le supplice de ce malheureux. Il sait bien cependant que l'on m'y a obligé par un cas de conscience et à cause de mes peuples. Pour ma seule offense, je n'y aurais jamais consenti.

Je ne saurais trop le répéter, Louis XV était bon, il était humain et bienfaisant. Ce n'est pas lui qu'il faut accuser des fautes et des malheurs de son règne, mais bien ses conseillers, ses flatteurs et ses maîtresses.

Il eut la faiblesse, après sa convalescence, de reprendre madame de Pompadour et de laisser rouvrir le Parc aux Cerfs. On avait espéré un changement, j'osai le lui dire ; il m'écouta sans colère, mais il n'en prit pas pour cela un autre chemin. La première fois que je le vis seul après la résurrection des petits appartements, je ne pus m'empêcher de me plaindre et j'ajoutai :

— Je vous jure, sire, et pour tout de bon cette fois, que je ne me mêlerai plus de vos affaires : il arrivera ce qu'il pourra. Vous êtes le maître, agissez selon

votre bon plaisir; mais ne vous plaignez pas ensuite.

— Chère comtesse, me dit-il, vous êtes comme le chien du jardinier qui, ne voulant manger le chou, tâche d'en dégoûter les autres.

XX

J'avais pour voisin, à Paris, un vieux comte de la Chétardie qui venait souvent me voir et qui ne cessait de réciter des patenôtres. Il était d'une dévotion enragée, c'est le mot; car, dans ses moments d'extase et d'exaltation, il en mordait ses lèvres, il se donnait la discipline et roulait les yeux les plus effrayants du monde. Il avait plus de quatre-vingts ans; mais il était droit, vert et gaillard de toutes les façons, ainsi que vous allez voir.

Un soir d'été, je m'étais déshabillée et je restais, en robe de nuit, à me promener dans mon jardin, seule, ne comptant recevoir personne. Un laquais m'annonce M. de la Chétardie. Je pensais que ce n'était personne, et j'ordonnai qu'on l'introduisît. Il entra avec son cérémonial ordinaire; je le saluai tout d'abord, et puis, comme j'étais fort incommodée de la chaleur, je lui demandai la permission de m'étendre sur une chaise longue, placée à côté de la terrasse. Il n'eut garde de s'y opposer; la conversation

commença ; il fut question de tous les couvents, de tous les abbés de Paris ; il possédait à fond la matière. Tout à coup il s'interrompit et je n'en pus tirer un mot.

— Seriez-vous malade, monsieur? lui dis-je effrayée.

Il articula à grand'peine :

— Non, madame.

Nous étions dans l'obscurité, éclairés seulement par la lune donnant en plein sur ma robe blanche et sur moi : lui était dans l'ombre, je le voyais à peine. J'étais jeune alors, j'avais vingt-cinq ans tout au plus; j'étais belle, on le sait, et, ma foi, ce pauvre la Chétardie, malgré le poids de ses années, commençait à s'en apercevoir. Quant à moi, je n'y songeais guère, et surtout je ne songeais pas qu'il y songeât.

— Eh bien, monsieur, vous trouvez-vous mieux? repris-je après un moment de silence.

— Madame! madame!... Oh! madame!

— Mais qu'y a-t-il donc?

— Ce qu'il y a, madame, ce qu'il y a? Vous me mettez en état de péché mortel, vous portez à mon esprit de coupables pensées.

— Moi, monsieur? et comment cela?

— Comment? comment? (Il avait l'habitude de répéter deux fois la même chose.) Madame, vous est-il permis de vous marier?

— Difficilement, monsieur; mais, enfin, si je le

voulais absolument, un bref du pape en ferait l'affaire.

— Alors, madame, veuillez-le, veuillez-le! au nom du ciel!

— Me marier, avec qui? avec M. votre fils? Vous n'en avez pas, je crois.

— Non, madame; je n'ai qu'un homme de mon nom, c'est mon frère, le curé de Saint-Sulpice, vous savez? Il ne s'agit que de moi-même. Je suis riche, madame, très-riche, entendez-vous? Je puis faire un beau sort à ma compagne; je vous donnerai toute ma fortune; mais épousez-moi, épousez-moi!

Il me prit une envie de rire démesurée.

— Vous épouser, monsieur? Je n'ai que faire d'argent, je suis aussi riche que vous.

— Eh bien, madame, si vous ne m'épousez pas, j'irai en enfer; j'irai, c'est sûr; je grillerai toute une éternité; je grillerai auparavant en ce monde: il faut que je me marie, il le faut! C'est vous qui en êtes cause, alors vous devez m'épouser; épousez-moi pour sauver mon âme!

— Ma foi jurée, monsieur, je sauverais votre âme en perdant la mienne, car je vous assure que je ne vous tiendrais pas la fidélité.

— Ne me dites pas cela! ne me dites pas cela! Il faut que je me marie, et je trouverai une femme fidèle, une belle, belle femme, comme vous. Mon Dieu! mon Dieu! vous ne voulez pas; c'est bien sûr, c'est bien sûr?

— C'est bien sûr, c'est bien sûr.

— Alors, je vais trouver mon frère, j'y vais tout de suite; il me mariera, lui! Ah! madame, qu'avez-vous fait?

Et le voilà qui part, aussi vite qu'un jeune homme, la rage du mariage lui ayant pris comme une femme grosse, grâce à la lune, à ma robe blanche, et peut-être aussi un peu à mes vingt-cinq ans. J'en ris bien toute seule. Je n'en entendis plus parler; mais, quelques jours après, le suisse de Saint-Germain-l'Auxerrois me vint prier d'assister au mariage du comte de la Chétardie avec mademoiselle de Monastrol, jeune fille de quinze ans, sans fortune, élevée au Val-de-Grâce, destinée au cloître, et ne s'en souciant guère. Elle préférait ce vieux comte, si pressé, au voile et au couvent. Le curé de Saint-Sulpice l'avait vite choisie, afin d'empêcher son frère de donner son nom à quelque drôlesse ou à quelque servante de cabaret.

La noce se fit, je n'y manquai point; ce vieil homme était à peindre : il tendait le jarret, écarquillait les yeux, et, dès neuf heures, voulut emmener *sa proie*, sans souper encore! Ceci, je n'y étais point, mais tout Paris l'a su. Les parents et amis se réjouissaient le verre à la main, lorsqu'on entendit crier en la chambre nuptiale : on y courut, le marié rendait l'âme; la pauvre petite fille répandait des larmes, autant de frayeur que d'autre chose. Elle voulut être reconduite sur-le-champ à son couvent; et ce qu'il y

eut de beau, c'est que, neuf mois après, jour pour jour, elle accoucha d'un superbe garçon, bien vivant et très-fort, que nous avons tous connu ambassadeur en Russie, et qui manqua d'épouser l'impératrice Élisabeth, laquelle en avait la tête tournée. J'ai trouvé une lettre de lui, ce matin, dans mes papiers; c'est ce qui m'a rappelé l'histoire de ses parents et ce qui m'a mis en fantaisie de la conter.

Je me rappelle aussi son mot à mademoiselle Clairon, lorsqu'elle fut mise au For-l'Évêque. Elle l'avait fortement rebuté, plus difficile, à ce qu'il paraît, que la czarine; il lui en voulait à mort, et se trouva par hasard assister à son arrestation. L'ordre lui fut présenté par l'inspecteur; elle le prit, le lut, et dit, de son plus beau ton de Sémiramis :

— Monsieur, il me faut me soumettre à la volonté du roi. Il peut disposer de mes biens, de ma liberté, de ma vie même; mais il apprendra qu'il ne peut rien sur mon honneur.

— Mademoiselle, vous avez raison, répliqua la Chétardie; tout le monde sait qu'où il n'y a rien, le roi perd ses droits.

Mademoiselle Clairon était, je l'ai dit, une des figures les plus bizarres de ce temps, par son orgueil et sa rage de se mêler de tout dans le tripot comique et ailleurs; mais nous en avions une autre aussi singulière : c'était Marcel. Ancien danseur de l'Opéra, fort médiocre, il devint le premier maître à danser de Paris, et cela jusqu'à l'âge le plus avancé, où, ac-

cablé d'infirmités, il ne pouvait donner que la théorie. Il n'acceptait rien qu'en cadence, et n'aurait pas pris une bourse d'or présentée avec un coude pointu. On en citait mille histoires : il se vantait de reconnaître à quelle nation on appartenait, rien que sur l'inspection de la démarche.

Je vois d'ici Marcel, un jour que j'étais chez monseigneur l'évêque de Bayonne, M. de la Féronnays, le plus digne, le plus honnête, le plus brave, le plus pieux prélat du monde ; le même qui se jeta à l'eau pour sauver ses ouailles dans une inondation, et qui en arracha un grand nombre à la mort, au péril de sa vie (je ne sais si je ne vous ai pas déjà conté cela, mais, en ce cas-là, je vous le répéterai; il faut passer ce radotage à une femme de quatre-vingt-cinq ans et plus).

Louis XV, en apprenant ce trait d'héroïsme pastoral, s'écria :

— Rien ne m'étonne de ce qui vient des la Féronnays ; le brave évêque de Bayonne va à l'eau comme ses frères vont au feu.

Une de mesdames ses parentes devait être présentée ; on avait fait venir Marcel pour lui montrer la révérence et la manière de donner le coup de pied à reculons, pour renvoyer sa queue. Ils n'étaient que pour quelque temps à Paris ; la dame, dont j'ai oublié le nom, et l'évêque logeaient dans le même appartement. Pendant que Marcel démontrait, l'évêque essayait une culotte. Il avait été tout bonnement chercher son portier, Suisse de nation et tailleur de

son état, mais pas accoutumé à habiller des évêques.

J'attendais dans un salon: à ma droite était la chambre de l'évêque (il était peu riche et donnait tout son bien aux pauvres); à ma gauche était un cabinet où la dame prenait sa leçon. Les portes étaient entre-bâillées, j'entendais tout.

— Madame, disait Marcel, plus bas, plus bas donc, vous saluez la reine, et vous êtes en face de Sa sacrée Majesté; vous êtes éblouie, plus bas!

— Mon cher, disait l'évêque, tu vois bien qu'elle n'est pas faite à ma mesure.

— C'est vrai, monseigneur, répondait naïvement le Suisse dans son baragouin, elle est un peu étroite pour le... derrière de Votre Grandeur.

— Dis donc, mon ami, qu'elle est un peu étroite pour la grandeur de mon... derrière.

Je n'y tins pas et je partis d'un éclat de rire. Marcel crut que c'était son élève, et lui fit tous les reproches du monde.

— Rire en un pareil moment! au moment des révérences! au moment le plus grave, le plus sérieux de votre vie. Vous rirez donc au jugement dernier, madame? Et, là, il faudra faire des révérences, et de bien profondes et de bien humbles, pour que le diable ne vous emporte pas. Rirez-vous encore? rirez-vous?

Cette dame, dont il m'est impossible de me rappeler le nom, avait un neveu ou un cousin bien amusant, que j'ai connu page chez madame la duchesse

de Penthièvre, et qui, plus tard, a passé sa vie à mystifier tout le monde. C'était le cauchemar de Poinsinet, ce pauvre homme qu'ils ont pensé rendre fou ! Un jour, il revenait de Lyon avec le chamarrier du chapitre de Saint-Paul, M. de Varissault. M. de Salmée, notre original, s'était chargé de tout payer, sauf à régler les comptes après l'arrivée. Le chamarrier dormait, mangeait, se laissait conduire, enchanté, et n'en demandait pas davantage.

On arrive à la barrière, où les commis se présentent pour demander s'il n'y a rien, dans le carrosse, de sujet aux droits.

— Ma foi ! non, monsieur, à moins qu'une tête de chamarrier ne paye.

— Oh ! sûrement, monsieur ! répond le commis en se grattant l'oreille. Une tête de chamarrier, une tête de chamarrier, c'est le même prix qu'une tête de cochon.

M. de Salmée veut voir le tarif; il paye et fait mettre sur le reçu :

« Pour une tête de chamarrier, même prix qu'une ête de cochon. »

Le chamarrier ne s'éveilla pas; mais, au moment de compter, l'autre exhiba la pièce et il lui fallut payer. On en a bien ri : le chamarrier tout autant que les rieurs.

Ce chamarrier avait son mot pour rire. On le pria, un jour, de communiquer à un riche fermier général

la décision du chapitre de Saint-Roch, qui venait de le nommer marguillier.

— Marguillier, moi? répondit le traitant. C'est un honneur auquel je ne tiens guère; j'aimerais autant être... Georges Dandin.

— Ah! monsieur, rassurez-vous, l'un n'empêche pas l'autre.

Ce même financier, ne sachant guère l'orthographe, ainsi que cela leur arrivait souvent, et tournant autour de ce *mot* d'une manière d'autant plus fatale, qu'il y avait droit de toutes manières, écrivait, un jour, à un de ses amis :

« Je vaincrai tous les *haut beu suu tua queles* (obstacles). Tout le monde prétend que je suis *cossu* et vous savez ce qu'il en est! »

Le mot *cossu* était écrit avec un *c* et un *o*, un *c* et un *u*, sans la moindre cédille.

On promena cette lettre dans tout Paris, on en prit des copies; la femme de ce brave homme si savant en riait la première. Quant à lui, il l'ignora toujours, bien entendu, et il continua ses grands airs. Je le rencontrai souvent chez madame de Montesson, qui m'avait prise en grande tendresse, et qui me confiait ses secrets. Il lui prêtait de l'argent à l'insu de M. le duc d'Orléans, auquel elle en prenait ensuite pour le lui rendre. Si j'étais de bonne humeur, je vous dirais de drôles de choses sur cette cour-là; mais madame de Genlis m'a suppliée de ne les point ra-

conter; je crois qu'elle en souhaite le monopole. Au fait, elle en a bien le droit, puisqu'il s'agit de bafouer sa tante. Entre parents, on se rend ces services-là.

XXI

Nous approchions d'un grand malheur, de cette bataille de Rosbach, si désastreuse pour nos armes et que l'on dut à l'influence de madame de Pompadour, par sa partialité pour le maréchal de Soubise, qui n'était nullement capable de commander. Le roi en fut dans la désolation; encore ne crut-il pas le mal si grand qu'il était. Depuis ce moment, le règne de Louis XV alla en décroissant de gloire, et arriva à l'état où nous l'avons vu, hélas! On ne peut se dissimuler qu'il a contribué pour beaucoup à la chute de la monarchie. Les peuples murmurèrent, ils étaient mécontents; leur amour pour leur roi diminuait chaque jour. J'entendais des cris, des gémissements, des colères. Madame de Mailly et moi, nous nous désolions et nous causions sans cesse du roi, de ses malheurs et de ses fautes. Émeric m'écrivait souvent; il me donnait des avis, que je transmettais au maître, qui ne les écoutait point.

Je suis triste, je le sens bien; je n'ai plus ma gaieté et mes pages doivent s'en ressentir. Je ne puis plus rire ni raconter des drôleries, je suis trop for-

tement prise par mes souvenirs ; je vois la décroissance de cette monarchie, mon idole, la perte de ce roi, que j'ai tant aimé; je vois ses enfants morts, je vois son petit-fils assassiné par ses sujets, et notre belle et bien-aimée Marie-Antoinette sur un échafaud. Puis, quand je regarde autour de moi et que je compare mon existence actuelle avec le passé, quand je nous retrouve proscrits, malheureux, vivant de notre superflu d'autrefois, la désolation me prend; non, non, je ne puis plus rire !

Il est temps de vous raconter une chose épouvantable qui m'arriva un peu avant la mort de madame de Pompadour, alors qu'elle était déjà fort malade et que l'on commençait à briguer sa place. Il faut savoir que je voyais souvent M. de Choiseul, le ministre, et la duchesse de Gramont, sa sœur, qui se mourait d'envie d'être favorite et qui me voulait mettre dans son parti. Depuis madame de Mailly, j'avais juré de ne me plus occuper de ces choses-là; je m'en trouvais bien avec le roi. J'aurais mieux fait de m'en mêler, j'aurais peut-être empêché la du Barry et son règne.

Madame de Gramont était une femme d'esprit, de tête et de cœur. Admirablement grande dame, tenant sa place et son rang mieux que personne, pleine de courage (elle l'a bien montré en mourant); enfin, donc, ses qualités étaient juste ce qu'il fallait pour la place qu'elle briguait et qu'elle aurait tenue haut la main. On lui reprochait une grande légèreté de

mœurs, ce qui n'est pas étonnant, puisqu'elle affichait la philosophie et toutes ses conséquences.

Un soir, nous nous promenions ensemble au grand Trianon. Le roi y venait souper, nous l'y avions précédé; la Pompadour ne l'y pouvait suivre, elle était trop incommodée pour cela. Madame de Gramont me demanda tout à coup si j'avais du courage et si j'étais discrète.

Je répondis oui aux deux questions.

— Eh bien, me dit-elle, voulez-vous me suivre? Il se présente une grande aventure.

— Une grande aventure? où et comment?

— Le comte de Saint-Germain m'a promis de me mener, demain au soir, à une assemblée des rose-croix. Il m'a permis d'y conduire une amie, qui s'engagerait sous le même serment que moi; j'ai pensé à vous.

J'avais vu les convulsionnaires, j'avais vu des sorciers, j'avais vu le diable, prétendait-on; je ne demandais pas mieux que de voir les rose-croix; c'était une nouvelle institution venant d'Allemagne et très-singulière dans ses habitudes. On y tuait très-proprement les bavards; la duchesse m'en prévint.

— Nous parlerons ensemble de ce que nous allons voir; mais, hors nous deux, il faut nous taire. Le moindre soupçon d'indiscrétion nous coûterait la vie, et je n'ai nulle envie de mourir en ce moment-ci. Acceptez-vous?

— J'accepte.

— Avec toutes les suites?

— Oui.

— Et vous me jurez, sur votre croix de chanoinesse, sur votre nom, que jamais le roi ne saura rien de tout ceci?

— Je vous le jure.

— Écoutez-moi, alors. Il y a, dans notre démarche, beaucoup plus de sérieux que vous ne pensez. Ce n'est pas simplement pour satisfaire notre curiosité qu'on nous conduit à cette assemblée. Nous sommes appelées à rendre un service au roi et à la France.

— Comment cela?

— Ces rose-croix sont des illuminés, des manières de conspirateurs, qui s'adjugent tout bonnement le droit de juger les monarques, les personnages puissants et de les condamner. Une forte partie des initiés, à la tête desquels est le comte de Saint-Germain, ont entrepris de sauver Louis XV des griffes de ces aimables messieurs. Pour cela, ils cherchent à connaître leurs vues, et, pour tâter le terrain, un des leurs lancera une accusation contre le roi.

— Miséricorde! et, s'ils ne l'arrêtent pas, cette accusation?...

— Ils l'arrêteront, soyez tranquille.

— Je ne vois pas trop ce que nous allons faire là et à quoi nous pouvons être bonnes au roi en cette occasion.

— Nous allons tout voir, tout entendre, et nous ré-

péterons à mon frère ce qu'il doit savoir de ces secrets.

— Pourquoi n'y va-t-il pas lui-même?

— Ma foi! ma chère comtesse, ceci est le difficile à vous faire avaler; mais je ne vous tromperai point. Le parti du comte de Saint-Germain nous protége et sauvera notre présence : on s'arrangera de façon à nous dérober aux autres; mais, s'ils nous découvrent, on ne peut pas précisément répondre de nous. Il y a bien des chances pour que nous en réchappions cependant, tandis que mon frère deviendrait sûrement leur victime : voilà pourquoi on nous a choisies de préférence à lui.

— C'est donc d'une œuvre de dévouement qu'il s'agit?

— Sans doute.

— Que ne le disiez-vous tout de suite?

— Je craignais de vous voir refuser.

— Ah! que vous ne me connaissez guère, et que vous ne savez pas à quel point j'aime le roi! Cependant je ne comprends pas trop cette *grande aventure*, à la manière de don Quichotte. Comment ferons-nous pour qu'on ne nous reconnaisse pas?

— Nous serons masquées comme les autres et revêtues de l'uniforme de la bande.

— C'est donc l'inquisition, que cette mécanique-là? Le comte de Fuentes me contait l'autre jour, chez M. de Choiseul, des choses qui me font frissonner.

— C'est la contre-inquisition, l'inquisition du diable.

— Mais notre taille?

— On nous grandira; ils ont des moyens.

— Vous avez réponse à tout.

— Ma chère, le comte de Saint-Germain est un fameux magicien, allez! Il nous fera un visage sous nos masques; nous ne nous ressemblerons plus

— Pourvu que cela revienne!

— N'ayez pas peur, il ne nous enlaidira pas.

— Où est le rendez-vous?

— Chez moi, à six heures; le huis clos le plus sévère!

— Et où nous conduira-t-il?

— Quant à cela, nous ne le saurons jamais, et il ne faut pas même essayer de le deviner; sans quoi...

— Je comprends. Il se charge d'apporter tout ce qu'il faut?

— Tout.

— Seulement, si vous m'en croyez, madame, nous irons à confesse et nous ferons notre testament; nous n'en reviendrons peut-être plus.

— Qu'est-ce que vous me dites là, comtesse? Vous m'ôteriez mon courage. J'ai absolument besoin de revenir.

— Nous partirons toujours, on verra après.

La duchesse fut, ce soir-là, au souper, d'une gaieté folle et d'une beauté merveilleuse. Elle raconta les

mots les plus drôles, les aventures les plus bouffonnes; le roi s'en montra certainement épris.

— Madame la duchesse, disait-il, encore une histoire.

— Quand madame de Villebelle en aura conté une, sire; elle a l'air d'un catafalque.

J'étais préoccupée, j'en conviens. J'avais caché à madame de Gramont un soupçon qui m'était venu et qui pouvait expliquer beaucoup de choses dans ma vie. Malgré notre liaison assez intime, je ne lui avais pas confié mes pensées secrètes et mes actions. A la cour, il faut savoir se taire, c'est le grand art; on se repent si souvent d'avoir parlé!

Le roi, M. de Richelieu, qui mangeait à tous les râteliers, M. de Chauvelin, le duc d'Ayen, madame de Flavacourt, le duc de Choiseul, le comte de Saint-Germain lui-même, étaient les convives. Tous étaient entraînés par la gaieté communicative de la duchesse, de sorte qu'il y eut clameur de haro contre moi. Le roi m'attaqua par une malice; il prétendit que je songeais à mes anciennes amours, et que je regrettais certain poëte, le seul homme que j'eusse aimé.

— Une histoire, comtesse, il nous faut une histoire.

Je ne savais que leur dire; je n'avais point envie de plaisanter. Cependant le roi insista.

— Eh bien, sire, je vais vous dire ce qui m'est arrivé, en m'en allant au chapitre, avec M. Baillon, intendant de Lorraine, avant notre cher M. de la Porte, qui l'est aujourd'hui. Il me donna un magni-

fique dîner et me fit servir, entre autres, une dinde qui tenait la moitié de la table, une espèce de monstre.

» — Ah! monsieur l'intendant, lui dis-je, la belle dinde!...

» — Ah! madame, vous vous moquez! c'est vous qui êtes la reine des dindes.

» Voilà tout ce que je puis vous dire ce soir; je ne suis pas en train de faire la Scheherazade.

On me plaisanta, on se moqua de moi, on me traita d'ennuyeuse, je n'en tins compte; j'étais à la soirée du lendemain. Madame de Gramont m'était bien supérieure en cela, elle ne s'en occupait même pas : il est vrai qu'elle n'avait pas les mêmes raisons que moi.

Je ne dormis guère. A mon réveil, j'entendis la messe, je pris ensuite quelques dispositions, car j'allais certainement courir un grand danger. J'écrivis au roi, j'écrivis à deux ou trois amis, et puis je rentrai chez madame de Gramont, où je soupai en tête-à-tête. Le duc de Choiseul nous vint voir une demi-heure : il n'eut pas l'air de savoir ce que nous allions entreprendre; seulement, il embrassa sa sœur, ce qu'il ne faisait jamais, et il me baisa la main.

A dix heures moins un quart, le comte de Saint-Germain arriva, muni de son grand coffre, où étaient des masques et trois habits semblables, entièrement noirs. C'étaient des sortes de grandes robes flottantes, fermées par-devant avec des agrafes cachées et deux

rangs de boutons. Il était impossible de reconnaître les gens sous cette livrée. Avant de nous habiller, et seul avec nous dans le cabinet de la duchesse, il nous mit sur le visage une sorte de pâte qui nous rendit la peau olivâtre; il nous teignit les sourcils et les cils; enfin il nous métamorphosa de telle façon que nous ne nous reconnaissions pas nous-mêmes. Nous revêtîmes des habits d'homme tout noirs, sous notre robe; jamais on n'eût pu soupçonner deux dames de la cour dans cet accoutrement. A onze heures, nous descendîmes l'escalier dérobé, nous passâmes par les salons déserts et nous nous enfuîmes par la porte du jardin, qui donnait sur le rempart. Un carrosse, dont les stores fermaient à clef, nous attendait à cent pas de là; nous y montâmes et nous partîmes.

Nous restâmes plus de deux heures à rouler très-vite et constamment sur le pavé. Nous causions peu; cependant le comte faisait tout ce qui dépendait de lui pour nous mettre à l'aise; il parlait de mille objets différents; nous n'y répondions guère, d'abord à cause de la chaleur, nous étouffions dans cette boîte.

Enfin nous arrivâmes : on ouvrit la portière; nous étions sous une voûte presque obscure, une lampe éclairait à peine, et personne ne s'y trouvait.

— Suivez-moi pas à pas, dit le comte très-bas; faites ce que vous me verrez faire, ne me quittez pas de l'œil. Ne craignez rien; dans le premier endroit où nous allons entrer, vous serez entourées d'un gros

de gens, ce sont nos amis; confondues parmi eux, on ne vous remarquera pas. Prenez garde qu'aucune exclamation ne vous échappe; ne vous troublez en rien. Si on vous interroge, répondez hardiment : *Je n'en suis pas!* On ne vous en demandera pas davantage.

Nous gravâmes bien ces instructions dans notre mémoire, puis nous le suivîmes; il ouvrit une porte à gauche, après avoir monté trois marches, et nous nous trouvâmes dans une vaste pièce, toujours voûtée, aux murs de pierres brutes, sans être blanchis, et nous n'y vîmes pas un meuble, pas même un banc ni une chaise; au sommet, trois chaînes, scellées à égale distance, suspendaient trois lampes à six becs, fumant à qui mieux mieux. Pourtant cette fumée n'incommodait pas; au contraire, elle exhalait l'odeur la plus suave, quelque diablerie du comte de Saint-Germain et consorts! Une trentaine d'hommes, vêtus comme nous, se promenaient par petits groupes. Sans faire semblant de rien, ils se rapprochèrent, et nous formâmes le centre d'un rassemblement qui devenait plus nombreux à chaque minute, jusqu'à ce qu'il y eût deux cents personnes à peu près. Ils eurent soin, sans affectation, de nous entourer de toutes parts, de sorte qu'il fallait nécessairement les renverser pour arriver jusqu'à nous.

Après trois quarts d'heure d'attente, pendant lesquels le cœur nous battait fort, nous entendîmes un coup retentissant, comme d'un bronze frappant sur un autre bronze, et qui nous fit tressaillir. Au même

instant, les deux battants d'une porte secrète s'ouvrirent. Nous vîmes un espace considérable, aussi sombre que l'endroit où nous nous trouvions, mais dont nous ne pouvions atteindre les limites. Il était plein de gens, entrés par d'autres issues apparemment, qui se rangèrent silencieusement à des places prescrites, sans doute; un grand nombre vint de notre côté. En face de nous, il y avait trois siéges, dont l'un était une espèce de trône : trois hommes y étaient assis.

— Nous sommes ici pour vous entendre; parlez, dit celui qui occupait le trône.

Je reconnus sur-le-champ cette voix.

XXII

C'était Émeric. Les doutes qui me tourmentaient depuis la veille étaient éclaircis : Émeric était le chef des rose-croix; il disposait d'un immense pouvoir; il avait des espions partout; il pouvait tout savoir, tout entendre; de là ce qui me paraissait surnaturel, sauf sa ressemblance, que je ne m'expliquais pas. A dater de ce moment aussi, je ne craignis plus rien, je me sentis sous sa protection immédiate. Il savait que j'étais là, j'en étais certaine, et ne souffrirait pas qu'on me fît aucun mal. Je glissai dans l'oreille, à ma compagne, ces seuls mots :

— Ne redoutez rien, nous serons protégées.

Puis j'attendis. Une voix cria dans le lointain, mais avec un accent ferme :

— J'accuse.

Vingt autres suivirent et dirent aussi :

— J'accuse.

— Qui accusez-vous?

— Louis XV, roi de France.

— Et vous?

— Louis XV, roi de France, répétèrent-ils lentement et tous à la fois.

— Nous écoutons.

Mon Dieu! que j'étais tremblante et effrayée! Je me croyais au milieu des démons de l'enfer.

— Louis XV, reprit la première voix, a dissipé les trésors de jeunesse et d'amour qu'il avait reçus en partage; son peuple, qui l'aimait, a été forcé de le haïr.

— C'est vrai.

— Louis XV a jeté ses trésors et son cœur à des courtisanes, pendant que le Très-Haut lui avait donné pour épouse un vase d'élection.

— C'est vrai.

— Louis XV a fait des guerres injustes; il a dilapidé la fortune publique pour enrichir ses complaisants et ses maîtresses.

— C'est vrai.

Ces deux *répons*, dits par deux voix différentes, semblaient une sorte de litanie; madame de Gra-

mont en suffoquait de peur; moi, j'écoutais de toutes mes oreilles.

— Que doit-on faire maintenant? demanda Émeric. Faut-il passer outre? faut-il avertir? faut-il continuer? Qui accuse encore?

Les mêmes voix, pas une de plus, recommencèrent :

— J'accuse.

— Il faut donc continuer?

— Oui.

— On entend mes paroles?

— Oui.

M. de Saint-Germain nous toucha le bras pour nous faire comprendre que c'était le moment. Émeric se leva; il me parut plus grand qu'à l'ordinaire. Il commença un discours avec une éloquence telle, qu'il me fascina. Il raconta la vie du roi, depuis sa naissance jusqu'alors, dans les plus petits détails. Il me le fit connaître sous des aspects où je ne l'avais point étudié. Je remarquai avec quel soin et quelle adresse il évita les endroits délicats, et comment d'une accusation il avait fait presque un panégyrique. Il montra le monarque élevé par M. le régent, par M. le duc, par des gens sans foi ni loi, intéressés à le perdre. Il le montra livré à ses passions, à ses penchants; bref, il jeta le mal sur ses conseillers, et conserva à Louis XV son véritable caractère, si inconnu et si calomnié.

— J'ai dit, ajouta-t-il en finissant; c'est à vous de

faire jaillir la lumière. Frappez sur les cailloux, et qu'elle paraisse. Selon ce que vous déciderez, il sera décidé.

La première voix qui avait parlé répondit au chef et reprit, au contraire, la vie du roi dans un autre sens. Ce fut un tissu d'horreurs et d'infamies; la calomnie leva son masque et accusa franchement et péremptoirement. Un grand silence régnait : pas un mot, pas un signe n'interrompit celui qui parlait. Je ne vis jamais rien de plus imposant ni de plus effrayant à la fois. Ils étaient tous confondus, debout; celui qui accusait restait parmi les autres, le cercle ne se rompait point; il était impossible de savoir qui est-ce qui parlait, la parole comme les visages demeuraient masqués. Nul n'était responsable de rien et tous étaient responsables. C'était certainement l'association la plus redoutable qu'on puisse imaginer, et nous lui devons la Révolution avec ses horreurs.

Quand cet homme eut fini, Émeric se tourna successivement vers tous les points de l'assemblée.

— Quelqu'un veut-il répondre? demanda-t-il.

Un de ceux qui nous avoisinaient répliqua quelques mots d'indulgence, puis un autre, un autre encore; on les écoutait impassiblement. Ce fut une discussion calme, sans emportement, bien que les termes n'y fussent pas ménagés. Chacun disait sa pensée, aucun intérêt ne semblait la dicter : je ne dis pas qu'il en fût pourtant ainsi.

Après les opinions prononcées, le chef se leva.

— Tout est entendu sur Louis XV, roi de France, n'est-ce pas?

Nul ne répondit : c'était acquiescer.

Les trois hommes de l'estrade se rapprochèrent. Ils parlèrent bas quelques minutes, le reste de l'assemblée garda un silence religieux. Une fois ce conseil terminé, Émeric prit la parole, d'une voix grave et sentencieuse.

— Nous avons tout entendu, nous avons tout pesé, tout considéré ; le roi de France peut encore être ramené peut-être. La puissance de l'association est connue ; elle n'a pas besoin de se montrer une fois de plus pour être respectée; ainsi, nous, grands juges, nous ne le condamnons point encore.

Un des adeptes répondit, de l'autre bout de la salle:

— Vous devriez le condamner, il mérite la condamnation.

— Cette motion est-elle appuyée?

— Oui ! répliquèrent seulement quelques membres.

— Je le demande encore, cette motion est-elle appuyée?

Les mêmes répondirent :

— Oui !

Mais pas un de plus. L'épreuve se renouvela trois fois de la même manière.

— Je reprends donc ma première opinion, puisqu'elle est la vôtre : Louis XV doit être averti qu'une première accusation a été portée contre lui; qu'à la

seconde le danger deviendra sérieux; à la dernière, rien ne le sauvera. Nos poignards sont plus sûrs que celui de Damiens.

— Qui sera chargé de l'avertissement? dirent les trois dignitaires.

— Je m'en charge moi-même, et il sera fidèlement transmis. Maintenant, à notre dernière réunion, un homme a été condamné; cet homme, vous le savez, a commis tous les crimes que la société punit; le vengeur n'a point été désigné encore, voici le moment de le choisir. Quelle voie voulez-vous? le sort ou l'élection?

— Le sort! s'écrièrent-ils tous.

— Apportez donc l'urne, alors.

On plaça sur une table, au milieu, un grand vase qui me parut en or et d'un travail admirable; le couvercle fut enlevé aussitôt. Lentement, processionnellement presque, chacun des assistants alla y puiser un papier roulé, qu'il développait, en disant tout haut :

— Blanc!

Nous commençâmes à trembler. L'idée de nous mêler à cette affreuse loterie, de tirer peut-être le numéro sanglant, nous glaçait le cœur. M. de Saint-Germain nous pressa la main en silence, et nous fit signe de rester à notre place, ce qui nous rassura un peu. Cette cérémonie était fort longue; cependant notre tour approchait, lorsque nous entendîmes ces mots :

— Billet rouge?

Le sort avait parlé.

Celui qui devait être l'exécuteur de cette justice ou de cette vengeance, resta seul au milieu de l'espace. Émeric l'appela.

— Montez ici!

Il monta lentement les degrés du trône : parvenu au sommet, il s'agenouilla, souleva son masque de manière à être reconnu des trois chefs seulement. Ensuite, il prononça ces paroles, en étendant la main sur deux poignards en croix qu'Émeric lui présenta :

— Je jure, sur le symbole sacré de l'association dont je fais partie, d'accomplir et exécuter, en moins d'un an et un jour, la mission qui m'est échue. Si je révélais à qui que ce soit, fût-ce au milieu des tourments, fût-ce pour sauver ma vie et ma fortune, ou celle de mes amis, l'autorité qui me fait agir et à laquelle j'obéis dans cette action sainte, si je manquais à exécuter ma promesse, et si une lâche pitié ou la crainte d'en être puni retenait ma main, je me voue à l'exécration de mes frères, j'accepte d'avance les supplices qu'il leur plaira de me faire subir. Je leur abandonne mon existence, celle de tous les êtres qui m'appartiennent et qui me sont chers. J'accepte, pour eux et pour moi, le déshonneur, la honte, les supplices les plus horribles, sans que j'aie le droit de me plaindre : j'aurai tout mérité. Je voue mon corps à la claie, mon âme à l'enfer, ma fortune à la destruction, ma

mémoire à l'exécration éternelle, si je deviens parjure à la foi que j'ai donnée et que je donne encore ici.

Lorsqu'il eut prononcé cette sentence, il descendit lentement, comme il était monté; puis il se remit dans la foule, où il devint impossible de le distinguer.

Cette cérémonie faite, les rangs s'ouvrirent derrière nous, le comte nous tira à lui et nous fit signe de le suivre; nous arrivâmes bientôt près de la porte. Un frère, qui la gardait, l'ouvrit imperceptiblement après quelques paroles qu'il lui avait dites, nous nous glissâmes dehors tous les trois. Ce n'était pas la même issue. La chambre, ou plutôt l'immense pièce dans laquelle nous entrâmes, resplendissait de dorures depuis le haut jusqu'en bas. Les murailles, décorées à l'orientale, étaient incrustées de pierreries vraies ou fausses; des lustres étincelaient. Dans tout le palais de Versailles, il n'existe pas une seule salle à comparer à celle-là, bien certainement; nous en fûmes éblouies. Une quantité innombrable de bougies brûlaient dans les lustres et dans les girandoles fixées à la muraille. De gros œufs d'autruche, attachés au plafond par des cordons de perles, tombaient en étages, au milieu d'oiseaux empaillés d'un plumage fabuleux, et qui semblaient vivants, tant leurs attitudes étaient naturelles.

Aux quatre coins, quatre faisceaux d'armes, aussi riches que le reste, étaient surmontés de drapeaux

Avant la fin de l'année, en effet, nous apprîmes la mort de M. le comte de Charolais, qui était une abominable créature, cruel, méchant, ayant assassiné, pour son plaisir, plus de vingt personnes; nous ne doutâmes pas que ce ne fût lui, d'autant plus que sa mort ne s'expliqua jamais bien. Ce qui nous frappa surtout, ce fut l'idée qu'il pouvait en arriver autant au roi s'il refusait d'écouter les conseils de ses amis. Nous avions raconté au duc de Choiseul, sans lui dire ou nous les avions entendus, tous les griefs exposés par l'avocat du diable.

— *On* a dit, *on* a prétendu.

Il nous comprit; et je crois que la meilleure direction des affaires vint de cette singulière circonstance. Il n'était point ministre encore, il allait le devenir; il le devint et presque tout de suite.

Le comte de Saint-Germain nous refusa beaucoup des explications que nous sollicitions de lui. Cependant il nous dit que la magnifique salle servait à l'intronisation des grands-maîtres et aux banquets qu'ils pouvaient donner. Il nous dit encore que les tombeaux étaient ceux des chefs depuis la fondation de l'ordre, et que les squelettes étaient ceux des indiscrets, des assassins désignés qui avaient failli à leur mission, tous morts après d'affreuses tortures, et voués aux outrages, aux malédictions, même après leur trépas.

Je me gardai de parler d'Émeric, ni à lui ni à la

duchesse. Quelques jours après, nous soupions encore à Marly; le comte me prit à part, dans un des bosquets, et me dit :

— Vous êtes discrète, madame la comtesse, et l'on peut avoir confiance en vous. Je suis chargé, par une personne *que vous savez* et dont vous ne m'avez pas parlé, de vous en remercier de sa part.

Je devins rouge et j'hésitai à répondre.

— Monsieur, repris-je, puisque vous le connaissez et que vous parlez de sa part, n'en saurai-je jamais davantage sur son compte?

— Jamais, qu'au moment de sa mort, que la vôtre suivra de près.

— Ira-t-il donc dans ces tombeaux que nous avons vus ?

— Il ira, si ces tombeaux existent encore, répliqua-t-il d'un air sombre, et si lui-même ne renonce pas volontairement à cette sépulture. Nous sommes, lui et moi, très-incertains de l'avenir.

Il refusa de répondre à d'autres questions, et, à l'heure qu'il est, je n'en sais pas davantage.

La cour n'était plus gaie depuis la tentative de Damiens. Le roi, méfiant et triste, sentait sa déchéance morale; il sentait qu'il n'occupait plus en Europe la place de son illustre aïeul, ni celle qu'il avait tenue au commencement de son règne. Pour se distraire de ces pensées, il se plongeait dans des voluptés indignes de lui; il vivait entre madame de Pompadour,

l'abbé de Bernis, M. de Chauvelin, le duc de Richelieu et d'autres gens de cette espèce, qui servaient ses fantaisies et qui le plongeaient de plus en plus dans la fange.

Les prétentions de madame de Gramont avortèrent, parce que son frère s'y opposa, non qu'il les vît impossibles, comme on l'a dit, mais parce qu'il les trouva incompatibles avec la dignité de sa place et de son nom. Madame de Gramont aimait le roi, elle l'aimait véritablement, et elle avait rêvé la belle destinée de le ramener dans la voie de la gloire et d'attacher son souvenir à ce règne par de grandes choses. Elle eut de la peine à y renoncer. Nous en parlions souvent, une fois que ces prétentions se furent dissipées.

Cependant la santé de madame de Pompadour déclinait visiblement. Bien qu'elle fût jeune encore, elle était dans un tel état de dépérissement, qu'elle faisait peine à voir. Louis XV la conservait par habitude et par la funeste idée qu'il ne s'en pouvait point passer. La reine devenait de plus en plus pieuse et solitaire; M. le dauphin aussi. Puis la mort frappait dans la famille royale : d'abord madame la princesse de Condé, toute pleine de grâce et de jeunesse.

Madame, infante de Parme, fille chérie du roi, était venue le voir sur son invitation : elle mourut de la petite vérole; ce fut une désolation générale.

Enfin, M. le duc de Bourgogne, fils aîné de M. le dauphin, succomba après une maladie d'un an,

qu'aucun médecin ne pouvait guérir. C'était un charmant prince. Sa mort même prouva son admirable caractère. En jouant avec des enfants de qualité, de son âge, il reçut un coup de l'un d'eux et fit une chute. Dans la crainte qu'on n'en réprimandât l'auteur, il ne parla point de cette circonstance et ne reçut aucun soin. Il se forma une tumeur; on ordonna l'opération, qu'il soutint avec un courage bien au-dessus de son âge, et il succomba aux suites sans avoir jamais nommé l'auteur de sa mort, et sans cesser de lui faire le même accueil.

Ces deux pertes frappèrent douloureusement Louis XV. Il changea même quelque temps de vie, se rapprocha de la reine, de sa famille, et s'occupa plus sérieusement des affaires de l'État. Madame de Pompadour n'y trouvait point son compte, elle l'entraîna à de nouveaux plaisirs.

Un jour, à Choisy, au commencement du mois de février, elle se sentit si malade, si malade, qu'il fallut revenir. A dater de ce jour, elle languit de plus en plus. Le roi voulut connaître son état, les gens de l'art ne lui cachèrent pas qu'il était sans ressource. Je ne sais ce qu'il en éprouva, mais il me le dit le soir même, en ajoutant :

— Je veux au moins que ses derniers moments soient heureux, je veux qu'elle meure entourée de soins et d'égards. Venez chez elle souvent, je vous le demande comme un service. Quant à moi, je fais trêve à toute autre chose pour la voir chaque jour, je

la consulterai sur tout, je lui laisserai le maniement des affaires aussi longtemps qu'elle restera en ce monde; je dois cela à son extrême attachement.

En cela le roi se trompait; madame de Pompadour n'aima jamais en lui que le roi; comme madame de Châteauroux, elle était ambitieuse; mais elle avait l'ambition d'une bourgeoise, petite, mesquine, dominante; elle était ce que les domestiques appellent *tatillonne*, et ce que les gens du peuple appellent *fouille-au-pot*: elle voulait tout voir, tout savoir, tout faire. Dans ses derniers jours, le roi, les ministres, tout lui resta soumis; elle mourut les rênes de l'État encore dans ses mains. Peu d'heures avant la dernière, elle reçut du sieur Janot le secret de la poste.

On portait ses bulletins au roi dès son réveil; c'était, s'il vous plaît, le duc de Fleury, alors en année comme gentilhomme de la chambre, qui faisait ce service. Personne que Sa Majesté et sa famille n'a le droit de mourir au château où réside le monarque; madame de Pompadour y rendit le dernier soupir, entourée de la même pompe qu'une princesse du sang. Seulement, à peine expirée, son cadavre fut transporté à son hôtel particulier, pour l'inhumation, par respect pour la reine.

Il n'est pas vrai que le roi la vit passer à travers une fenêtre et qu'il resta froid; il est encore moins vrai que, le jour de son enterrement, il ait dit en regardant le soleil :

— La marquise aura beau temps.

Ce propos a été tenu, il est vrai, mais par le duc d'Ayen, le plus cynique et le plus effronté des courtisans, qui, d'ailleurs, ne pouvait la souffrir. On a prêté à ce pauvre roi cent mille horreurs auxquelles il n'a point pensé.

Madame de Pompadour est admirablement morte; on n'aurait jamais pu le supposer d'une pareille femme. J'assistai à ses derniers moments, le roi me l'avait demandé. Elle remplit ses devoirs religieux sans ostentation comme sans honte. Elle vit approcher la mort par degrés avec une fermeté héroïque. Elle demanda hautement pardon, à sa maison et à ceux des courtisans qui se trouvaient là, du scandale qu'elle leur avait donné. Le curé de la Madeleine, paroisse où était son hôtel à Paris, vint la voir pendant son agonie; au moment où il prit congé, elle lui dit :

— Un moment, monsieur le curé, nous nous en irons ensemble.

J'étais présente, je l'ai entendu. Un quart d'heure avant de mourir, elle m'appela.

— Madame la comtesse, dit-elle, je vous remercie d'être venue et de demeurer jusqu'à la fin. N'abandonnez pas le roi, restez-lui fidèle amie; car, après moi, vous le verrez, il tombera bien bas.

La prophétie ne s'est que trop réalisée. Elle laissa des millions à Poisson de Marigny. La seule vente

de son mobilier dura un an. On y allait par curiosité : c'était plein de choses merveilleuses de tous les pays et de toutes les époques; son luxe était insolent et vraiment ridicule pour une femme de sa condition.

Peu après mourut aussi M. le dauphin, à Compiègne, cet excellent prince que toute l'Europe regretta. On n'eut pas même la décence de cacher les préparatifs de départ, pour retourner à Versailles, dès qu'il aurait passé; de son lit, il entendait charger les voitures.

— Il faut bien mourir, disait-il; j'impatiente trop de monde.

Le roi le garda jusqu'au dernier soupir. Lorsqu'il eut succombé, il passa chez madame la dauphine. Sa Majesté envoya chercher M. le duc de Berry, l'aîné de ses petits-fils, et, le prenant par la main, il le conduisit chez son auguste mère. Tous les deux pleuraient. En entrant, l'infortuné père dit à l'huissier :

— Annoncez le roi et M. le dauphin.

Ce cérémonial apprit tout à la triste veuve, qui ne s'est jamais consolée, et qui n'a pas tardé de beaucoup à suivre celui qu'elle avait tant aimé.

XXIV

C'en est fait, je sais tout et je ne serai pas longtemps à m'en aller aussi. Émeric a tenu sa promesse ; il m'a écrit en mourant, il m'a révélé son origine : c'est m'avertir de me préparer. Franchement, je n'en suis pas fâchée. J'ai assez vécu. J'ai vu mourir tout le monde et je reste seule de mes amis ; il est temps de partir.

Aussi bien, je n'ai plus rien à conter. Je me suis promis de ne pas suivre Louis XV dans le dernier de ses égarements ; c'est un respect que je dois à notre amitié. Je ne vous parlerai pas de sa mort, bien que j'y aie assisté pourtant : c'est pour moi un souvenir trop douloureux ; d'ailleurs, elle est partout. Je veux seulement vous dire que je m'enfermai avec Mesdames, après en avoir obtenu l'autorisation de ces princesses, pour le soigner jusqu'à la fin. Nous ne le quittions ni jour ni nuit ; nous eûmes le bonheur d'en sortir saines et sauves, ce qui n'était pas une petite bénédiction ; jamais on ne vit maladie si maligne.

J'en reste là du passé et je me hâte de vous raconter ce qui est d'hier : qui sait si j'aurai le temps de la finir ? Madame de Genlis, qui est venue presque tous les jours chez moi, me fit une proposition la semaine dernière. Il se trouve à Hambourg nombre de

chanoinesses françaises et étrangères ; il a pris l'idée à une princesse de Hesse, qui est abbesse d'un chapitre allemand, de nous réunir toutes à une séance solennelle, le jour de la Saint-Joseph, le patron de la chasteté. Nos émigrés disent que c'est là une drôle d'idée, à propos des chanoinesses. Tant il y a qu'elle l'a eue, cette idée, et que nous avons été convoquées pour cela, chacune avec nos vêtements de cérémonie, celles qui le pouvaient ; aux autres, elle en a donné très-gracieusement.

Madame de Genlis a été chanoinesse de je ne sais plus où ; elle me l'a encore dit hier, mais je l'ai oublié. Elle avait donc le droit d'assister à ce dernier chapitre, le dernier pour moi certainement et pour bien d'autres aussi ; elle me proposa d'y aller ensemble, me confiant que, seule, elle craignait d'être mal reçue et que cependant elle avait grande envie de n'y pas manquer. J'acceptai ; nous partîmes dès le matin, elle en semi-séculière, et moi avec mon costume de chœur, que mamzelle Millet couvrit de larmes; elle ne me l'avait pas mis depuis si longtemps !

Le coup d'œil a été superbe. On m'a traitée avec autant d'égards que la princesse elle-même. Je n'étais cependant pas la doyenne : huit de ces dames sont plus âgées que moi ; une a près de cent ans ; mais j'étais la seule chanoinesse de Remiremont ; ce chapitre, le plus noble, le plus célèbre de tous, avait le pas sur les autres, on me le conserva. Nous entendîmes la messe en stalles, comme des chanoines; puis nous

tînmes chapitre, comme chez nous, avec nos longues robes traînantes, nos croix émaillées, nos rubans de différentes couleurs; c'était magnifique. On reçut trois novices; je fus la marraine de la plus jolie, qui le demanda.

Nous eûmes ensuite un banquet splendide, où la princesse avait réuni les produits des deux mondes, le soir, on fit venir des musiciens, et, à minuit, chacune était rentrée. Comme j'arrivais chez moi, Millet me remit un paquet dont le cachet portait, en cire noire, le chevalier et son étoile; je reconnus l'écriture, bien que je ne l'eusse pas vue depuis si longtemps. Mon cœur battit, car je devinai sur-le-champ ce que contenait cette enveloppe.

— Millet, dis-je, voici mon ordre de départ, et j'ai tenu mon dernier chapitre ce matin.

J'ouvris et je lus :

« Je vous ai promis, chère et bien-aimée comtesse, de vous écrire une dernière fois avant de quitter ce monde, et de vous révéler le secret que vous avez tant désiré savoir autrefois. Le moment est arrivé; je suis bien près d'aller rendre compte à Dieu de jours qu'il m'a accordés, et, quoique je ne doive plus vous revoir, ma constante affection vous cherche en cet instant suprême. Vous m'avez souvent pris pour un habitant du monde où je vais; vous m'avez cru doué de facultés surnaturelles : je n'étais qu'un homme un peu plus versé

dans la science qu'un autre, ayant pénétré les secrets de la nature en la mettant en pratique, et disposant, comme vous le savez, d'un immense pouvoir occulte qui me permettait de tout dominer autour de moi.

» Ma ressemblance si frappante avec le pauvre Courtenay ne vous étonnera plus, quand vous saurez que nous sommes cousins germains, enfants de deux jumeaux. Son père avait une sœur, née le même jour et à la même heure que lui. Ils avaient le même cœur et le même visage; des feuilles du même arbre ne sont pas plus semblables. Ma mère était jeune, presque enfant, lorsque le czar Pierre vint à Londres, où on l'avait conduite avec son frère, pour visiter cette cour. Le czar la vit, en devint passionnément amoureux, employa tous les moyens pour lui plaire et y réussit. Je suis le fruit de cet amour, qui coûta la vie à ma mère. Le czar partit, l'oublia, la laissa en butte à la colère de sa famille, excepté son frère, trop jeune pour bien comprendre la portée de cette faute. Plus tard, il m'appela près de lui et me fit élever. Mes immenses richesses me viennent de mon père d'abord, de la place que j'occupais ensuite. Je n'ai pas besoin de m'expliquer davantage; le reste, vous le devinez. Vous comprenez les moyens dès que vous savez mon secret. Ce que je ne puis assez vous dire, c'est combien je vous ai aimée, c'est quel culte je vous avais voué. Vous m'avez toujours repoussé, vous

m'avez toujours craint, et cependant, si vous l'eussiez voulu, tous les malheurs vous eussent été épargnés. Vous eussiez vécu heureuse, adorée, vénérée, dans la position que j'occupe ; je mourrais dans vos bras, au lieu de m'éteindre dans la solitude et l'abandon.

» Il est une chose que vous devez savoir, c'est que je n'ai trempé en rien dans les crimes des rose-croix et des francs-maçons, c'est que j'ai déposé ma dignité ; je me suis retiré d'avec eux bien longtemps avant la révolution française ; je n'aurais jamais aidé à détruire les miens. Ces funestes principes m'ont été en horreur : j'ai reconnu que les idées les plus généreuses, lorsqu'elles se répandent dans les masses et qu'elles se compliquent de l'égoïsme humain, j'ai reconnu, dis-je, qu'elles perdent leurs fruits salutaires et ne produisent que des poisons. Aussi je suis rentré sous ma tente, j'ai vécu pour la science et pour mes souvenirs, et je n'ai plus eu la présomption d'apporter ma pierre à cet édifice que j'avais malheureusement contribué à abattre, au lieu de l'élever.

» Adieu, mon amie ! adieu, le seul sentiment de ma longue existence qui ne m'ait point trompé ! Je pars le premier ; vous me rejoindrez peut-être bientôt. Si mes prévisions ne me trompent point, vous ne regretterez pas beaucoup cette terre et vous êtes disposée à l'abandonner. Nous jouirons là-haut de ce bonheur que vous avez rendu impossible ici-

bas ; je veux croire que vous m'appartiendrez enfin dans cette autre vie où j'ai tant essayé de pénétrer, sans en percer qu'imparfaitement le mystère. Adieu, pensez à moi comme je pense à vous ; unissons nous dans cette communauté, du moins. Je meurs comme j'ai vécu, le plus tendre de vos amis, le plus dévoué de vos serviteurs.

» ÉMERIC. »

J'ai lu cette lettre dix fois depuis hier ; elle a été apportée chez moi par un courrier. Il a dit en la remettant à mamzelle Millet :

— Monseigneur est mort le soir même où il a écrit cette lettre.

Puis il est parti, sans dire un mot de plus. L'enveloppe n'a point de timbre ; en dedans il ne se *trouve* ni date ni indication ; je n'en sais pas davantage.

Il est écrit que le mystère ne se dévoilera pas en entier ici-bas.

J'ai pris mes dispositions. La seule personne qui m'inquiète est la pauvre fille qui ne m'a jamais quittée ; ma mort la tuera, et, seule, loin de son pays, de ses neveux qui l'aiment, ce sera triste, en vérité. Pauvre Millet ! elle a eu pour moi une fidélité canine ; c'est trop beau pour la race humaine, que je juge maintenant ce qu'elle vaut. Il me semble que je suis un peu malade depuis hier, et que ma décomposition commence ; c'est peut-être un effet de mon imagination.

Enfin, je prie Dieu, je remets mon âme en ses mains et j'attends!

. . . .

Ici se termine le manuscrit de la chanoinesse Olympe de Villebelle.

Il est suivi de ces quelques lignes, d'une grosse écriture incorrecte :

« J'ai perdu madame la comtesse; je n'ai plus besoin de vivre à présent. Que Dieu reçoive nos deux âmes et les tienne en son saint paradis!

» J. MILLET. »

FIN DU PARC AUX CERFS

ET DES GALANTERIES DE LA COUR DE LOUIS XV

Boulogne (Seine). Imprimerie JULES BOYER.



